

Bécassine, son oncle et leurs
amis / texte de Caumery ;
illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine, son oncle et leurs amis / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1926.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

BÉCASSINE

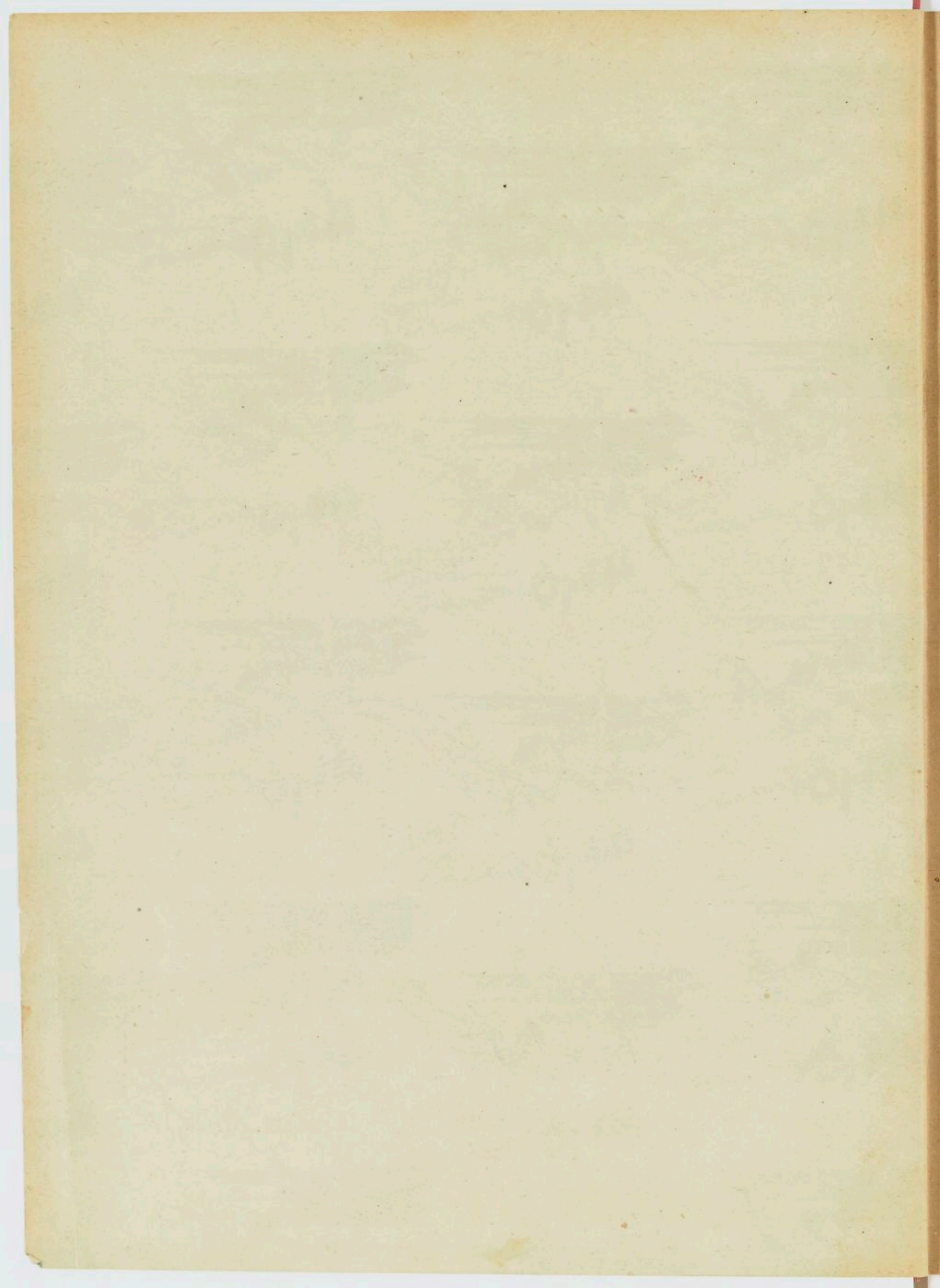
son Oncle et leurs Amis



Librairie Gautier et Languereau 18, Rue Jacob, PARIS -VI^e







Vc

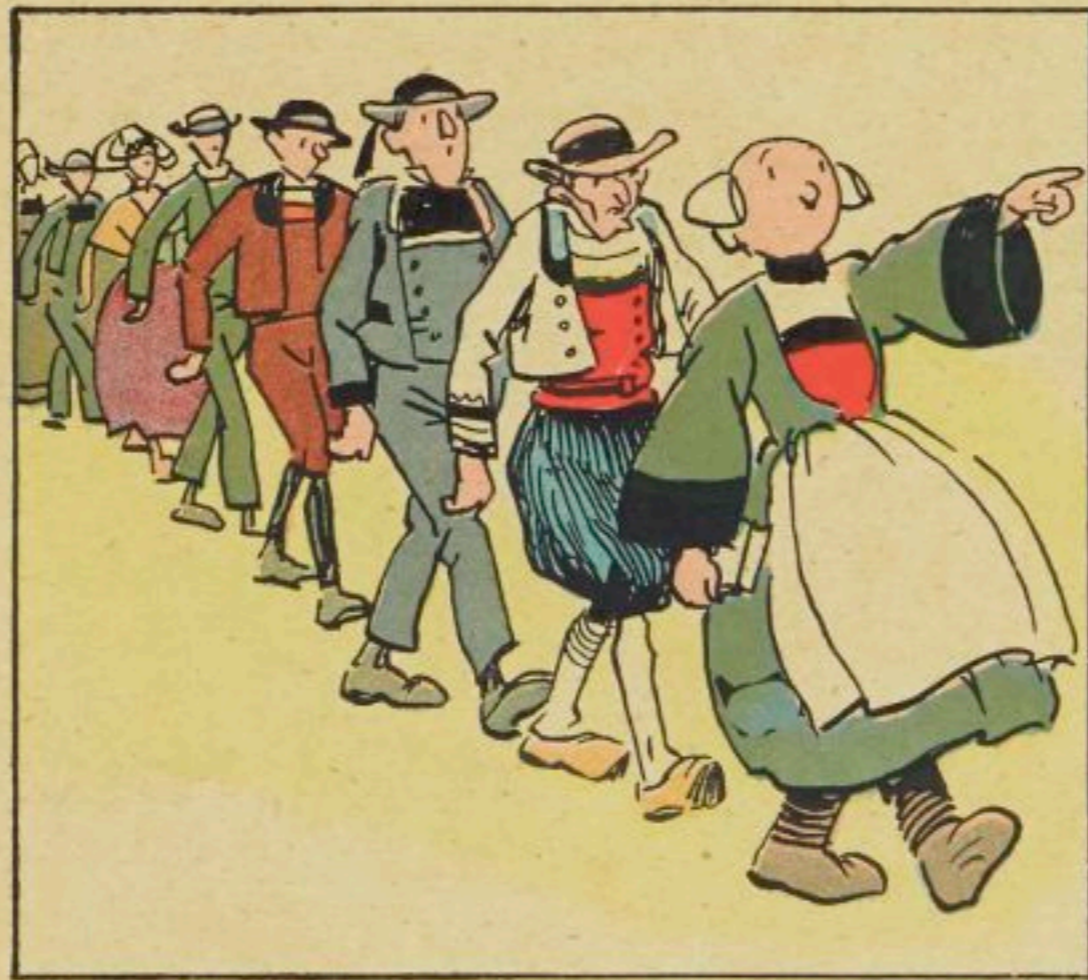
Édition de la "Semaine de Suzette"

BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS



Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



Handwritten scribble and the number 439.

PARIS
GAUTIER ET LANGUEREAU
ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

1926



L° Ka. 135 (13)

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

Texte de CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE	—
BÉCASSINE ALPINISTE	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE	—

Format grand in-4° (23 × 32 $\frac{1}{2}$), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE	1 Album.
-----------------------------------	----------

Format grand in-4°, 16 pages.

LES ALBUMS DE NANE

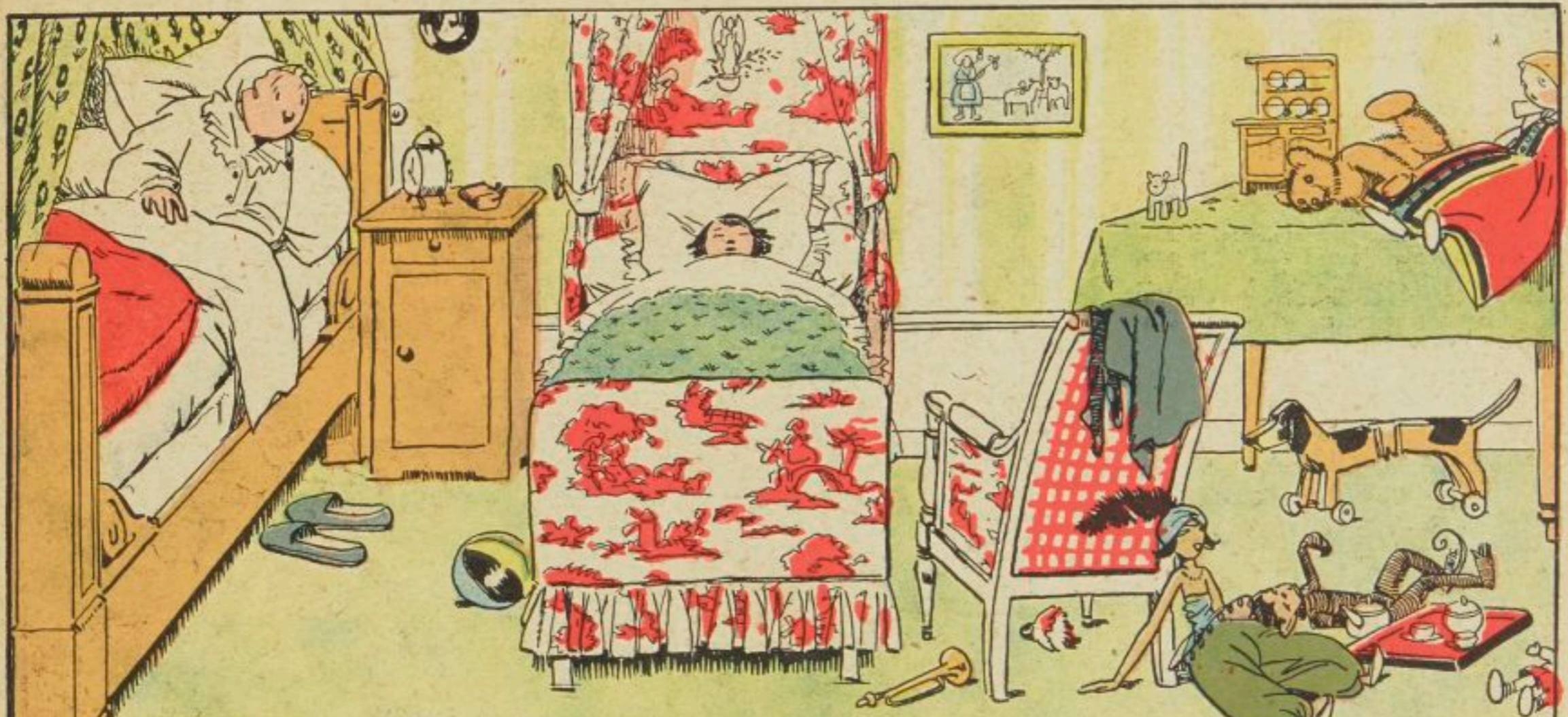
Texte de A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES	—
LE RÈGNE DE NANE	—

Format grand in-4°, 32 pages.

BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS



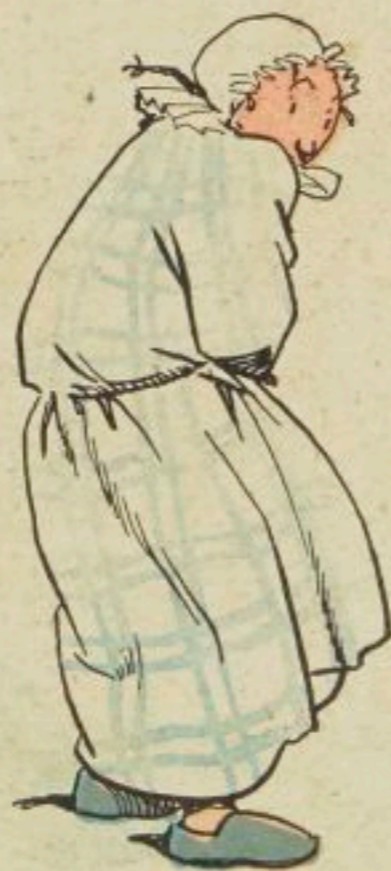
Ce matin-là, 21 mars 1925, Bécassine se réveilla vers sept heures. Un peu de jour filtrait dans la chambre. Promenant autour d'elle des regards encore bouffis de sommeil,...

... elle examina successivement le lit où dormait la jeune Loulotte,...

... la table chargée par celle-ci de poupées, d'animaux et de jouets divers, le tapis où d'autres poupées étaient assises ou couchées devant un service à thé en miniature.



Elle murmura : « — J'ai pas eu le temps de ranger hier soir; ça fait désordre. C'est comme ça tous les jours. Tout est comme tous les jours, et pourtant il me semble qu'aujourd'hui, c'est pas un jour comme tous les jours. Quoi qu'y a de changé? »



Monologuant ainsi, Bécassine avait mis pied à terre et avait passé un peignoir.



Elle commença de retirer ses bigoudis. Bécassine n'a pas suivi la mode des cheveux coupés, autant par goût que parce qu'elle n'aurait pas eu grand'chose à couper, son crâne s'ornant, si l'on peut dire, tout juste de trois maigres mèches.

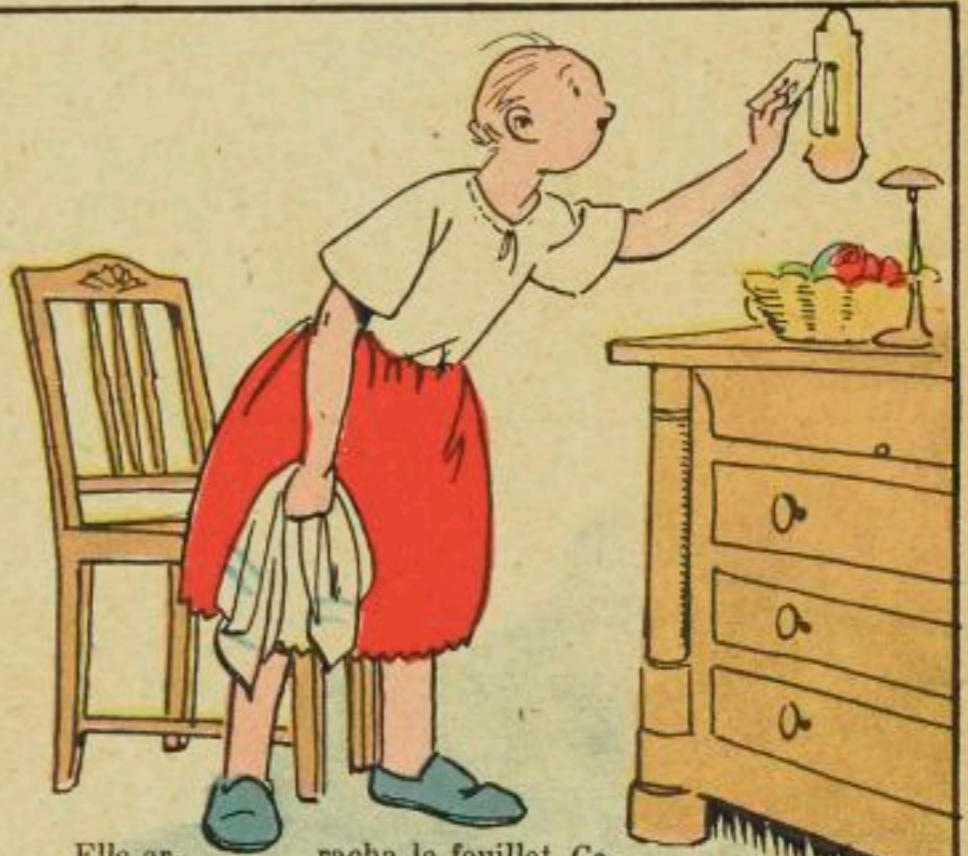




Tout en faisant sa toilette, Bécassine continuait à se demander en quoi le présent jour différait des autres. « — Peut-être, fit-elle enfin, que le calendrier me renseignera. » C'est un calendrier à effeuiller.



Par ses éphémérides, Bécassine apprend chaque matin qu'on est à l'anniversaire de la bataille des Pyramides, ou bien du traité d'Utrecht, ou de quelque autre événement qu'elle ignore d'ailleurs entièrement; et de ceci, elle tire une grande satisfaction. « — Voyons, qu'est-ce que ce sera aujourd'hui? » dit-elle.



Elle arracha le feuillet. Celui qu'elle découvrit ne donnait pas d'éphéméride, mais seulement, en dessous de la date, 21 mars, cette indication : *Commencement du Printemps.*



« — Voilà, dit Bécassine, je savais bien que c'était pas un jour comme les autres. *Commencement du Printemps.* Hier, c'était l'hiver, aujourd'hui, c'est le printemps. Ça fait un changement, ça, un fameux changement! »



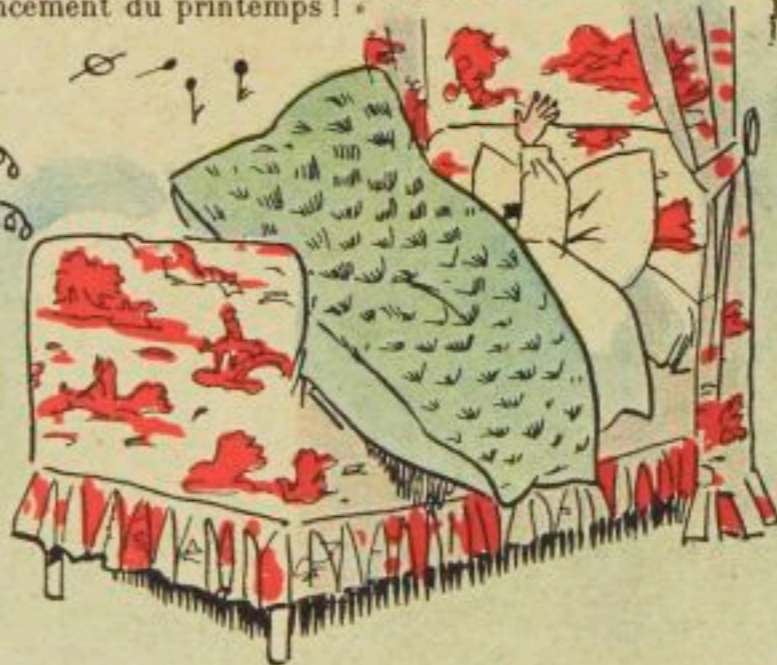
Elle s'interrompit pour mettre ses souliers, puis reprit : « — Voilà les bons mois, bientôt les petits oiseaux, les roses, et puis les vacances, les voyages que j'aime tant. Ce que je suis contente que ça soit le commencement du printemps! »



A ce moment lui revint en mémoire une romance qu'elle avait entendue bien des années auparavant. D'une voix naturellement fautive, elle chanta : *C'est le printemps, c'est la saison des fleurs.* « — J'ai jamais su plus loin, fit-elle, mais c'est joli. Faut que je recommence. » Et elle le fit.



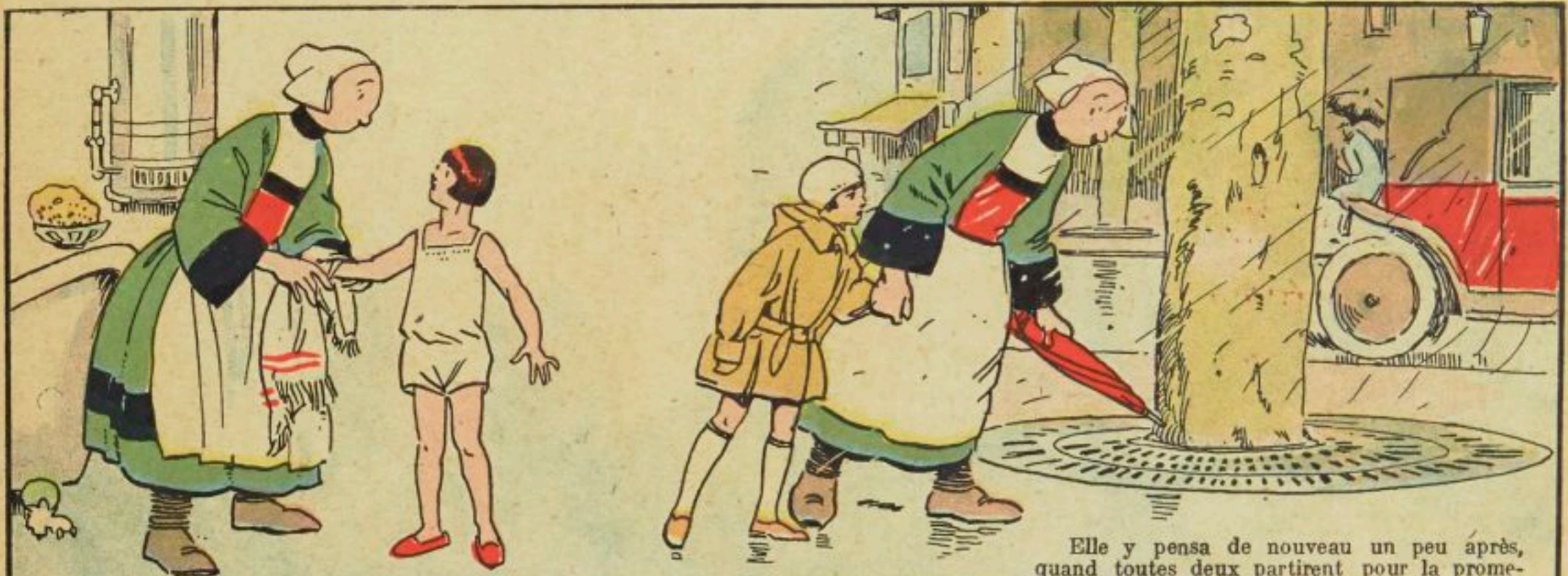
Tandis que pour la deuxième fois, avec une abondance toujours croissante de fausses notes, elle chantait que c'était le printemps et la saison des fleurs,...



...le lit de Loulotte s'agita, l'édredon fut violemment rejeté,...

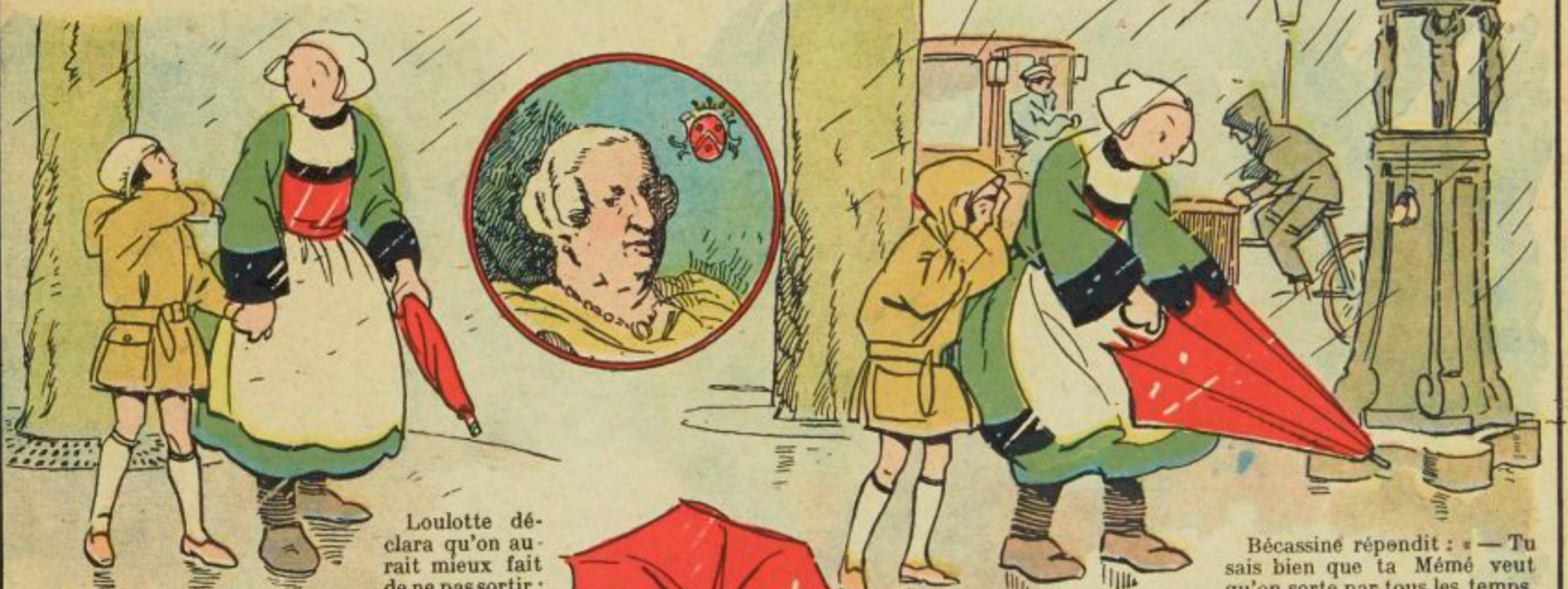


... une frimousse vive, mutine, spirituelle, apparut; une petite voix dit : « — Bonjour Bécassine, j'ai bien dormi. Et toi? »



Loulotte était réveillée. Bécassine dut se consacrer aux soins qu'exigeait son petit tyran. Cela lui fit oublier, momentanément, le printemps, ce grand événement du jour.

Elle y pensa de nouveau un peu après, quand toutes deux partirent pour la promenade. Le temps cependant n'était guère printanier. Une aigre bise soufflait, des averses tombaient, mêlées de neige.



Loulotte déclara qu'on aurait mieux fait de ne pas sortir ; elle aurait joué avec le service à thé donné par Mémé. Mémé, c'est la marquise de Grand-Air, maîtresse de Bécassine et mère adoptive de Loulotte, qu'elle a recueillie après la mort de ses parents (1).

Bécassine répondit : « — Tu sais bien que ta Mémé veut qu'on sorte par tous les temps. Et puis tu as ton capuchon et moi j'ai mon parapluie (elle l'entr'ouvrit). Et puis on ne fondra pas, on n'est pas en sucre. »

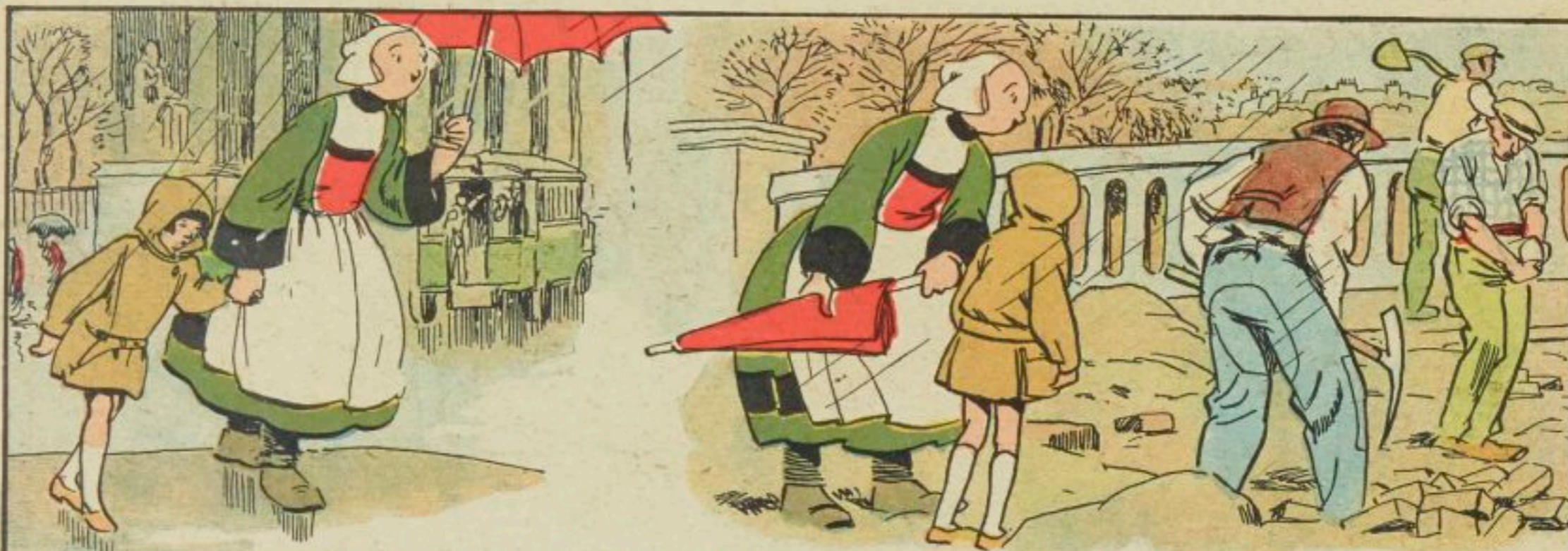


Loulotte se mit à rire et déclara : « — Bien sûr qu'on n'est pas en sucre. Si t'étais en sucre, je t'aurais déjà mangée. »

« — Et puis, reprit Bécassine, quoi qu'il neige, c'est le printemps. » Et elle fredonna : *C'est le printemps, c'est la saison des fleurs.*

« — On ne chante pas dans la rue, dit sévèrement Loulotte, c'est mal élevé... Tout de même, elle est jolie ta chanson. » A son tour, enflant sa petite voix, elle chanta : *C'est le printemps, c'est la saison des fleurs*

(1) Voir Bécassine Nourrice.



Bécassine et Loulotte descendirent le boulevard Saint-Germain, se dirigeant vers les Tuileries.

Arrivées sur le pont de la Concorde, elles s'arrêtèrent un moment. Des ouvriers piochaient le trottoir de gauche, d'autres refaisaient le pavage de la chaussée.



Sur le pont Alexandre, des constructions en plâtras se silhouettaient, ressemblant à une gigantesque lessive étalée. A droite, vers le Cours la-Reine, de gros blocs blancs et carrés, en voie de construction, com-

mençaient à dépasser la cime des arbres, et aussi bien de ce côté que vers les Invalides, une ville nouvelle surgissait, massive, trapue, dominée par des édifices dont l'aspect parut fort bizarre à Bécassine.



Elle gémit : « — Eh bien ! ils en font un chantier dans ce quartier ! En voilà une idée de ne laisser qu'un trottoir sur ce pont ! » Un ouvrier, l'entendant...

...lui dit que bientôt il n'y aurait plus de trottoir du tout ; les piétons auraient à leur disposition une passerelle qu'on allait construire à côté. « — La Révolution, quoi ! riposta Bécassine. Et on m'a dit qu'on ne pourra plus se promener sur les quais,...



« ... que même les tramways descendraient au long de la rivière... Eh bien ! ça sera gentil à habiter Paris !... Heureusement, voilà le printemps, la saison des fleurs... »

« ... J'espère que Madame ne tardera pas à nous emmener en voyage. — On le lui demandera en rentrant, » fit Loulotte. Apercevant un tas de sable, elle sauta dessus. « — Je veux qu'on aille à la mer, pour jouer au sable. — C'est ça, tu le demanderas à ta Mémé en rentrant. »

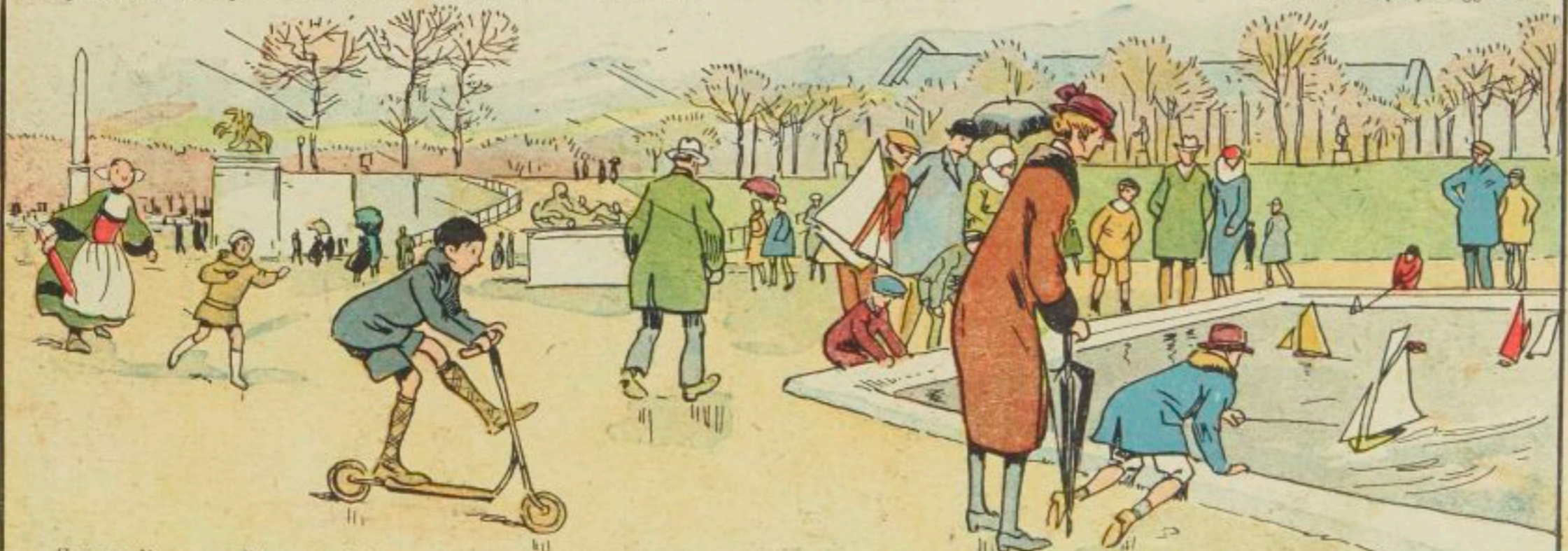
Elles traversèrent la place de la Concorde et eurent fort à faire pour se garer des voitures, qui étaient nombreuses et roulaient à grande allure.



Puis elles entrèrent aux Tuileries. De rares promeneurs se hâtaient sous la rafale. Loulotte déclara qu'il fallait aller à l'autre extrémité de la grande allée. On y rencontrerait plus de monde, et peut-être Toto.

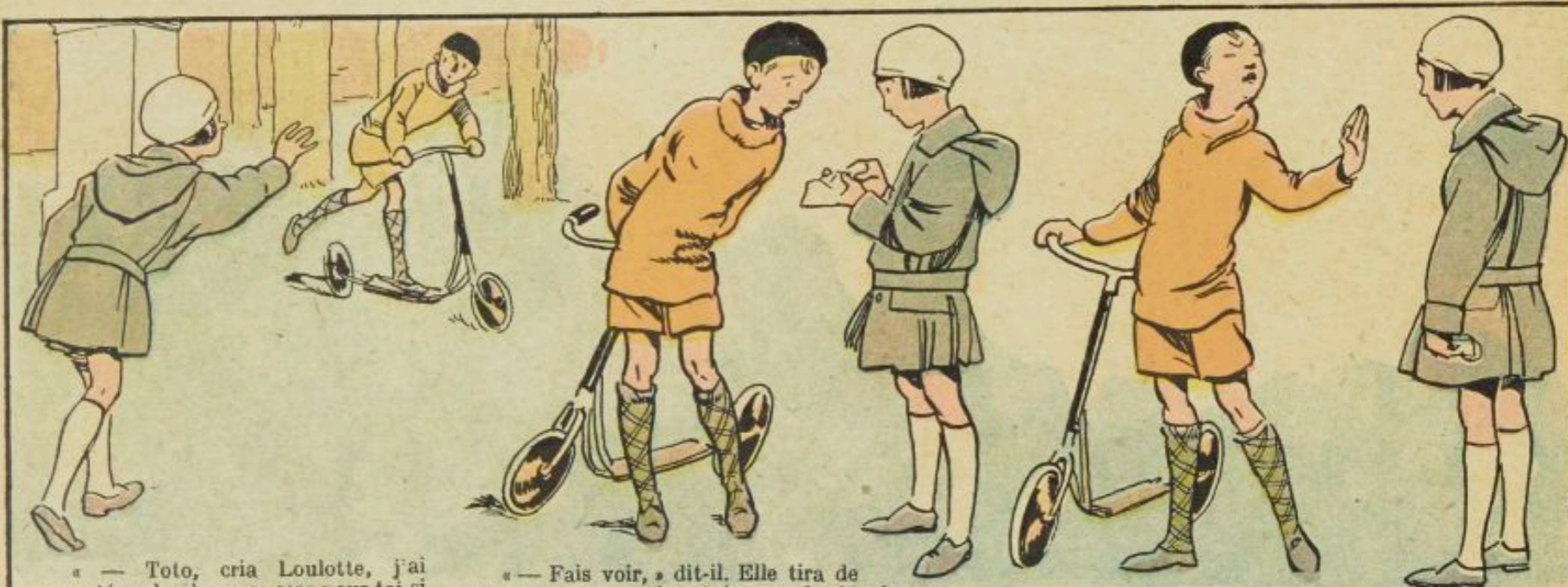
« — Ton Toto, moi, je ne l'aime pas, fit Bécassine ; il l'apprend de vilaines manières. » Sans lui répondre, la petite fille prit les devants, et Bécassine jugea qu'étant sa conductrice, elle devait la suivre. « — Voilà Toto ! » cria joyeusement Loulotte.

Toto a six ans, c'est presque un grand. Il affecte une tenue négligée et un parler de collégien. Il dit qu'il a pris le bus (ou le tram) pour aller chez son prof de gymn.



Ces manières, que Bécassine blâme avec raison, sont très admirées par Loulotte. Et enfin, Toto possède une patinette qu'il prête parfois à sa jeune amie. Au moment de la rencontre, il exécutait sur cet instrument des exercices d'une voltige audacieuse.

Il aurait pu se casser le cou sans que l'Anglaise chargée de veiller sur lui s'en aperçût. Cette respectable personne était en effet absorbée dans la contemplation d'un petit bateau qui évoluait sur le bassin, et qui portait le pavillon britannique.



« — Toto, cria Loulotte, j'ai apporté un bonbon ; ça sera pour toi si tu me laisses monter sur la patinette. » Toto décrivit une courbe savante et vint s'arrêter près de la petite fille.

« — Fais voir, » dit-il. Elle tira de sa poche un papier poisseux, le développa ; un berlingot apparut : « — A quoi qu'il est ? demanda Toto. — A la menthe. — Tu l'as donc sucé ? »

Loulotte baissa le nez et répondit avec hésitation : « — Un tout petit peu... pour savoir à quoi c'est. — Tu me dégoûtes, » affirma rudement Toto.



Cependant, il continua de considérer le berlingot. Après un instant, il reprit : « — C'est bon ? — Y a pas meilleur. » Il prit le berlingot et déclara :

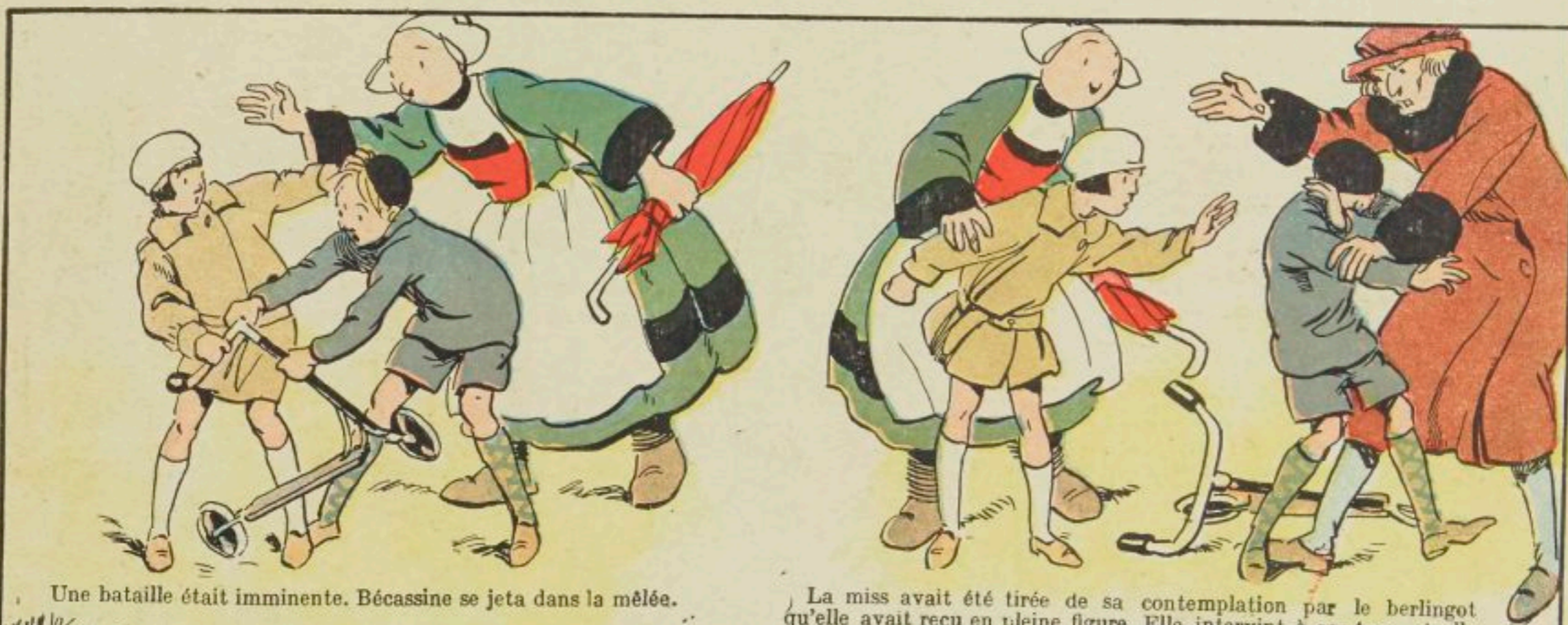
« — Je te prête la patinette jusqu'à vingt. » Et, la bouche pleine, il commença de compter : un... deux... trois... etc.

Vivement, Loulotte s'était emparée du jouet convoité et s'élançait vers les aventures, peut-être vers la culbute.



Mais comme il venait de compter cinq, Toto bondit vers elle, en criant : « — Rends la patinette. »

Loulotte protesta : « — C'est de la triche, t'avais dit jusqu'à vingt. — Oui, mais c'est mauvais, ton bonbon ; ça sent l'eau des verres à dents. Rends la patinette. » Il cracha le berlingot ;



Une bataille était imminente. Bécassine se jeta dans la mêlée.

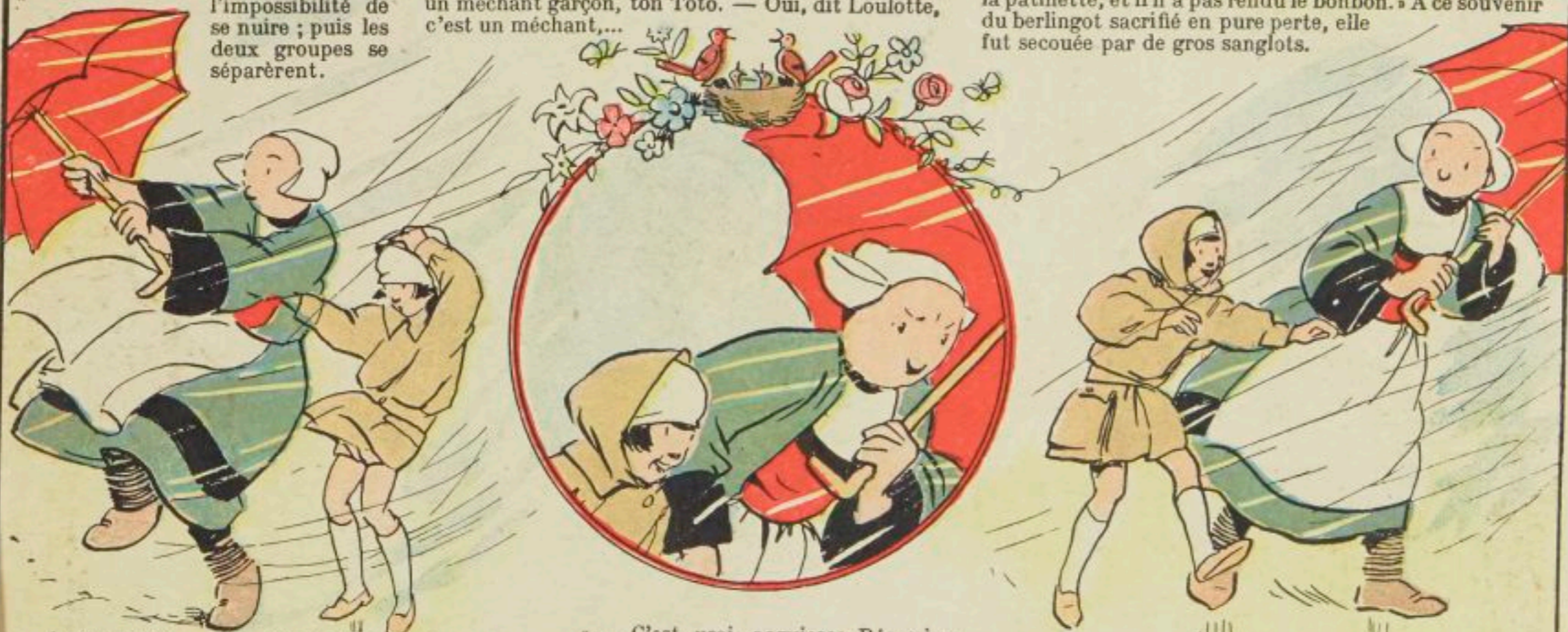
La miss avait été tirée de sa contemplation par le berlingot qu'elle avait reçu en pleine figure. Elle intervint à son tour, et elle le fit avec la rude décision propre à sa race.



En quelques instants, les adversaires furent mis dans l'impossibilité de se nuire ; puis les deux groupes se séparèrent.

Loulotte pleurnichait. Bécassine tira la morale de l'incident : « — Tu vois, dit-elle, que c'est un méchant garçon, ton Toto. — Oui, dit Loulotte, c'est un méchant,...

« ... je ne l'aime plus. Et puis, il est voleur aussi : il a repris la patinette, et il n'a pas rendu le bonbon. » A ce souvenir du berlingot sacrifié en pure perte, elle fut secouée par de gros sanglots.



A ce moment, un nuage creva en averse de grêle, la violence du vent redoubla ; nos deux promeneuses tourbillonnèrent un instant dans la rafale. Loulotte frappa du pied avec colère en déclarant qu'elle voulait rentrer.

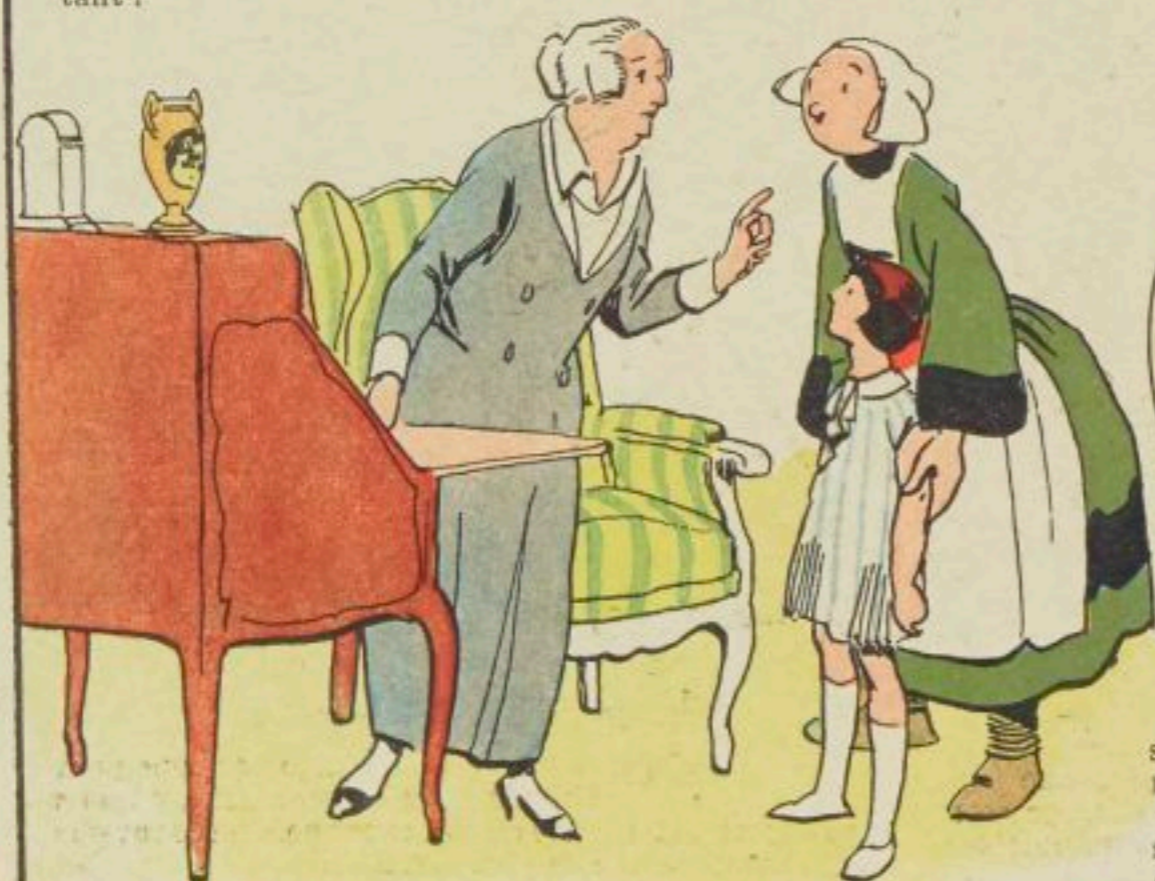
« — C'est vrai, acquiesça Bécassine, qu'il fait plutôt mauvais, mais ça ne durera pas : c'est le printemps... — C'est la saison des fleurs... » chantonna Loulotte, brusquement consolée.

Bécassine continua : « — On va rentrer, et, comme on l'a dit, on demandera à ta mémé où elle nous conduira quand ça sera tout à fait le beau temps, les vacances. — C'est ça ! c'est ça ! » fit la petite fille qui esquissa sur place un pas de danse.



Bécassine et Loulotte trouvèrent Mme de Grand Air assise devant son bureau. Loulotte se précipita impétueusement vers sa mémé, et elle cria : « — Bonjour, mémé chérie, trésor à moi. Tu m'aimes, dis?... Je t'aime si tant !

« — Bonjour, chérie, dit Mme de Grand-Air qui souriait. Aime-moi bien, mais prouve-le-moi autrement qu'en m'étranglant et en me bourrant de coups de poing. »



Elle se tourna vers Bécassine et reprit : « — Je travaille, emmenez la petite dans sa chambre. — C'est, répondit timidement Bécassine, qu'on a quelque chose à demander à Mme la marquise. — Eh bien, tout à l'heure, Bécassine : je viens de sonner le chef de cuisine. »



Et comme, discrètement, Bécassine faisait mine de se retirer, sa maîtresse ajouta : « — Vous pouvez rester. Voilà qui aidera Loulotte à se tenir tranquille. » Elle lui tendit quelques catalogues d'ustres que l'enfant se mit à feuilleter.



Sa figure ronde et rieuse se détachant en rouge sur la toile blanche du costume, le chef de cuisine faisait son entrée. Sans attendre d'être interrogé, il entama l'entretien.



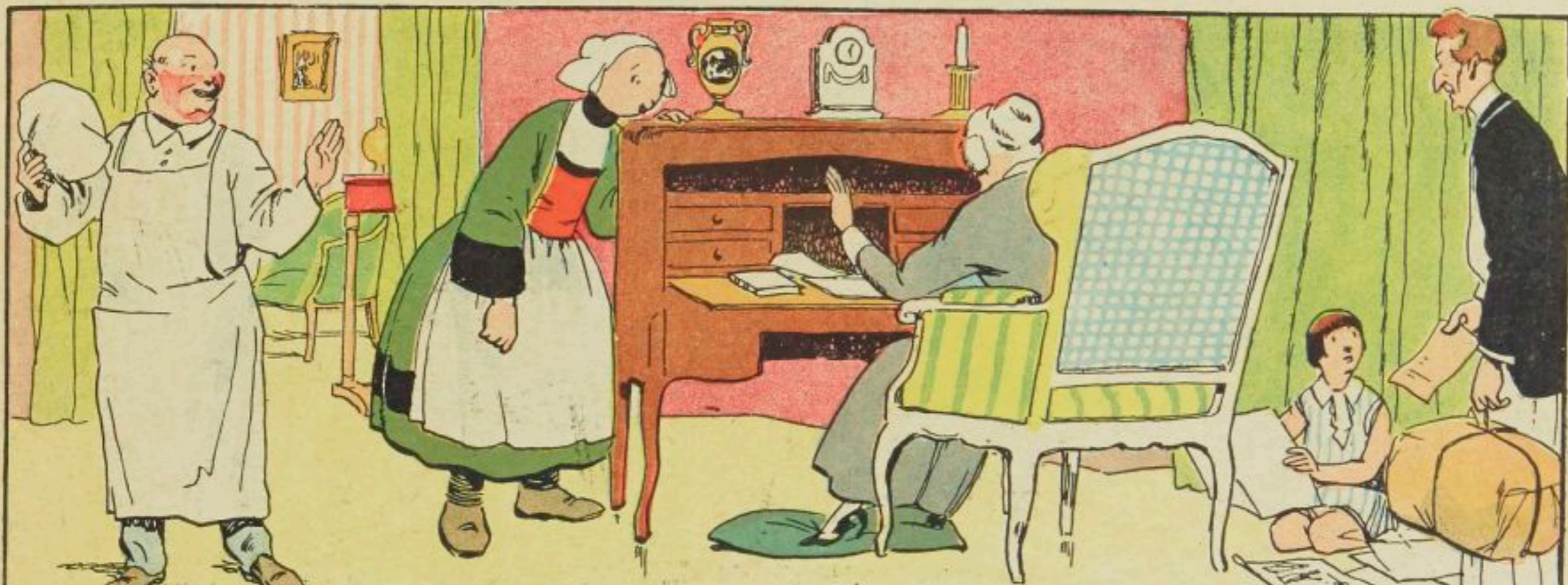
« — Je crois deviner, dit-il, pourquoi Mme la marquise m'a demandé : c'est probablement parce que le livre de dépenses n'arrête pas de monter. — C'est justement pour cela.



« — Je fais tout ce que je peux, madame, mais tout augmente que c'en est épouvantable. — Je sais, mon ami, je sais ; je ne vous adresse aucun reproche, mais il faut aller à l'économie... Avez-vous vos menus pour demain ? — Les voici, madame la marquise. » La marquise les prit et les lut rapidement. « — C'est très bien, dit-elle ; trop bien même ; nous allons simplifier. » Elle biffa certains plats, puis reprit :



« — A l'avenir, pour le déjeuner, une petite entrée et, sauf naturellement les jours maigres, un plat de viande avec légumes ; le soir, des pâtes ou du poisson, et des légumes... »



« ... Ce sera bien suffisant. — Et on ne s'en portera que mieux, » conclut le chef qui sortit en ponctuant d'un bon rire cette remarque que l'Académie de Médecine aurait approuvée.

« — Madame... dit Bécassine. — Un instant encore, Bécassine, » fit la marquise. Elle avait repris le livre de dépenses, vérifiait les additions, jetait des chiffres sur son sous-main, et elle murmurait : « — Le prix de la vie devient effrayant, vraiment effrayant... Où allons-nous? »

Elle fut interrompue par Hilarion, le valet de chambre, qui de sa voix caverneuse prononça : « — Un paquet qu'on apporte pour M^{me} la marquise. Voici la facture. »



Sur l'ordre de sa maîtresse, Bécassine défit le paquet, et elle nomma les objets à mesure qu'ils se présentaient : « — Trois éponges... Deux brosses... Une bouteille d'eau de toilette, deux boîtes de savon, etc... »

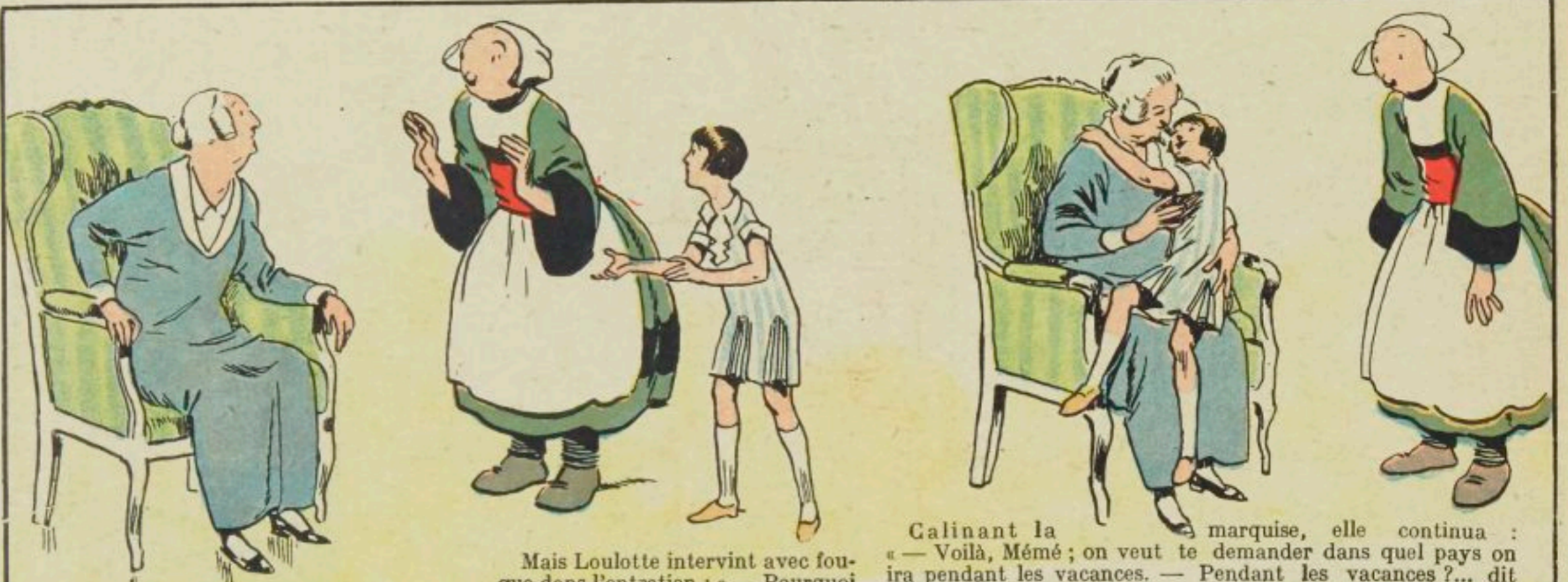


Quand l'appel fut terminé, M^{me} de Grand-Air dit : « — Tout y est bien, mais que c'est cher !... C'est effrayant, effrayant ! Le savon surtout. A chaque achat le prix monte. »



Timidement, Bécassine proposa : « — Si Madame veut, pour faire des économies, on ne se lavera les mains que tous les deux jours. »

La marquise sourit et répondit vivement : « Lavez-vous-les plutôt plusieurs fois par jour. Ce n'est jamais sur les soins de propreté que je vous demanderai des économies... Vous pouvez payer, Hilarion. »



« — Qu'avez-vous à me dire, Bécassine? » demanda M^{me} de Grand-Air, quand Hilarion fut sorti. Bécassine, sentant vaguement que le moment était mal choisi pour parler de voyages, balbutia : « — Oh ! Madame, ça ne presse pas. »

Mais Loulotte intervint avec fougue dans l'entretien : « — Pourquoi que t'as peur de parler à Mémé ? dit-elle. Elle est pas méchante, elle te mangera pas. »

Calinant la marquise, elle continua : « — Voilà, Mémé ; on veut te demander dans quel pays on ira pendant les vacances. — Pendant les vacances?... dit M^{me} de Grand Air surprise, eh bien, vous prévoyez les choses de loin ! »



Bécassine tenta d'expliquer : « — C'est pas si loin, madame ; voilà le printemps... — ... la saison des fleurs! » appuya Loulotte.

M^{me} de Grand-Air s'était approchée de la fenêtre. Elle souleva le rideau, montra la neige qui continuait de tomber, revêtant de blanc le jardin de l'hôtel.

« — Joli printemps, fit-elle, et jolie saison des fleurs ! Nous aurons le temps de reparler des vacances, mais il est plus que probable... »



« ... que nous les passerons à Paris. Il faut faire des économies, je viens de le dire, et les voyages sont ruineux. » La marquise se replongea dans ses comptes.

Bécassine, ni même Loulotte n'osèrent rien ajouter ; mais en quittant le boudoir, elles avaient la mine fort longue.

« — On ne voyagera pas ! on n'ira pas à la mer ! dit Bécassine d'un ton désolé. Qu'est-ce que tu penses de ça, Loulotte ? — Je pense que ça me fait du chagrin. J'ai le cœur gros comme une maison. »



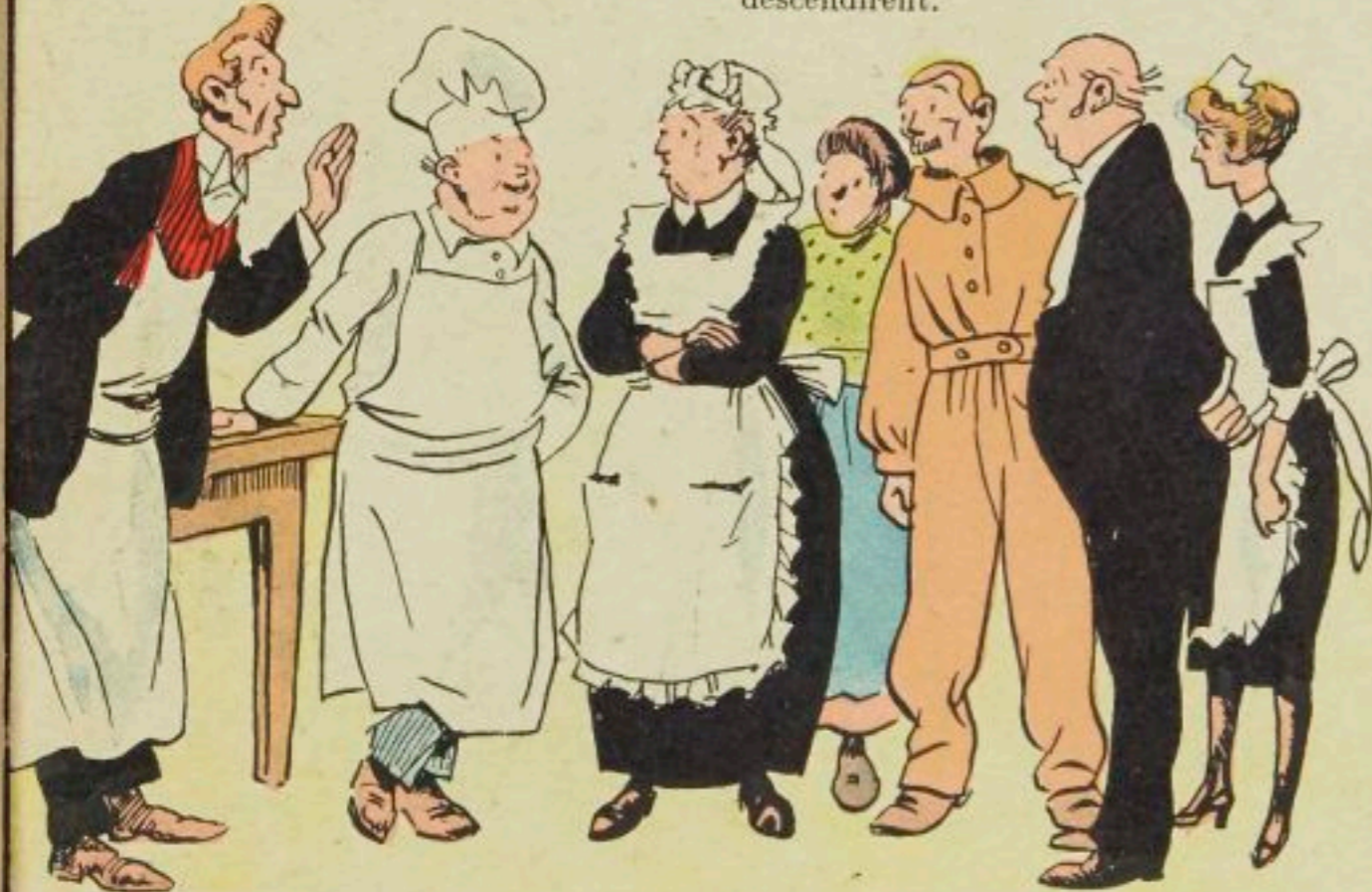
Ce cœur si gros commença de se dégonfler en un flot de larmes. Pour calmer ce chagrin, Bécassine proposa à la petite fille d'aller faire une visite en ville.



« — C'est ça, allons-y tout de suite ! » dit Loulotte qui se trouva aussitôt consolée. Ce qu'elle appelle une *visite en ville*, c'est un petit tour à la cuisine et à l'office. Elle affectionne ces endroits parce qu'elle y recueille toujours quelques friandises. Elles descendirent.



Il y avait grand conciliabule à l'office. Le chef et Hilarion racontaient aux autres domestiques les petites scènes auxquelles nous avons assisté.



Très attachés à leur maîtresse, tous déplorait ses embarras momentanés, et se déclaraient prêts à rechercher avec elle les économies réalisables.



Ces braves gens accueillirent Loulotte avec enthousiasme, se la passèrent de mains en mains, l'embrassèrent. « — Ça lui fait du bien, dit à mi-voix Bécassine. Ça la distrait, la pauvre choute... »



« ... elle avait du chagrin parce que sa Mémé a dit qu'on ne voyagera pas cet été. — Madame a bien raison,...

« ... remarqua le chef, très philosophe par nature. C'est fou de se faire écorcher dans les hôtels quand on a un chez soi bien confortable comme celui-ci : hôtel, jardin, tout ce qu'il faut. »

Bécassine leva les yeux au ciel et murmura d'un air extasié : « — C'est pourtant bien beau les voyages ! » Après un instant, elle reprit : « — Ça me désole de ne pas aller à la mer ou à la montagne cette année. C'est bête, mais j'en pleurerai. »



En entendant les paroles de Bécassine, Marie, la femme de chambre, eut un ricanement dédaigneux : « — Voyez-vous ça, dit-elle, il faut des voyages à mademoiselle ! » Puis, remarquant que Bécassine était en effet tout près de pleurer, elle continua d'un ton radouci :



« — Mais, ma pauvre fille, qu'est-ce que vous pourriez voir dans vos voyages qui soit plus beau que Paris, surtout le Paris de cet été, le Paris de l'Exposition, qui sera magnifique, à ce qu'on assure. »



Bécassine ne lit jamais les journaux. Souvent perdue dans ses rêveries, elle ne connaît rien des événements courants. Au mot d'Exposition, elle ouvrit des yeux stupéfaits...



... et elle demanda : « — Une Exposition ! Quelle Exposition ? »



Alors tous l'entourèrent, et ce fut un flot de paroles entrecroisées : « — D'où sort-elle ?... Elle ne sait pas qu'il va y avoir une Exposition — ... où tous les grands pays exposeront... — ... qu'on viendra voir des quatre coins du monde... »



Bécassine avoua : « — Non, je ne savais pas. » Après quelques minutes de réflexion, pendant lesquelles elle ne prêta pas la moindre attention à un poétique discours sur la beauté de Paris, que lui adressait Hilarion,...



... elle résuma ce qu'elle venait d'entendre : « — Si je vous comprends bien, dit-elle, rester à Paris cet été et visiter l'Exposition, ça sera, autant dire, pareil à faire un voyage dans le monde entier ?... »

« — Parfaitement ! Parfaitement ! » crièrent tous les domestiques avec un ensemble que les chœurs de l'Opéra auraient envié. « — Alors, reprit Bécassine, je suis très contente qu'on ne bouge pas de Paris. »



Loulotte était l'écart, occupée à croquer des gâteaux dont le chef l'avait comblée. Sa étant satisfaite, elle s'approcha et elle questionna à son tour :

restée à croquer des gâteaux dont le chef l'avait comblée.



« — Est-ce qu'il y aura des joujoux à cette exposition ? — Des masses, répondit Hilariou ! Et des illuminations, des feux d'artifice ? »



« — Y en aura à y voir comme en plein jour. — Eh bien ! conclut la petite amusant que la mer. Je suis contente qu'on n'aille pas à la mer. » Ainsi se changèrent en joie la désolation de l'enfant et celle de sa gouvernante.



A partir de ce jour, Bécassine et Loulotte délaisserent leurs lieux habituels de promenade, Luxembourg, Tuileries, Champs-Élysées.

Chaque matin, chaque après-midi, elles parcouraient le Cours-la-Reine ou les quais de la rive gauche.



Tout d'abord, elles n'eurent à contempler que des palissades couvertes d'affiches. Celles-ci d'ailleurs les intéressaient vivement. Elles remarquaient les moindres changements.



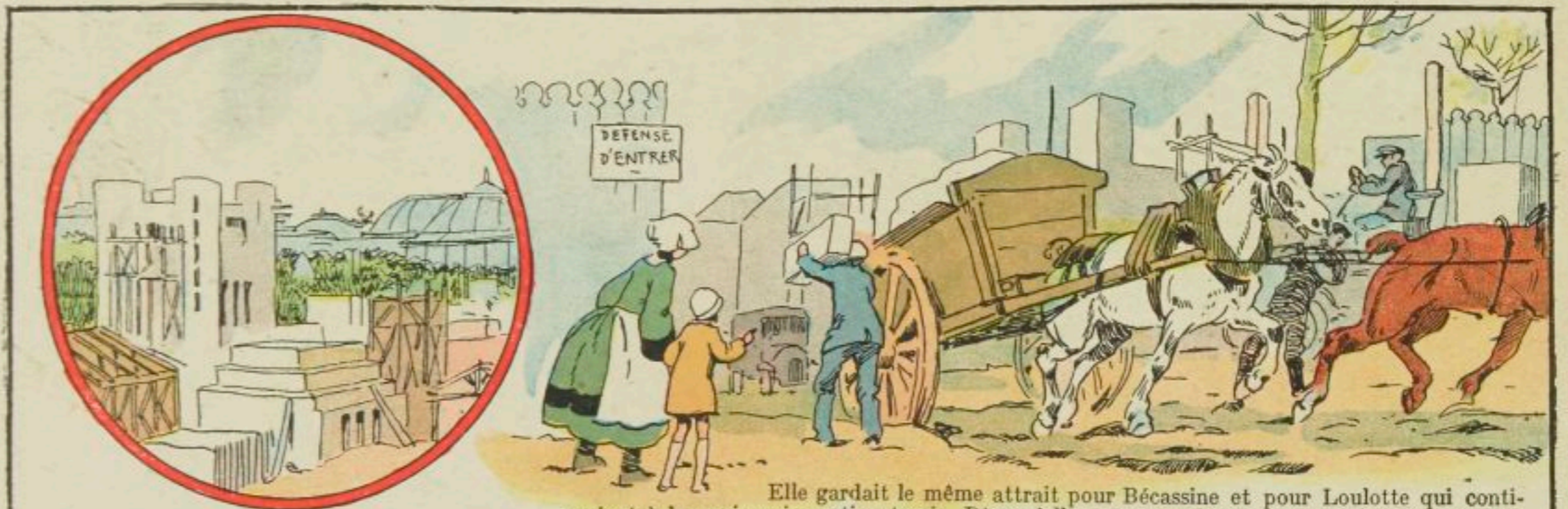
Elles observaient qu'à l'annonce d'un cacao succulent avait succédé celle d'une lessive merveilleuse. Elles comparaient les dessins dont s'ornaient ces placards et discutaient de leurs mérites comme s'il s'était agi de décerner les médailles d'un salon de peinture.



Le soir, au retour, Bécassine notait soigneusement ses impressions de la journée, lesquelles portaient généralement sur trois ou quatre kilomètres de palissades.



« — Y a pas à dire, affirmait-elle avec conviction, ça s'annonce bien, cette Exposition. — Tout de même, ripostait Loulotte, un peu moins enthousiaste, je crois qu'on y verra des choses encore plus belles »



Les semaines passaient, le vrai printemps avait fait son apparition, et, peu à peu, sur les chantiers de l'Exposition, une ville nouvelle surgissait du chaos.

Elle gardait le même attrait pour Bécassine et pour Loulotte qui continuaient à la venir voir matin et soir. Dès qu'elles rencontraient une porte laissée ouverte, elles en profitaient pour jeter des regards avides à l'intérieur de l'enceinte mystérieuse.



Beaucoup d'ouvriers les connaissaient. Ils s'amusaient de l'air ahuri de Bécassine, de la vivacité de la petite fille. « — Entrez, leur disaient-ils parfois. Faites un petit tour ; mais pas trop loin : si l'inspecteur vous voyait, nous serions attrapés. »



Alors, elles s'engageaient sur le terrain défoncé, boueux encore des dernières pluies. Elles questionnaient les ouvriers. « — Qu'est-ce qu'il y aura là ? — Le pavillon de l'Espagne. — Et là ? — Celui de la Grèce. — Et là ? — Un restaurant. — Et là ? — Un restaurant aussi. »

« — Que de restaurants ! » remarquait Bécassine. Avec ravissement, elle ajoutait : « — Tout de même, les restaurants compris, on commence à la connaître, l'Exposition ! Qu'est-ce que ce sera quand elle sera ouverte ! »

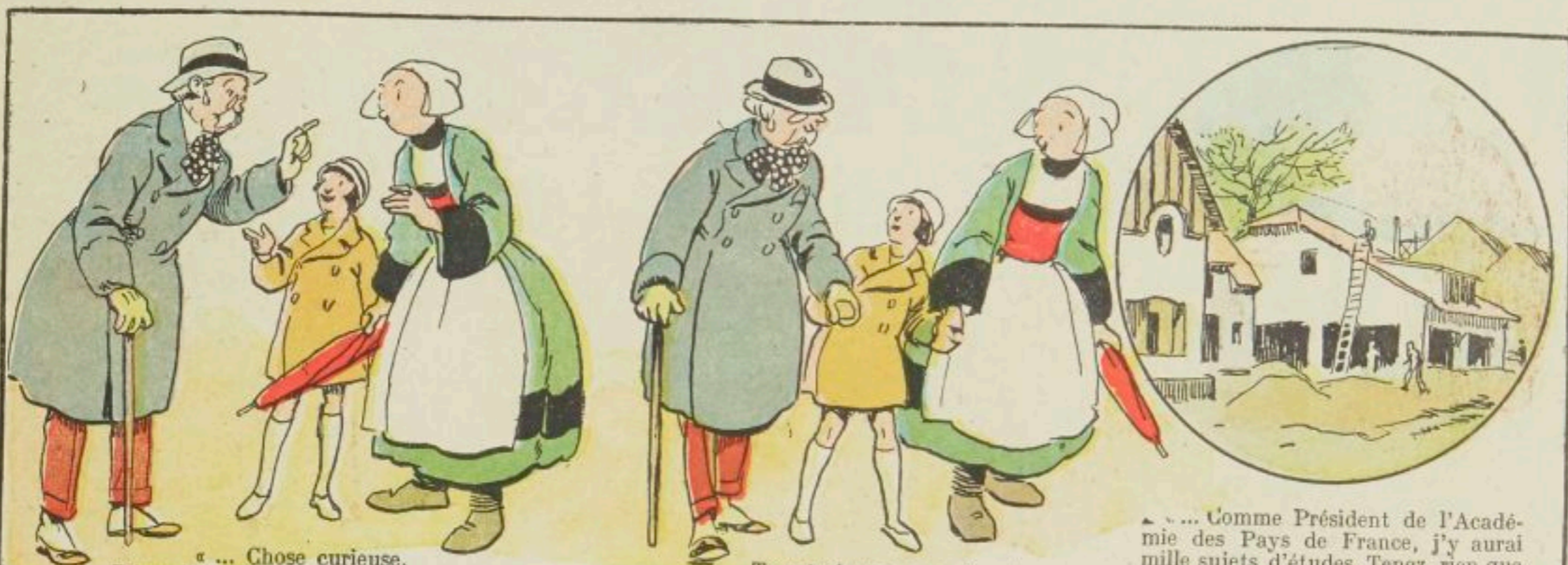


Mais Loulotte la tirait de ses réflexions en lui désignant un Monsieur qui venait de leur côté : « — C'est peut-être l'inspecteur, disait l'enfant. Faut pas faire attraper les ouvriers. » Elles s'enfuyaient, le cœur battant.



Un jour qu'elles couraient ainsi, elles se heurtèrent à un promeneur venant en sens inverse. « — Bon, un autre inspecteur, murmura Bécassine. Ce coup-là, nous sommes prises... Excusez-moi de vous avoir cogné, Monsieur l'Inspecteur ! »

Loulotte riait de si bon cœur qu'elle en perdait la respiration. Quand elle put parler, elle dit : « — Où tu as les yeux, Bécassine ? C'est pas un inspecteur, c'est tonton Nans. — Parfaitement, appuya le promeneur : M. Procy-Minan, dit tonton Nans, lui-même, en personne... »



« ... Chose curieuse, Bécassine, continua-t-il, c'est moi qui suis myope comme une taupe, et c'est vous qui ne voyez pas ! » Bécassine se confondait en excuses.

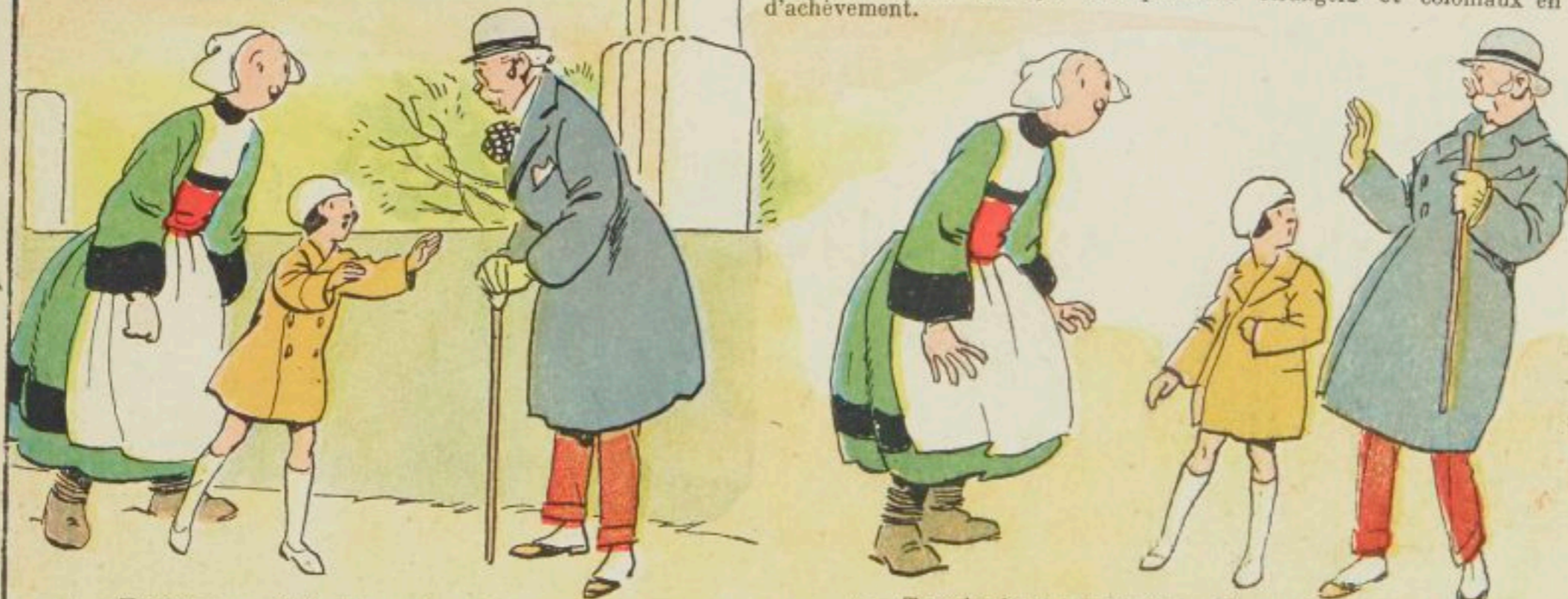
Tous trois se promènèrent ensemble. M. Proey-Minans s'informa de la santé de sa vieille amie, M^{me} de Grand-Air. « — J'ai appris, dit-il, qu'elle ne doit pas quitter Paris, cet été. Elle a bien raison. Cette Exposition sera si intéressante !... »

« ... Comme Président de l'Académie des Pays de France, j'y aurai mille sujets d'études. Tenez, rien que dans ce coin, voyez : maison alsacienne, maison bretonne, village français moderne... — Ah oui ! dit Bécassine, ça sera intéressant à visiter avec un savant comme Monsieur. »



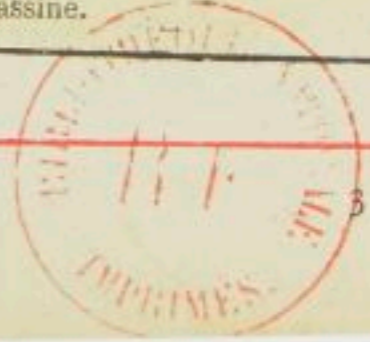
Mais elle ne parlait pas aussi librement qu'elle le faisait d'ordinaire avec M. Proey-Minans. Inquiète, elle jetait autour d'elle des regards furtifs, flairant en tout passant un inspecteur. Aussi donna-t-elle vite le signal de la séparation.

Ils se rencontrèrent de nouveau peu après, cette fois sur la passerelle élevée à l'endroit où débouche le Pont des Invalides. S'aidant de jumelles, M. Proey-Minans regardait le panorama, rendu plus pittoresque encore par l'architecture exotique des pavillons étrangers et coloniaux en voie d'achèvement.



« — Encore vous, dit-il, j'en suis ravi. Vous me paraissez conquises autant que moi par l'Exposition. » Bécassine répondit que Loulotte voulait y venir tous les jours.

« — Tous les jours ! fit M. Proey-Minans. Mais vous vous ruinez, ma pauvre fille. Songez que l'entrée sera à deux francs cinquante les jours ordinaires, à dix francs les mardis et vendredis. — Ma Doué ! que c'est cher ! » gémit Bécassine.





A ce moment, un personnage assez dépenaillé s'approcha et proposa à « ces Monsieur et dames » de leur expliquer, moyennant un léger pourboire, ce que serait la future Exposition. M. Proey-Minans déclina l'offre avec la politesse raffinée...

... dont il ne se départ jamais. Puis se tournant vers Bécassine : « — J'y pense, dit-il, voilà un emploi qui vous conviendrait : guide pour visiteurs de l'Exposition. Cela vous paierait vos entrées et vous laisserait en plus des bénéfices... »



« — Monsieur croit que je pourrais ?... — Je crois qu'avec vous on verrait l'Exposition d'une façon tout à fait originale. » La figure de l'excellent homme pétillait de malice, et il avait peine à dissimuler son envie de rire.



Loulotte avait écouté avec beaucoup d'attention les paroles de M. Proey-Minans. Dès qu'il se fut éloigné, elle dit : « — Il a raison, le tonton Nans ; il faut te faire guide ; tu gagneras beaucoup de sous, et tu me les donneras quand je me marierai. »



Rien n'était plus propre à décider Bécassine ; cependant, elle objecta encore les difficultés de la tâche. « — C'est pas si difficile, riposta Loulotte. J'ai vu des guides dans les auto-cars qui promènent les Anglais... »



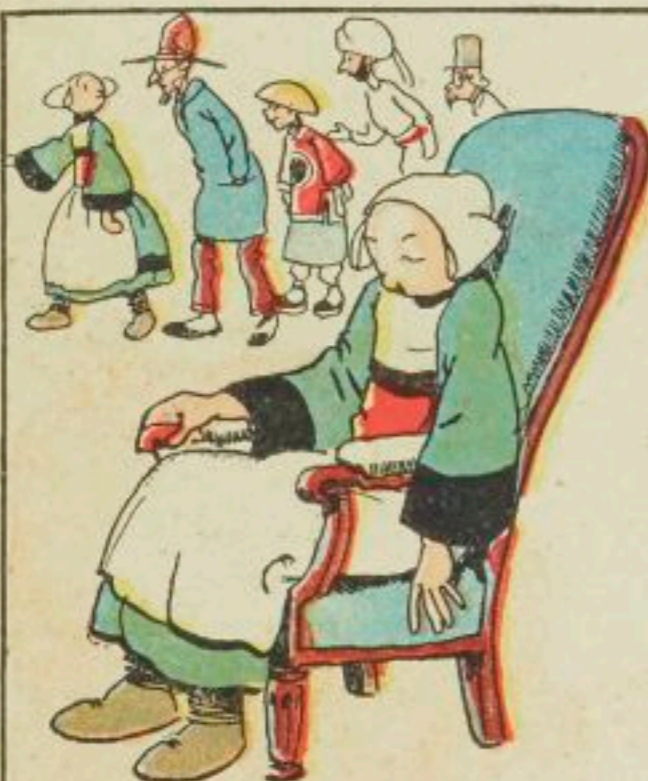
« ... Ils ont une casquette avec une inscription et ils parlent dans un grand cornet. C'est pas difficile à faire... »



« ... Tu seras drôle, Bécassine, quand tu parleras dans le grand cornet ; ça m'amusera d'être à côté de toi dans l'auto. »



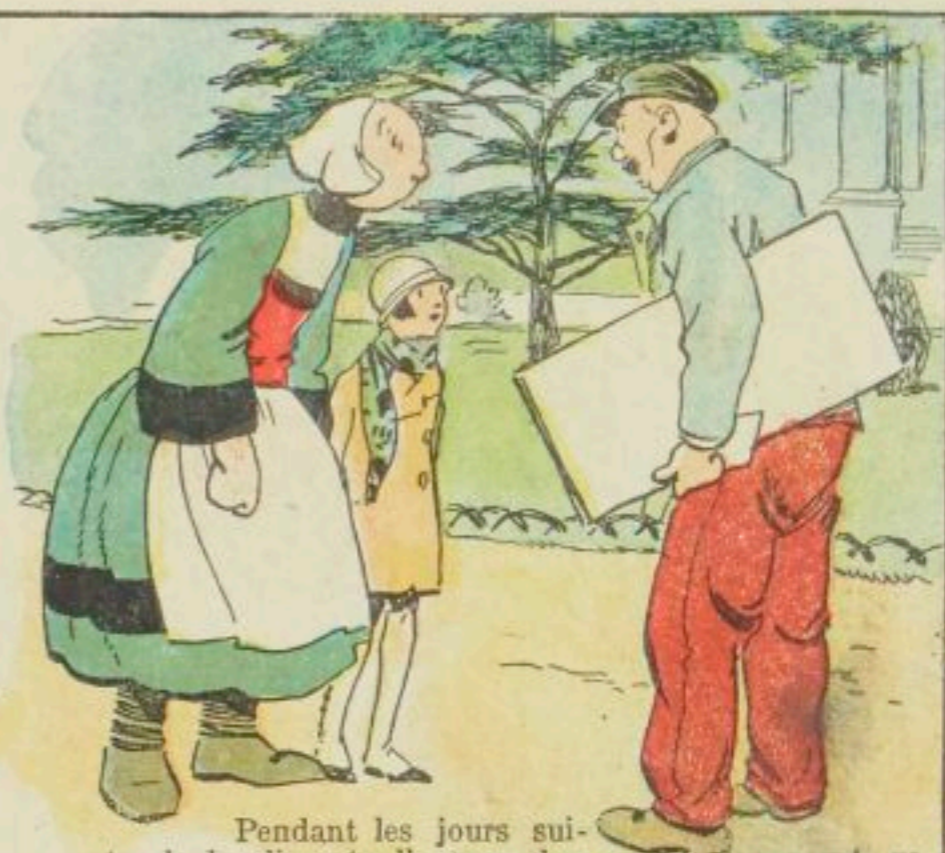
Bécassine répondit que l'Exposition serait plus difficile à montrer et expliquer que l'obélisque, la Madeleine ou l'Arc de triomphe ; il fallait bien réfléchir avant de se décider.



Elle réfléchit le soir si profondément qu'elle s'endormit dans son fauteuil et y passa une partie de la nuit.



Au réveil, ses hésitations n'avaient pas entièrement disparu, cependant l'idée faisait peu à peu des progrès dans son esprit.



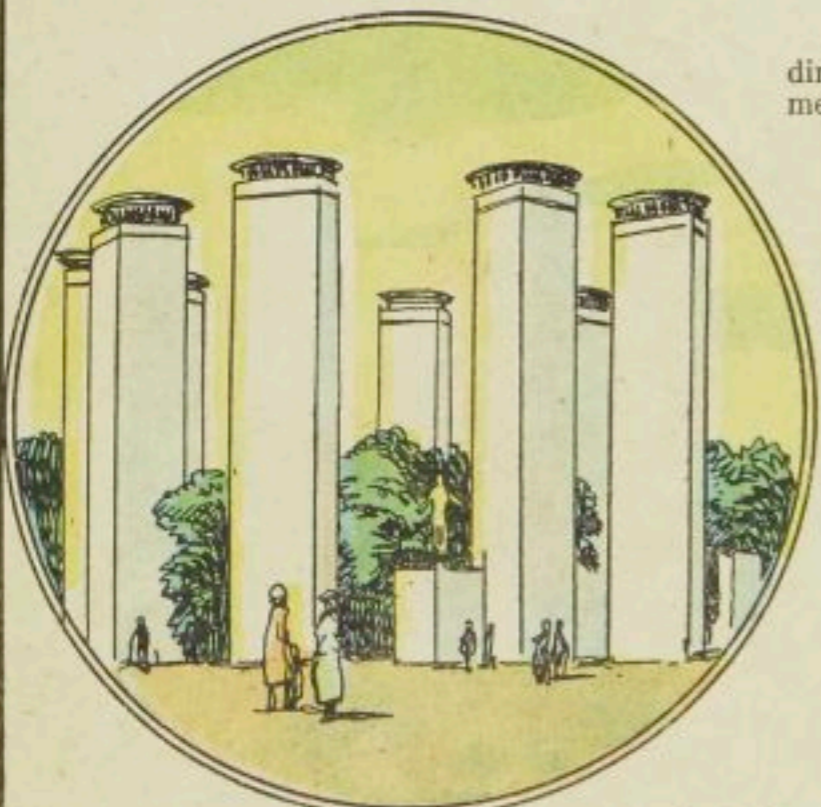
Pendant les jours suivants, s'enhardissant, elle causa davantage avec les ouvriers ; elle les assaillait de questions. Eux, braves gens, répondaient volontiers, et parfois s'amusaient à lui donner des renseignements d'une haute fantaisie.



Bécassine les notait soigneusement sur son carnet. Parfois elle avait elle-même de véritables trouvailles. Ayant demandé ce que serait au juste cette Exposition, celui à qui elle parlait répondit...



.. que ça serait l'Exposition des Arts Décoratifs. « — Décoratifs ! fit Bécassine, ça veut dire probablement que c'est une exposition pour les gens qui ont envie d'être décorés ? — Justement ça ! » fit l'ouvrier avec un gros rire. Bécassine nota.



Un jour, elle était à l'entrée du Cours-la-Reine. Depuis longtemps, les huit tours carrées érigées en cet endroit l'intriguaient, tout autant qu'une statue dorée, qu'on venait de placer un peu en avant, sur un socle.



Elle tournait autour de tout cela, regardait, posait des questions, au hasard des rencontres avec des ouvriers qu'elle connaissait.

Non loin, un jeune homme se livrait à un examen analogue. Il écrivait de brèves notes sur son carnet, et parfois y traçait de rapides croquis.



« — C'est pas ça, m'sieur. C'est qu'on me conseille de me faire guide à l'Exposition, pour gagner la dot de ma petite, mais je ne sais pas si je serai capable. »

Le hasard fit que le jeune homme entendit quelques propos de Bécassine. Il eut un sourire furtif; puis il s'approcha et, la saluant, il demanda : « — Mademoiselle est journaliste sans doute? » Après une hésitation, Bécassine répondit :

« — Un peu, m'sieur, j'écris quelquefois, dans la *Semaine de Suzette*, mes histoires, les *Histoires de Bécassine*. — Et c'est très amusant, ajouta Loulotte. — Je sais, fit le jeune homme, qui salua une seconde fois : la réputation de Bécassine est universelle. » Il continua : « — Sans doute, votre journal vous a chargée d'écrire des articles sur l'Exposition et vous vous documentez ? »

Quelques ouvriers, s'étant groupés autour d'eux, paraissaient vivement intéressés par leur conversation. Il les prit à témoin : « — Pas capable !... dit-il. Il y aurait quelque chose dont Bécassine ne serait pas capable !... »

« ... Bécassine, qui est la verve, l'imagination, la fantaisie personnifiées !... Mais, mademoiselle, vous serez un guide... inimitable... »

« ... N'est-ce pas, vous autres? » Tous approuvèrent, et ils riaient, tandis que le jeune homme restait d'une gravité imperturbable.

Il reprit : « — Il n'y a plus qu'à vous préparer. Je connais assez bien l'Exposition, je suis à votre disposition. Commençons tout de suite si vous voulez. — Si je veux !... » fit Bécassine extasiée.

Ils étaient devant la statue dorée. Elle demanda : « — Qui que ça représente, cette dame? — La femme du Directeur. Elle appelle et accueille les visiteurs. — Et pourquoi qu'elle est dorée? — Parce que son mari a de beaux appointements... »



«... et qu'elle espère de belles recettes. — Ça fait plaisir d'être avec quelqu'un qui sait les choses. Vous permettez que j'écrive, m'sieur? — Tant que vous voudrez, mademoiselle. » Ils revinrent aux tours, elle demanda encore ce que c'était.

« — C'est la porte monumentale de l'Exposition, dit le jeune homme. — Mais il n'y a pas de porte. — Justement: en art moderne, on appelle une porte ce qui n'est pas une porte. Il faut bien que l'art moderne se distingue d'une façon quelconque de l'art ancien. » Il promena autour de lui un regard irquisiteur...



... puis, d'une voix où de l'émotion tremblait, il dit : « — Ces tours serviront à autre chose encore ; mais ceci est un terrible secret, je ne sais si je puis vous le révéler. — Oh ! monsieur, supplia Bécassine, dites le secret ; je ne le répéterai à personne... Toi non plus, n'est-ce pas, Loulotte? — Pas même à mes poupées, » promit l'enfant.



« — Eh bien ! prononça le jeune homme, dans ces tours, affreuses prisons, on mettra les gens qui essaieront d'entrer sans payer. — Ça sera terrible ! » fit Bécassine.



La journée était sombre, obscurcie d'un peu de brouillard. En haut des tours, on voyait filtrer une lueur diffuse. Le jeune homme la désigna : « — Essai d'éclairage, dit-il, pour le réfectoire des prisonniers. On ne leur donnera que de l'eau et du pain. — Pas même un peu de chocolat ? demanda Loulotte. — Pas même.



« — Alors, suggéra l'enfant, il faudra que Bécassine ait les tickets d'entrée dans la main, tout de suite en sortant de chez nous, pour qu'on ne croie pas que nous voulons entrer sans payer. — Excellente idée ! » approuva le jeune homme.



Il reprit : « — Continuons. Je traverse jusqu'aux Invalides. J'ai une autorisation, vous allez m'accompagner. » Bécassine se confondit en remerciements. A l'entrée, il dit à deux gardiens, qui semblaient le connaître, que ces demoiselles étaient avec lui. « — Passez », répondit l'un des gardiens. Quand ils se furent éloignés,...



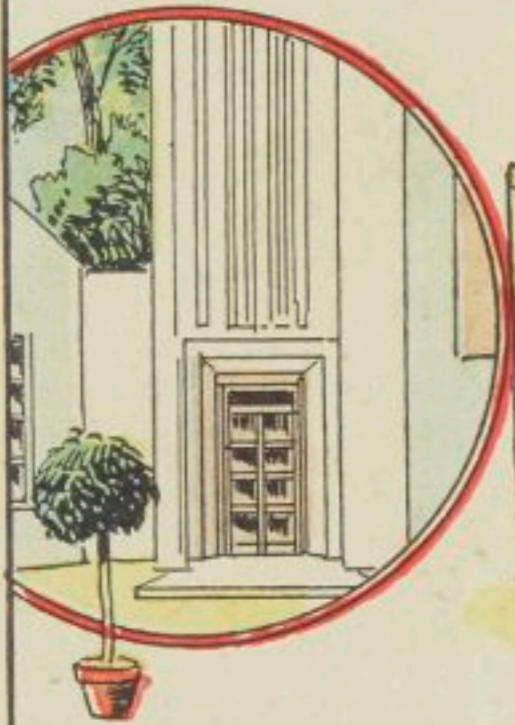
... ce gardien confia à son compagnon : « — Encore quèque farce de ce farceur, sans doute ! Cette fois, il me paraît qu'il a trouvé une cliente de première classe ! »



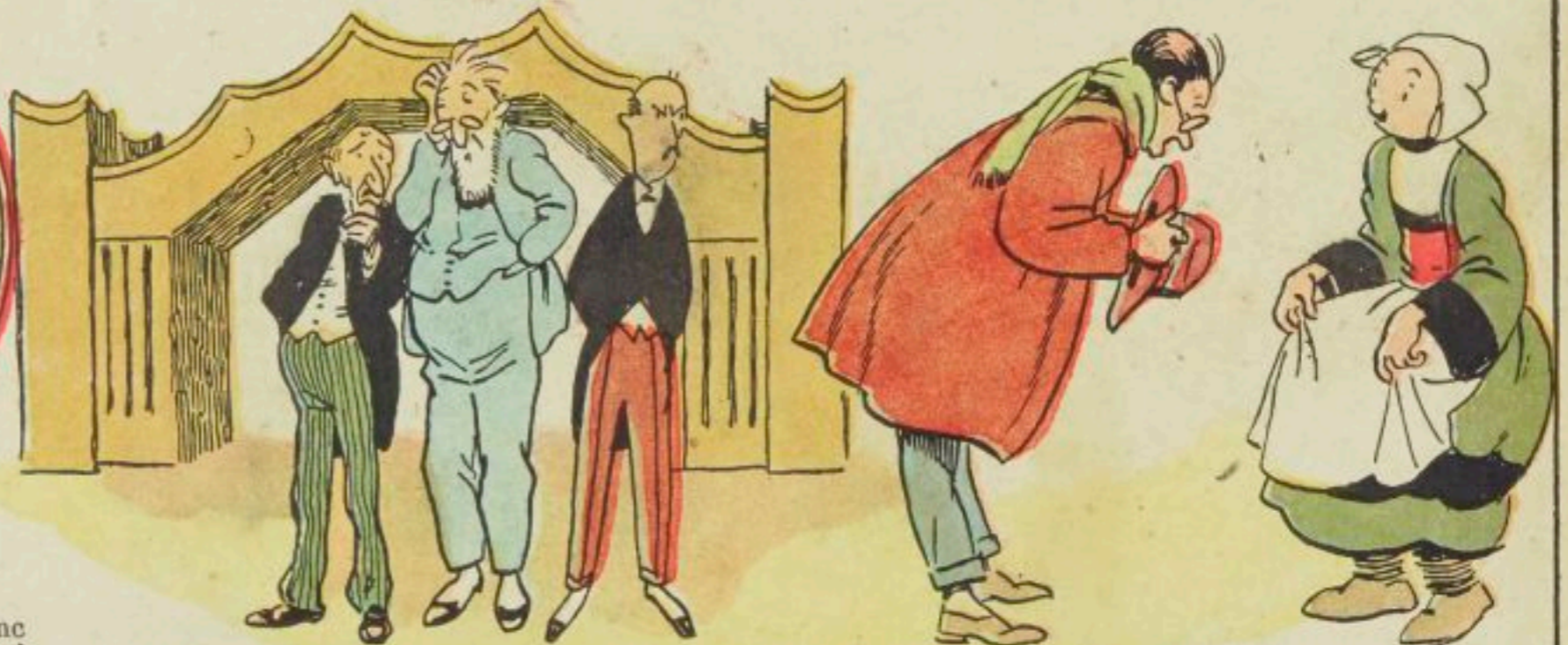
Que si l'on peignait en rouge le pavillon de la Tchéco-Slovaquie, c'était parce que ce pays, autrefois royaume, était devenu une république.

Bécassine peut vivre cent ans, elle n'oubliera jamais cette rapide visite, qui lui parut si instructive. Elle regardait son compagnon avec admiration, elle buvait ses paroles. Il savait tout, discutait, renseignait sur tout.

Le faisait-il d'une façon rigoureusement exacte ? C'est une question que Bécassine, sur le moment, négligea de se poser. Mais elle nota bien des indications qui lui parurent de l'intérêt le plus grand. Celles-ci entre autres :



Que si l'on peignait en blanc le pavillon de l'Autriche, qui est aussi une république, c'était pour marquer que la royauté y conserve beaucoup de partisans.



Et qu'enfin les boutiques du pont Alexandre étaient peintes en jaune parce qu'elles allaient être occupées par des commerçants mécontents des affaires, et inquiets de l'avenir, ce qui les disposait à la jaunisse.

« — Ça n'a l'air de rien, une couleur, remarqua la brave fille, et avec vous on s'aperçoit que ça signifie des tas de choses. Non ! ce que je m'instruis avec vous ! » Il était près de cinq heures, quand ils arrivèrent à l'Esplanade ; il fallait rentrer pour le goûter de Loulotte. Bécassine prit congé en prodiguant les assurances de sa gratitude.



Le jeune homme eut, une fois de plus, le furtif sourire qui, par éclairs, détendait ses traits. Il sortit une carte de sa poche, la remit à Bécassine. « — Enchanté d'avoir pu vous être utile, dit-il. »

« ... Si vous avez besoin de moi, demandez-moi au bureau des journalistes, ce bâtiment blanc, là, tout près... A bientôt, j'espère, mademoiselle le futur guide. »

GUY LAFARCE

rédacteur au Journal
"LE PINGE SANS RIRE"



En rentrant, Bécassine glissa la carte dans la rainure de sa glace. « — Comme ça, je ne la perdrai pas, fit-elle. C'est que j'ai souvent besoin de voir ce monsieur. Avec son aide, je crois que je pourrai me risquer à faire le guide, quoique ça soit bien osé de ma part. »

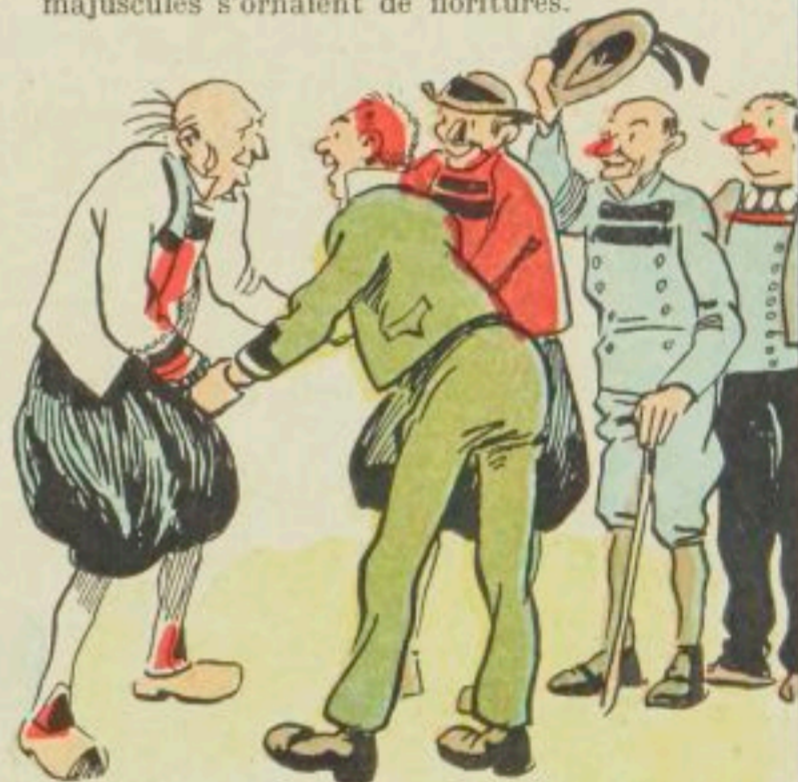
Une lettre allait lever ses dernières hésitations. Quand le facteur lui remit cette lettre, Bécassine vit d'abord le cachet de la poste, où, par chance, contrairement à ce qui se produit pour la plupart des lettres, on lisait distinctement le nom du pays d'origine : Clocher-les-Bécasses.

« — Une lettre de chez nous ! fit-elle avec joie. — De qui c'est ? demanda Loulotte. — Attends que je regarde. » Elle reprit l'enveloppe, scruta l'écriture, ronde, appliquée, où les majuscules s'ornaient de fioritures.



« — C'est de l'oncle Corentin, dit-elle, et ça me fait joie, vu qu'y a personne au monde que j'aime davantage, après mes père et mère, et M^{me} la marquise, et toi aussi, bien entendu, et tous à peu près sur le même rang. » Elle lut d'un trait les quatre pages,...

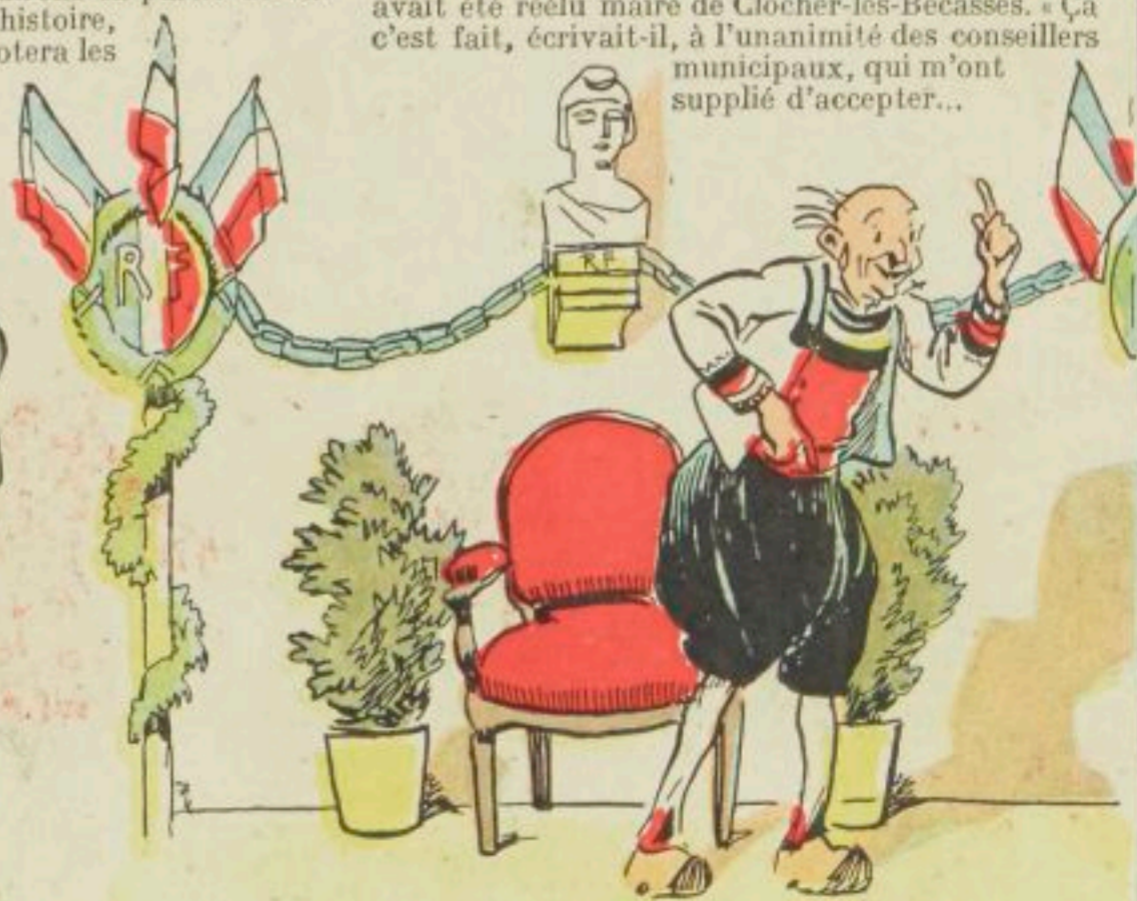
... puis elle les reprit, ligne par ligne, sans cesse tourmentée et interrompue par Loulotte qui voulait savoir ce que l'oncle racontait. Nous reproduisons la partie de la lettre qui intéresse cette histoire, et notre ami Pinchon notera les visions qui, à mesure de la lecture,...



... surgissaient dans l'esprit de Bécassine. L'oncle Corentin apprenait d'abord à sa nièce qu'il avait été réélu maire de Clocher-les-Bécasses. « Ça c'est fait, écrivait-il, à l'unanimité des conseillers municipaux, qui m'ont supplié d'accepter... »



« ... C'étaient les mêmes qui m'ont, dégommé il y a quelques années, à l'unanimité aussi. Je ne sais ni pourquoi ils m'ont dégommé, ni pourquoi ils m'ont réélu. Ils ne le savent probablement pas plus que moi. L'important, c'est que de nouveau je suis maire... »



« ... C'est un grand honneur pour la famille. En ce moment où, à ce qu'on me dit, les écharpes sont à la mode, tu dois être fier de posséder un oncle qui a le droit de s'en mettre une tricolore autour du corps... »



« Cette mai-
rie, continuait l'on-
cle Corentin, me donne beaucoup d'occu-
pations, vu que Clocher-les-Bécasses a pris
bien du développement, et ça, grâce aux
habillés de soie, sauf ton respect. Tu sais
que de tout temps on a fait des porcs chez
nous. Y en avait à la ferme de ton
père, tu les gardais souvent...

« ... Même, je me sou-
viens que quand tu les rame-
nais, y avait rarement le compte, ou si le
compte s'y trouvait, c'était que tu avais mé-
langé des porcs d'un autre avec les tiens, et ça
causait des disputes.

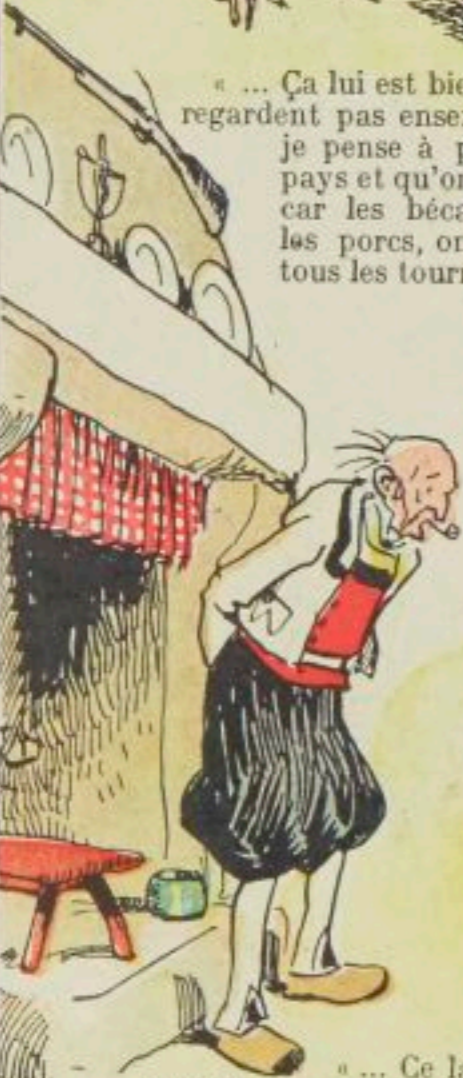
« ... Maintenant, tout le monde fait des
porcs. J'en fais, ton père en fait, et les autres
pareillement. Ta cousine Marie Quillouch en
a un troupeau à elle, qu'elle peut surveiller
tout en tricotant, un œil sur le tricot, l'autre
sur le troupeau.



« ... Ça lui est bien commode que ses yeux ne
regardent pas ensemble du même côté. Enfin,
je pense à proposer qu'on rebaptise le
pays et qu'on l'appelle Clocher-les-Porcs,
car les bécasses sont rares, tandis que
les porcs, on les voit tous les jours, à
tous les tournants de rues.



« ... Et on les entend, je t'assure. On
les entend grogner dans les champs, et
aussi sur la place, et plus encore dans leurs étables. Ça grogne tout le temps, ces
bêtes-là. On a tellement leurs grognements dans la tête qu'il m'arrive, quand je
suis seul, de grogner comme si je parlais la langue des porcs. Mais je me surveille...



« ... Ce lan-
gage-là ne convient pas à
un homme qui sait les bonnes
manières, et qui a l'honneur d'être
maire d'un pays important.

« ... Avant la guerre, c'était pas d'un grand profit, de faire du porc;
maintenant, c'est magnifique. Faut croire que tout le monde s'est mis à
en manger, car aux foires qui se tiennent dans la contrée, les acheteurs
en donnent des prix fantastiques.

« ... Et comme c'est des braves
bêtes, pas regardantes sur la nour-
riture, du moins quant à la qualité,
à faire des porcs on devient riche.
Presque tous les gens d'ici sont
maintenant bien à leur aise. Si tu les
voyais, le dimanche, tous habillés
de neuf, tu ne les reconnaitrais pas.

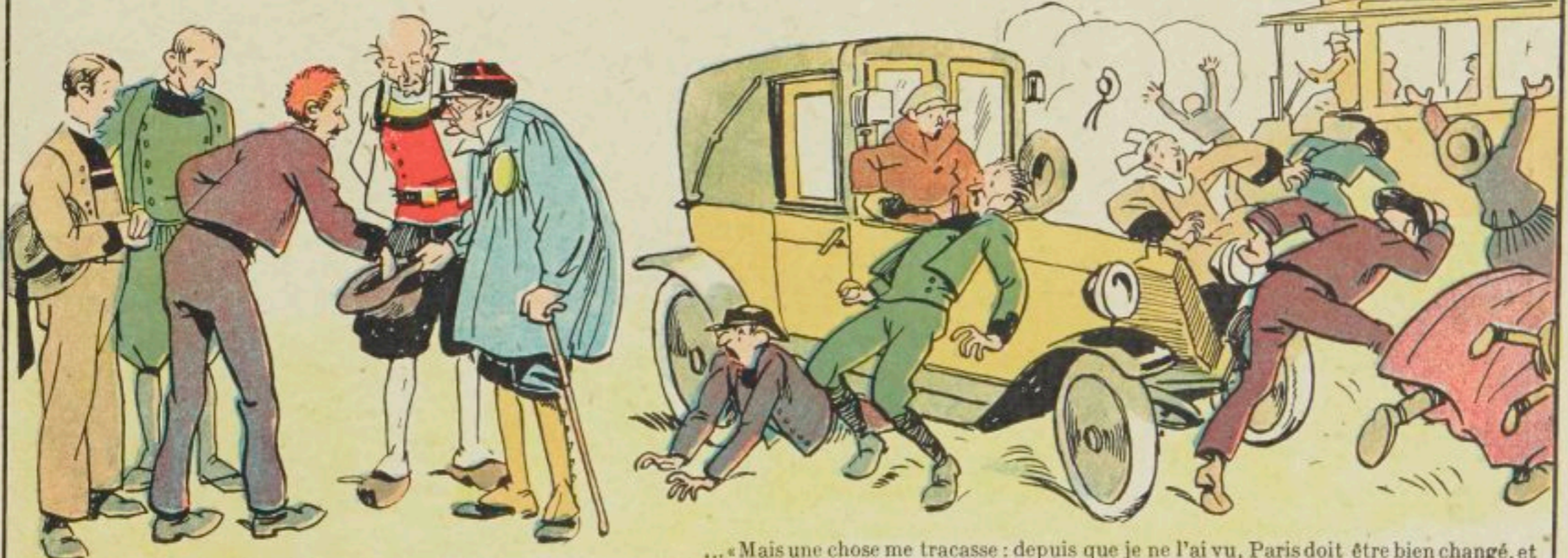




« ... En conséquence, ils prennent peu à peu des goûts de luxe et de dépense. Autrefois, c'était une affaire d'aller seulement à Quimper, on en discutait pendant des heures entre mari et femme... »

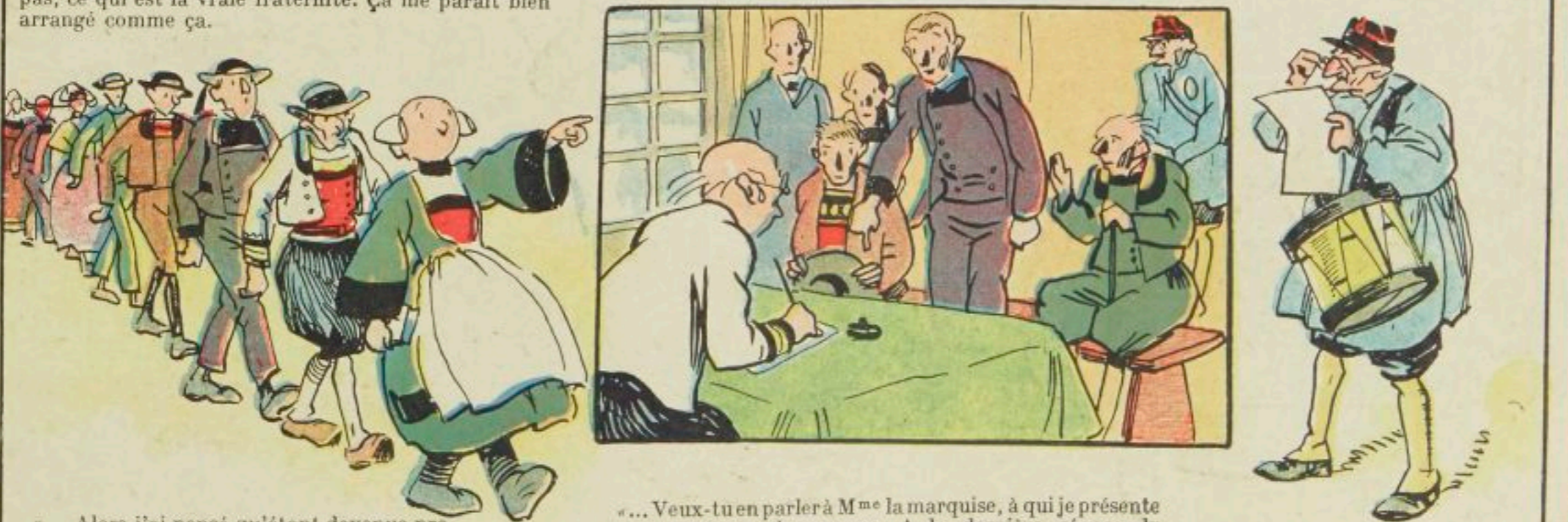
« ... Maintenant, c'est chaque jour que celui-ci ou celui-là me glisse à l'oreille : « — Dites donc, not' maire, c'est tentant de faire un tour à Paris, pour voir cette fameuse Exposition. Vous devriez organiser ça. » »

« ... Voilà de quoi je veux te parler, ma chère nièce. On s'est réuni à quelques familles et le voyage a été décidé. Dans quelques semaines, il viendra à Paris un premier groupe, dont je serai, car un bon maire doit prendre la tête de ses électeurs pour le plaisir aussi bien que pour le devoir. »



« ... Les autres viendront à leur tour, que je leur ai fait tirer au sort, toujours par groupe, des hommes surtout, et pas nombreux, car il faudra des gens au pays pour soigner les porcs de ceux qui n'y seront pas, ce qui est la vraie fraternité. Ça me paraît bien arrangé comme ça. »

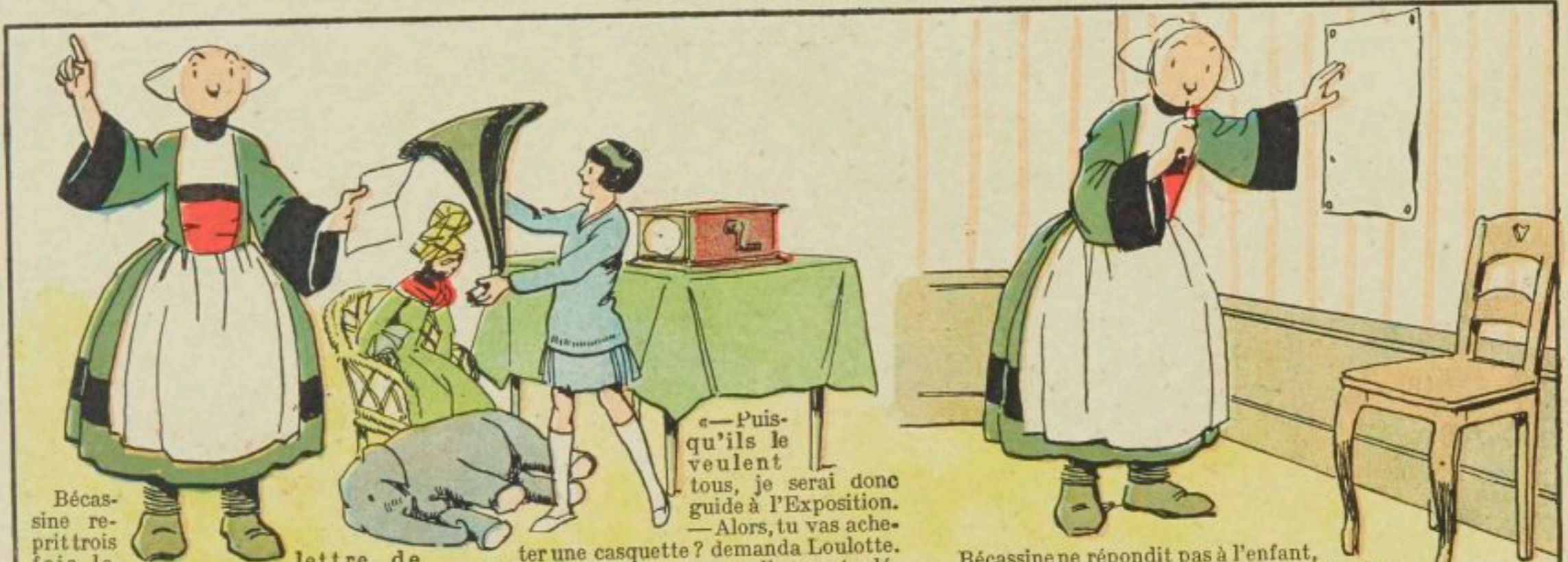
« ... Mais une chose me tracasse : depuis que je ne l'ai vu, Paris doit être bien changé, et qu'est-ce que, tout seul, je ferais de mes gens? Nous ne saurions même pas traverser les rues et nous garer des autos. Quant à l'Exposition, je ne serais pas capable de m'y conduire. »



« ... Alors j'ai pensé qu'étant devenue probablement débrouillarde comme une vraie Parisienne, avec la permission de ta bonne maîtresse, tu pourrais prendre la direction de notre groupe et être comme qui dirait notre guide. »

« ... Veux-tu en parler à M^{me} la marquise, à qui je présente mes respectueux hommages. A la dernière séance du Conseil, il a été décidé que, toute peine méritant salaire ceux qui ne sont pas de la famille te donneront un paiement. Écris-moi si tu veux bien faire le guide et comment tu demandes qu'on te paye. »

« ... Je ferai publier ça dans le pays par annonce et affiche. »



Bécassine re-prit trois fois la lettre de l'oncle Corentin, elle en pesa tous les mots. Après quoi elle eut un geste résolu et dit :

« — Puis-
qu'ils le
veulent
tous, je serai donc
guide à l'Exposition.
— Alors, tu vas acheter
une casquette ? demanda Loulotte.
C'est pas la peine, ajouta-t-elle, que tu dépenses tes sous pour le cornet ; en voilà un. »
Elle lui tendait celui
de son gramophone.

Bécassine ne répondit pas à l'enfant, mais, suivant le fil de ses pensées, elle dit :
« — J'aime mieux faire l'affiche moi-même. L'oncle ne l'écrirait peut-être pas à mon idée. » Avec quatre punaises, elle fixa au mur un papier blanc, et, aussi artistement qu'elle le put, elle esquaissa son affiche...

Annaïk Labornex
dite Bécassine se propose
de promener dans
l'Exposition et d'aller
à leur fantaisie, les
gens de Clocher les Bécassins.
Ça sera gratis
pour la famille.
Pour les autres, ça
sera deux francs
par jour.

... dont voici la reproduction :

Elle se recula pour juger de l'effet, fut satisfaite. « — Ça a bon air, jugea-t-elle, et ça dit bien ce que ça veut dire. » Loulotte avait suivi le travail avec un vif intérêt. « — Lis tout haut, demanda-t-elle, moi, je ne lis encore que l'imprimé. » Bécassine obéit.

L'enfant battit des mains et déclara : « — Ça sera amusant de se promener dans l'Exposition. Faudra aller aussi dans les restaurants. — Tu m'y fais penser, dit Bécassine. S'ils veulent qu'on déjeune ou qu'on dîne à l'Exposition, il faudra qu'ils payent pour nous... »



« ... Sans quoi, toutes mes économies y passeraient. Je vas arranger ça. » Comme résultat d'une longue méditation, elle ajouta deux mots à sa dernière phrase qui devint : « Ça sera deux francs par jour et nourrie. »



« — Ouf, ça y est ! dit Bécassine... Eh ben, non ! ça n'y est pas, reprit-elle après un instant de réflexion. Je ne sais pas si j'ai écrit *nourrie* comme il faut. » Hilarion, qui se pique de beau langage, possède un dictionnaire et une grammaire. Bécassine alla les lui emprunter.



— Elle les feuilleta, et ce faisant, elle murmurait : « — Voyons, il faut mettre un S à *nourrie* parce qu'on sera deux qui mangeront, Loulotte et moi. Mais faut-il un E ? Il me semble que oui, puisque nous sommes des femmes... »



... « Mais p't'être qu'il en faut pas, parce que ça sera surtout des hommes qui viendront et qui paieront. Ah ! c'est pas commode. Je trouve rien là-dessus dans ces livres. »



Loulotte, qui est un peu paresseuse de sanature, conseilla : « — Mets donc pas d'E. Ça fait une lettre de moins à écrire. — T'as raison, acquiesça Bécassine. Et puis ça sera plus poli pour pour l'oncle Corentin, ceux qui paieront, et surtout pour M. le maire. »



« ... Décidément, je mets : Ça sera deux francs par jour, et nourris. »



Transcrite au net avec cette orthographe qu'aucun grammairien n'aurait approuvée, l'affiche fut envoyée à Clocher-les-Bécasses. Lue le dimanche suivant, par le père la Pipe, garde champêtre et tambour de ville,...



... devant l'église, à la sortie de la messe, placardée ensuite au mur de la mairie, elle provoqua dans le village une émotion profonde, dont la suite de cette histoire montrera les effets. L'autorisation de M^{me} de Grand-Air avait été donnée sans que Bécassine eût à la solliciter.



En effet, la marquise l'avait prévenue que fréquemment, au cours de l'été, elle ferait de petits déplacements chez des parents ou des amis. « — Loulotte et vous resterez à Paris, » avait-elle dit.



Et elle avait ajouté : « — Cela vous sera commode pour voir les personnes de votre pays qui viendront à l'Exposition, et pour les aider à s'y débrouiller. » Ainsi M^{me} de Grand-Air elle-même l'engageait à se faire guide à l'Exposition. La nouvelle s'en répandit aussitôt à l'office, qui s'en amusa fort.



Un matin, M^{me} de Grand-Air prévint Bécassine qu'elle allait faire le premier des petits déplacements dont elle lui avait parlé : elle partirait le jour même, après le déjeuner. Bécassine prit un air consterné, car les séparations l'émeuvent toujours...

Loulotte jouait avec un clown qu'on lui avait donné la veille ; elle s'efforçait de reproduire son geste, sa grimace, et elle coupait cet exercice de joyeux éclats de rire.

« — C'est-il des manières, lui dit Bécassine avec indignation, de faire la comédie au moment où ta mémé va s'en aller ? C'est-il donc que tu n'as pas de cœur ? » La marquise repré-senta que...



... partant seulement pour Ville-d'Avray et son absence ne devant pas s'étendre au delà d'une semaine, il n'y avait pas lieu à des manifestations de douleur. Cette observation calma le chagrin de Bécassine et son courroux.

Quant à Loulotte, elle n'avait interrompu ni ses grimaces, ni ses éclats de rire.

M^{me} de Grand-Air est ponctuelle en tout ce qu'elle fait. Exactement à l'heure fixée par elle, elle monta dans la voiture qui devait la conduire à la gare.



Les adieux à la petite fille avaient été tendres, mais brefs, si rapides que Bécassine n'avait pas eu le temps de s'émouvoir de nouveau, mais, après le départ de l'auto...

...l'émotion reparut. Elle commanda à Loulotte d'agiter son mouchoir. « — Ça se doit, dit-elle, quand quelqu'un qu'on aime s'en va, même si le quelqu'un ne regarde pas. C'est bien élevé. »

Tandis qu'elles passaient devant la loge, la concierge les appela : « — Je viens, dit-elle, de donner le courrier à Marie ; il y avait une lettre pour vous, Bécassine. — Alors, dit celle-ci, on va rentrer par l'office. »



Marie faisait le tri des lettres. « — Parait, dit Bécassine, qu'y en a une pour moi. — Oui, voilà... Cachet de votre pays... Ça doit être le groupe qui annonce son arrivée. Ça tombe bien : Madame étant absente, vous aurez plus de temps pour faire le guide. »

Hilarion, qui se plait aux citations poétiques, déclama :
*Vous allez être guide
 Dans la ville splendide,
 Vous guiderez partout,
 Vous visiterez tout.*

Sans l'écouter, Bécassine avait décacheté la lettre. « — C'est bien de l'oncle, » dit-elle. Loulotte, qui commence à lire, prenait grand intérêt à cette lettre...

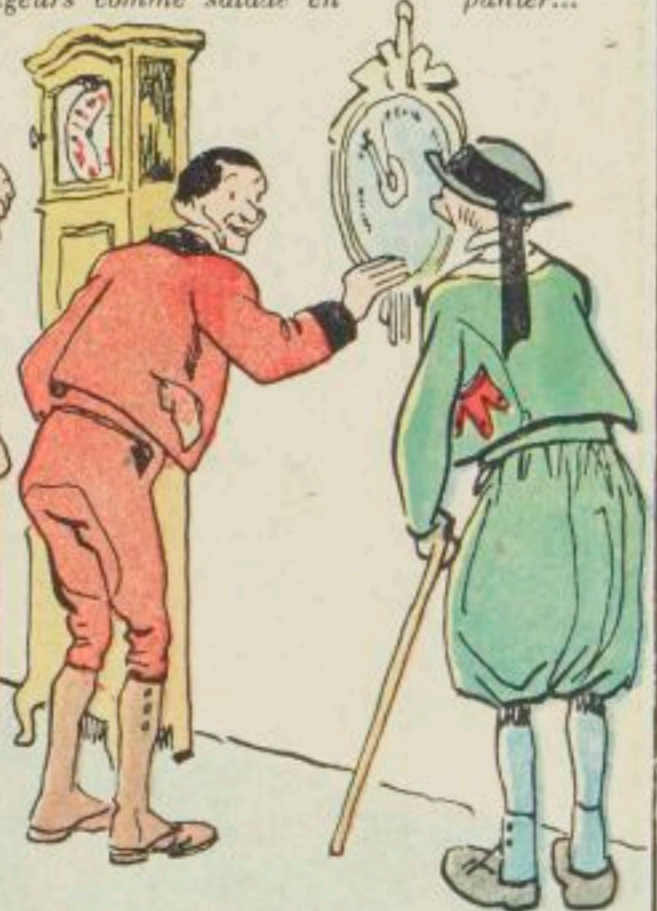
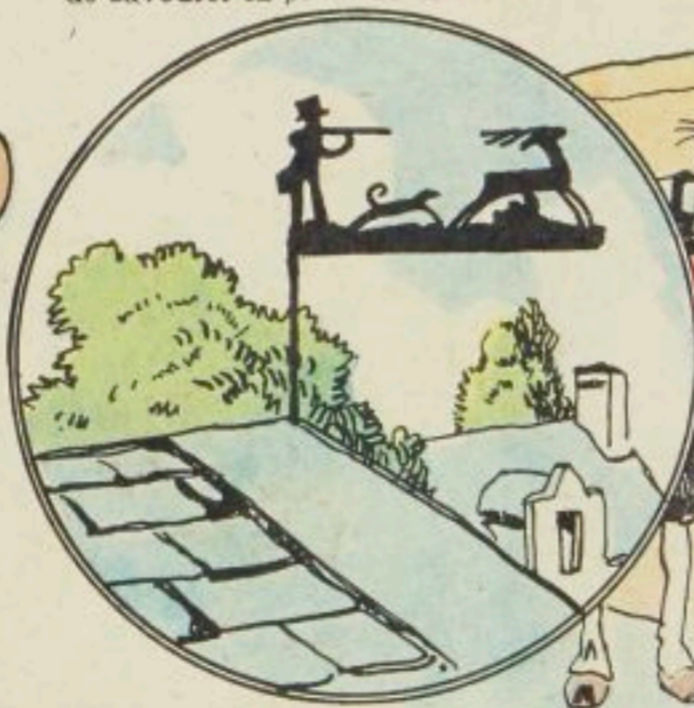


... elle épelait : « — M... A... MA... C... H... É... Comment ça fait C... H... É ? — Tu m'embrouilles, dit Bécassine. Laisse-moi lire tranquillement. » La petite fille allait se rebeller, mais son ami le chef de cuisine...

... lui fit signe de venir croquer un gâteau, ce à quoi elle s'empressa. Bécassine eut ainsi toute liberté de savourer la prose de son oncle.



« Ma chère nièce, écrivait celui-ci, quand tu liras la présente, je serai en route pour Paris, probablement bien moulu et fatigué, car il paraît que les nouveaux wagons de l'Ouest-Etat secouent les voyageurs comme salade en panier... »



« ... et qu'en plus les ressorts font un bruit d'enfant qui gémit, ce qui n'est guère favorable au sommeil. Le groupe arrive, avec son maire à sa tête. »

« ... Pour nous mettre en route, nous attendions le beau temps, et il était long à paraître. On regardait les girouettes, on tapait sur les baromètres. »

« ... Enfin, ce matin, le vent a tourné à l'Est, les baromètres ont remonté. On a décidé d'en profiter et de partir demain matin. C'est pour ça que je te prévins à la dernière minute. »



Bécassine remarqua que l'oncle aurait tout de même dû s'arranger pour la prévenir un peu plus tôt, puis elle reprit sa lecture. « Nous arriverons demain soir, mercredi, six heures, gare Montparnasse. Occupe-toi tout de suite de notre logement...

« Un voyageur de commerce, avec qui j'ai causé à une des dernières foires, m'a recommandé l'Hôtel d'Armorique, rue du Finistère. A ce qu'il raconte, ça n'est pas ce qu'on peut appeler un palace,...

« ... mais c'est tranquille et pas cher ; et puis ça me plaît à cause des noms bretons. » Bécassine s'interrompit pour noter sur son carnet le nom de l'hôtel et celui de la rue.



« ... Nous serons cinq, continuait la lettre, dont quatre hommes et ta cousine Marie Quillouch. Le père Lannec, qui sera avec nous, et qui est, comme tu sais, regardant à la dépense, voulait que les hommes couchent deux par chambre, pour éviter des frais...

« ... Mais vu qu'en dormant il ronfle comme une toupie boche, et qu'au réveil il tousse pendant une demi-heure à s'en étrangler, personne n'a voulu être avec lui, ce qui a fait rater la combinaison. Alors retiens cinq chambres, et viens à notre rencontre à la gare. »

Bécassine médita longuement ces lignes, après quoi elle demanda : « — Quel jour qu'on est au jour d'aujourd'hui ? — On est mercredi, » répondit Marie.



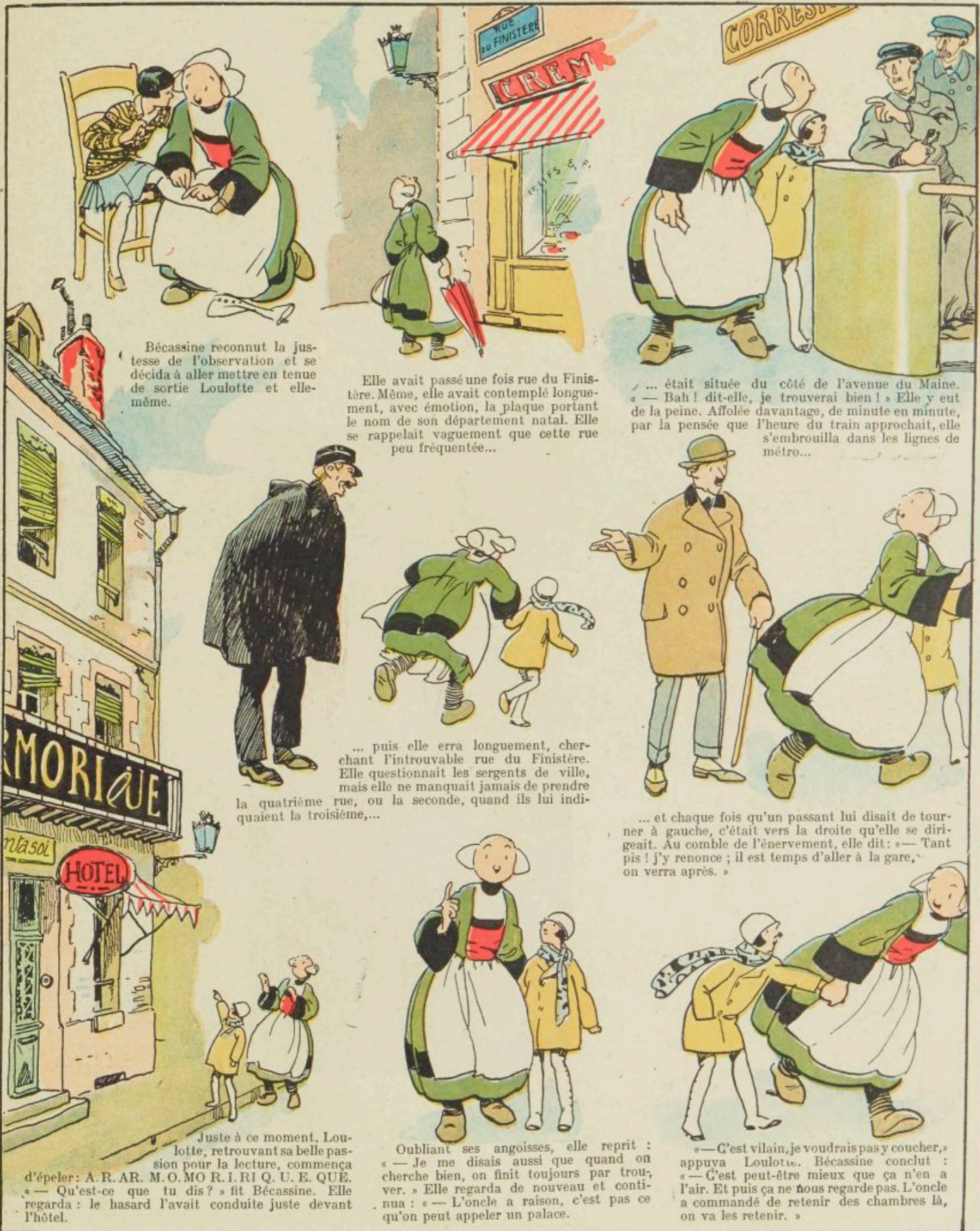
« — Ah mon Dieu ! gémit Bécassine, c'est aujourd'hui qu'ils arrivent ; j'ai guère de temps. » Cependant elle ne bougea pas de sa chaise. Elle réfléchit de nouveau, puis s'informa de l'heure.



Hilarion montra l'horloge et répondit, en vers, suivant sa coutume : « — Trois heures, jeune amie. — En plus une demie. » Bécassine gémit de nouveau : « — J'ai encore moins de temps que je croyais, dit-elle. Comment que je ferai pour toutes les affaires que j'ai à faire ? » Mais elle ne bougeait pas.



Alors le chef de cuisine lui fit observer que ce n'était pas en restant sur sa chaise qu'elle avancerait sa besogne.



Bécassine reconnut la justesse de l'observation et se décida à aller mettre en tenue de sortie Loulotte et elle-même.

Elle avait passé une fois rue du Finistère. Même, elle avait contemplé longuement, avec émotion, la plaque portant le nom de son département natal. Elle se rappelait vaguement que cette rue peu fréquentée...

... était située du côté de l'avenue du Maine. « Bah ! dit-elle, je trouverai bien ! » Elle y eut de la peine. Affolée davantage, de minute en minute, par la pensée que l'heure du train approchait, elle s'embrouilla dans les lignes de métro...

... puis elle erra longuement, cherchant l'introuvable rue du Finistère. Elle questionnait les sergents de ville, mais elle ne manquait jamais de prendre la quatrième rue, ou la seconde, quand ils lui indiquaient la troisième,...

... et chaque fois qu'un passant lui disait de tourner à gauche, c'était vers la droite qu'elle se dirigeait. Au comble de l'énerverment, elle dit : « Tant pis ! j'y renonce ; il est temps d'aller à la gare, on verra après. »

Juste à ce moment, Loulotte, retrouvant sa belle passion pour la lecture, commença d'épeler : A. R. AR. M. O. MO R. I. RI Q. U. E. QUE. « — Qu'est-ce que tu dis ? » fit Bécassine. Elle regarda : le hasard l'avait conduite juste devant l'hôtel.

Oubliant ses angoisses, elle reprit : « — Je me disais aussi que quand on cherche bien, on finit toujours par trouver. » Elle regarda de nouveau et continua : « — L'oncle a raison, c'est pas ce qu'on peut appeler un palace.

« — C'est vilain, je voudrais pas y coucher, » appuya Loulotte. Bécassine conclut : « — C'est peut-être mieux que ça n'en a l'air. Et puis ça ne nous regarde pas. L'oncle a commandé de retenir des chambres là, on va les retenir. »



Bécassine et Loulotte entrèrent dans une pièce qui leur parut être le salon des pensionnaires. Une dame s'y trouvait, occupée à une lecture sans doute fort intéressante...

... car elle ne répondit pas au salut des visiteuses, ne quitta même pas des yeux son livre, qui dissimulait à demi son visage. Après un instant de silence, Bécassine dit :

« — Madame, c'est pour des chambres. »

M^{me} Cantasoi, maîtresse de l'hôtel, leva la tête, et l'on vit sa figure, longue, mince, surmontée d'une natte de cheveux (probablement faux) qui était roulée en couronne.



Et M^{me} Cantasoi portait cette couronne de cheveux avec autant de majesté que si ç'avait été un diadème royal. Elle répondit : « — Je ne sais, mademoiselle, si l'on pourra vous donner ce que vous désirez. J'attends une famille d'Américains. Des milliardaires, naturellement. »

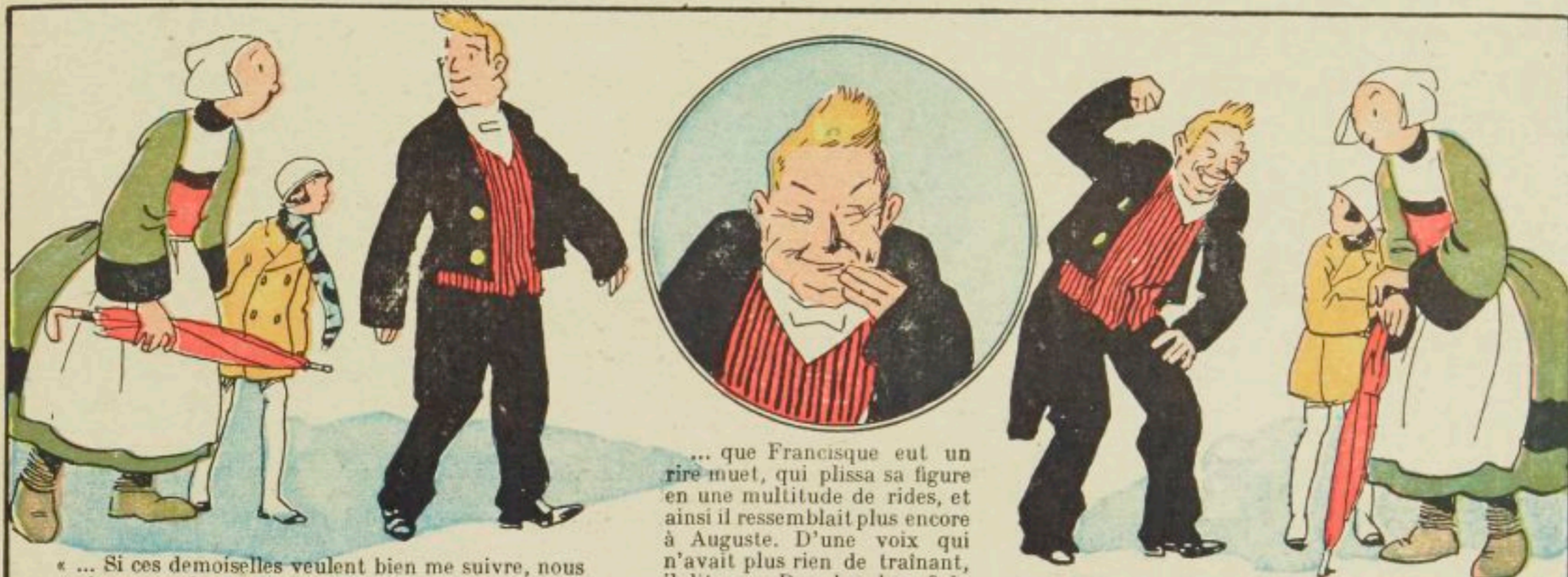
Bécassine regardait les pauvres meubles, la tenture usée et salie. Elle remarqua : « — Des milliardaires ici... j'aurais pas cru... » M^{me} Cantasoi concéda qu'après tout ses Américains n'étaient peut-être que millionnaires,...

... puis elle conclut : « — Je ne m'occupe pas de ces détails... vous allez vous entendre avec mon majordome. » Elle alla jusqu'au pied de l'escalier, appela : « — Majordome... Francisque... Majordome! Du haut de l'escalier, une voix flûtée, aux intonations traînantes et chantantes répondit :



« — Voilà... Maddame... Voilà... » et peu d'instants après, Francisque apparut. Il ressemblait tellement à un Auguste de cirque, que Loulotte battit des mains, croyant qu'il allait exécuter quelques culbutes.

« — Majordome, demanda M^{me} Cantasoi, avez-vous des chambres à donner à cette jeune fille ? » La figure de Francisque se contracta comme sous l'effet d'une pénible recherche. Il prononça : « — Des chambres ? C'est difficile, bien difficile... »



... que Francisque eut un rire muet, qui plissa sa figure en une multitude de rides, et ainsi il ressemblait plus encore à Auguste. D'une voix qui n'avait plus rien de traînant, il dit : « — Des chambres ? Je vous en donnerai tant que vous voudrez : il n'y a personne dans l'hôtel.

« ... Si ces demoiselles veulent bien me suivre, nous examinerons cela ensemble. » A peine furent-ils dans le vestibule,...

— Mais, fit Bécassine, les milliardaires américains ? Francisque eut un nouvel accès de rire, si violent...



... qu'il en perdit la respiration. Quand il put la reprendre, il répondit : « — Voyons, regardez la boîte ! Est-ce que c'est une boîte à loger des milliardaires ? — Je me disais aussi... fit Bécassine. — Vous vous disiez que la patronne vous racontait des blagues, et vous ne vous trompiez pas...

« ... Sans être précisément menteuse, elle en raconte tout le temps, des blagues, par pose, par manie des grandeurs... Un majordome, des milliardaires, à l'hôtel d'Armorique ! C'est à pouffer de rire... Alors, pour vous, cinq chambres, ce soir ? C'est entendu. »

« — Vite, au tram, maintenant », dit Bécassine à Loulotte dès qu'elles furent dans la rue ; mais Francisque les rejoignit et reprit : « — Dites donc, vos gens, est-ce que vous pensez qu'ils seront généreux pour les pourboires ? — Voilà, fit Bécassine. Il y a mon orcle qui est dans le genre grandiose :



« ... il a tout le temps la main au gousset. Et puis y a le père Lanec, qui couperait un liard en quatre ; et puis ma cousine Marie Quillouch, qui le couperait en huit. Les autres, je ne sais pas qui c'est. » Francisque se frappa à deux reprises le front du doigt...

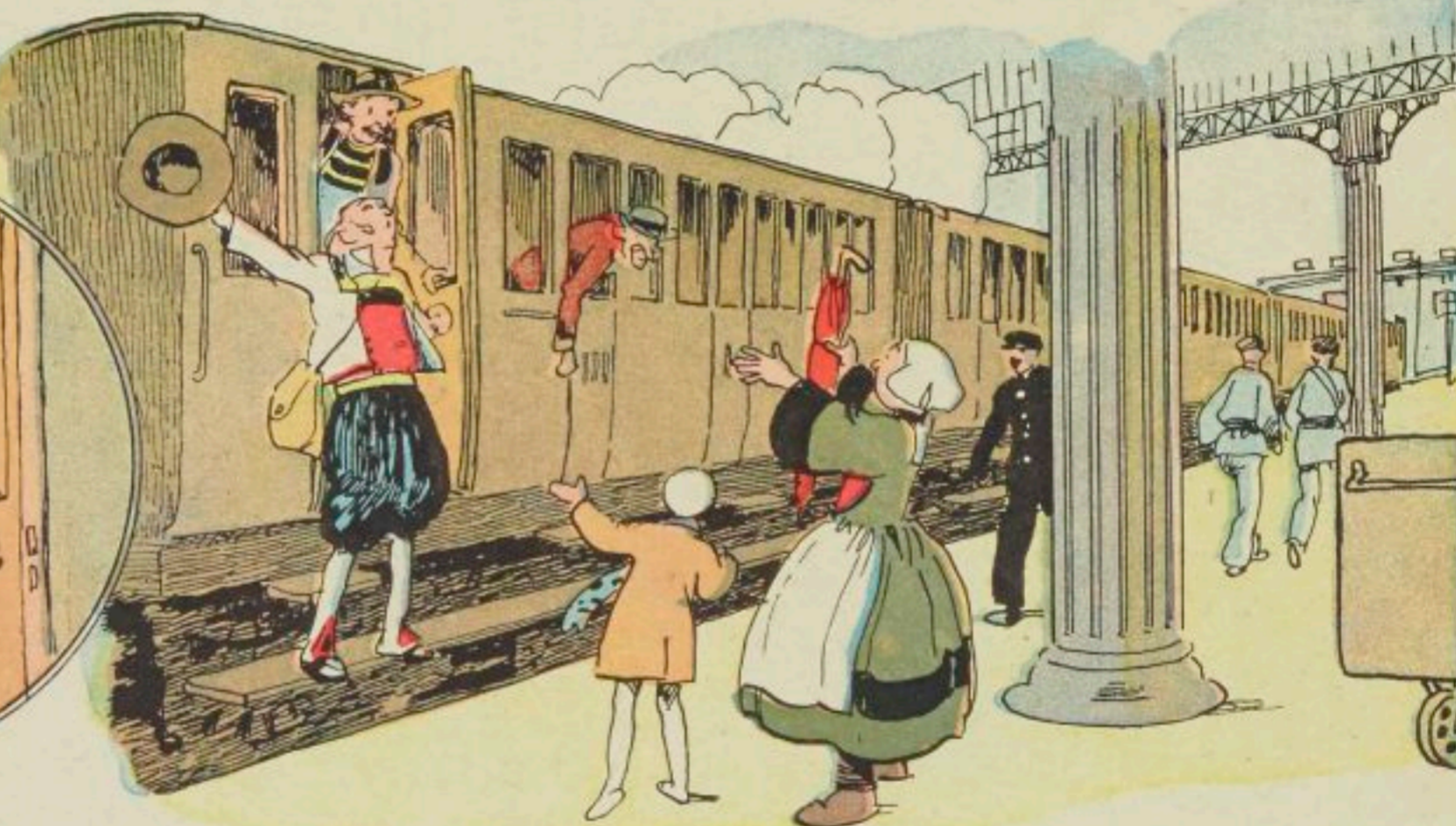
... et prononça : « — Bon !... Le père Lanec, Marie Quillouch. Je me rappellerai... Je les soignerai... A tout à l'heure. » Déjà Bécassine galopait vers l'avenue du Maine. « — C'est amusant, disait Loulotte, on fait la course. C'est là que ça serait bon d'avoir une patinette. »

A quoi Bécassine ripostait : « — Faut de patinette, allonge tes jambes. » Mais bientôt la petite fille, fatiguée, réclama un taxi, que sa gouvernante n'eut pas le courage de lui refuser.



... car le train entrant en gare. Il était fort long, ce train. A chaque wagon qui passait, Loulotte criait : « — Je crois que je les vois. » Et elle tirait par sa jupe Bécassine. « — Tu crois !... T'es sûre ?... » faisait celle-ci. Elle courait vers l'avant, puis, déçue, revenait sur ses pas, entraînant Loulotte.

Au moment où elles arrivèrent à la gare, l'horloge marquait six heures moins cinq. Un employé complaisant leur indiqua le quai d'arrivée de la ligne de Bretagne, et leur conseilla de se presser..



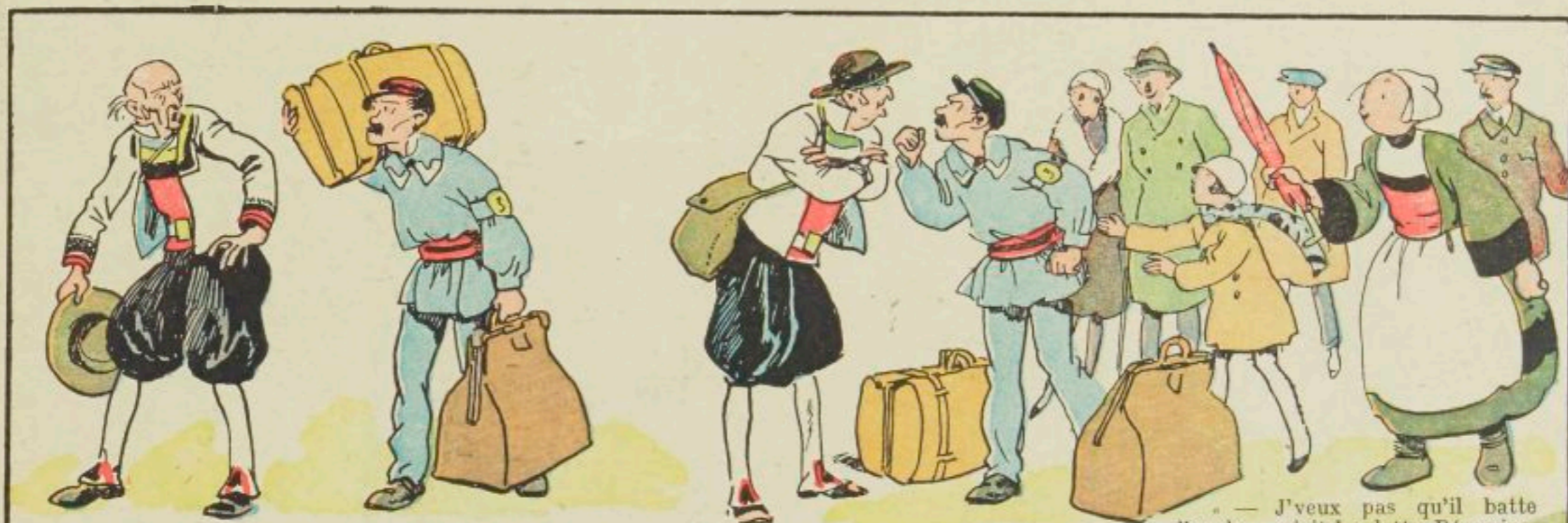
Enfin, le train stoppa, et Bécassine poussa un soupir de soulagement. « — C'est de la chance, dit-elle, les voilà ! Je vois l'oncle Corentin. »

C'était bien le groupe. L'oncle descendit le premier. Sur le marchepied, il s'arrêta un moment, la tête rejetée en arrière, tenant ses yeux fixés sur la verrière. « — Je crois qu'il regarde s'il pleut, dit Loulotte. — C'qu'il est beau et majestueux ! » dit Bécassine. **Les bras ouverts...**



... elle s'élança...
Doucement, l'oncle Pécarta.
« — Un instant, mon enfant, dit-il. Le maire de Clocher-les-Bécasses ne peut pas entrer à Paris comme un voyageur ordinaire. »

Il prit pied sur le quai, le groupe se massa derrière lui. Alors, il eut un geste large, et regardant toujours la verrière, il prononça : « — Je te salue, Paris, capitale du monde... Faites donc attention, espèce de brutal ! » Ces dernières paroles n'appartenaient pas au discours préparé par l'oncle...



... elles s'adressaient à un homme d'équipe, chargé de valises, qui venait de le heurter. L'homme, un petit brun, d'aspect rageur, se rebiffa.

Il cria : « — Faites attention vous-même, espèce d'emporté ! Vous me bouchez le quai à vous tout seul. » Furieux, menaçant, il se tenait contre l'oncle, et l'on put croire qu'il allait le frapper.

« — J'veux pas qu'il batte l'oncle », criait Loulotte, Bécassine, tout en brandissant son parapluie, prodiguait des paroles d'apaisement. De la foule s'était amassée, prenait parti pour l'un ou l'autre.



L'oncle eut un geste de suprême majesté et dit : « — Je vous pardonne votre injure, monsieur. Vous ne saviez à quel important personnage vous parliez. Passez. » Surpris, l'homme passa.



Cependant, dans les remous de la foule, le groupe s'était dispersé. Alors, l'oncle remonta sur le marchepied, et, de toute sa voix, qui est profonde et grave, il cria : « Clo-Clo-Clo... » puis, à un octave plus bas : « Gro-Gro-Gro ! »



Loulotte demanda si c'était du breton. L'oncle expliqua : « — C'est notre cri de ralliement, pour éviter de nous perdre. D'abord, la première syllabe du nom de notre pays ; ensuite, le grognement de nos porcs. Ces bons porcs, c'est grâce à eux que nous pouvons...



... nous offrir ce voyage. Il ne faut pas les oublier. » Bécassine admira : « — C'que c'est bien trouvé ! Il n'y a que l'oncle pour avoir des idées comme ça ! » Cependant, en écho, quatre Clo-Clo-Clo-Gro-Gro-Gro retentirent ; un instant après, le groupe était rassemble.



« — Garde, dit Ponce, fais l'appel. » Alors, le père La Pipe, garde champêtre et tambour de village à Clocher-les-Bécasses, s'avance, et, d'une voix de stentor, appela : « — Monsieur le maire.

« — Présent, » répondit Ponce.

« — La demoiselle Marie Quillouch. — Présente. »

« — Le nommé Lannec. — Présent. »

« — Le petit Joël. — Présent. »



Loulotte remarqua que le petit Joël était bien grand. Bécassine serra avec effusion les mains du préféré de ses camarades d'enfance, perdu de vue depuis si longtemps qu'elle ne l'avait pas reconnu.



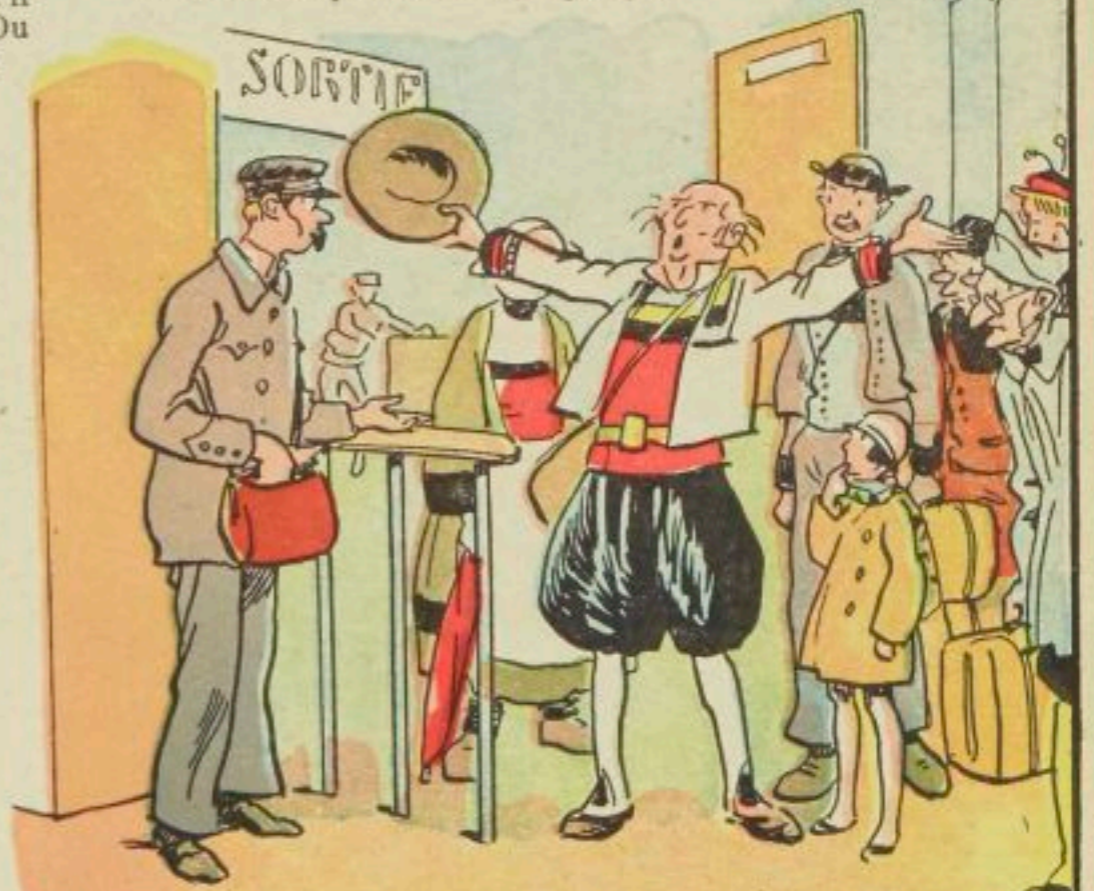
« — Silence ! commanda La Pipe, on ne parle pas pendant l'appel. » Et il cria : « — Le garde La Pipe. » Personne ne répondant, il reprit : « — C'est-il qu'il n'est pas là, le garde La Pipe ? Ou bien qu'il a du coton dans les oreilles ? »



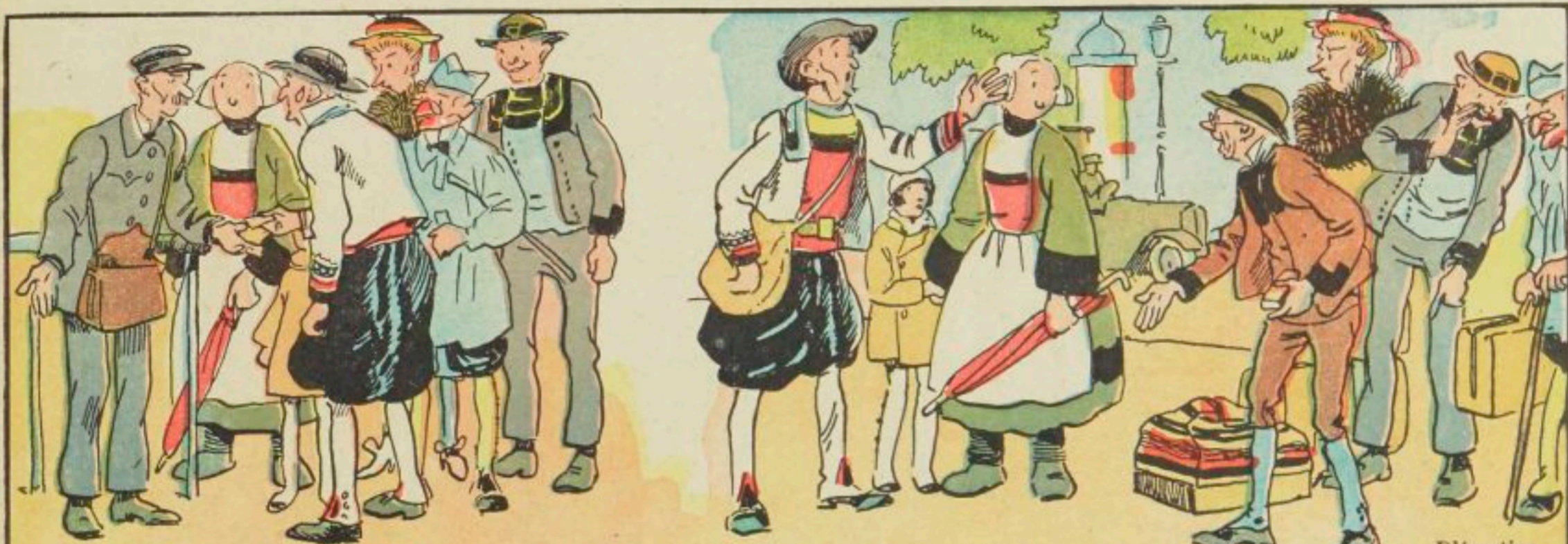
« — Mais, bêta, remarqua Ponce, le garde La Pipe c'est toi. — Tiens, c'est vrai, j'y pensais plus. Alors, on est complet. Clo-Clo-Clo-Gro-Gro-Gro. » Répété en chœur, le cri de ralliement éclata. Puis Ponce prit la tête du groupe.



A sa gauche marchait Loulotte, enchantée, déclarant qu'on allait joliment s'amuser ; à Bécassine, Ponce disait : « — Tu vois, tout est prévu, arrangé, rien n'est laissé au hasard. On parlera longtemps, à Clocher-les-Bécasses du voyage conduit par M. le maire. »



Ils arrivaient à la sortie du quai. Devant le receveur des billets, Ponce jugea l'occasion favorable pour reprendre le discours qu'il n'avait pu terminer. Il se découvrit et, de sa voix d'orateur, il prononça : « — Monsieur, je salue en vous Paris, capitale du... »



« — Feriez mieux, interrompit l'employé, de causer moins et de vous presser davantage. Y a longtemps que les autres voyageurs sont sortis. » Une fois de plus, M. le maire dut mettre un frein à son éloquence.

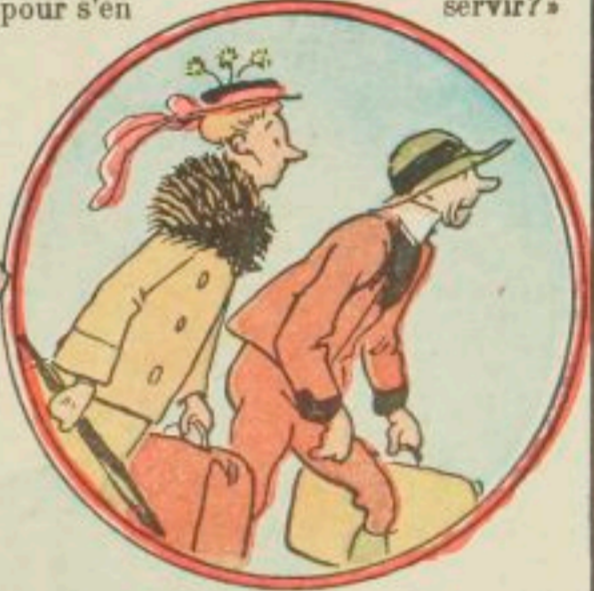
Au seuil de la gare, l'oncle déclara qu'on allait prendre un taxi, deux taxis même, vu le nombre des voyageurs. « — Ça fera plus riche, dit-il. Ça sera plus digne du groupe de Clocher-les-Bécasses conduit par son maire, et ça nous vaudra le respect des gens de l'hôtel. »

D'émotion, Lanec qui s'apprettait à absorber une prise, laissa choir la moitié du contenu de sa tabatière. Rendu furieux par cette perte, il protesta avec violence : « — C'est-il que tu veux nous ruiner ? Ça coûte, les taxis ! Est-ce qu'on n'a pas des pieds pour s'en servir ? »



Non moins avare que lui, Marie Quillouch l'appuyait : dans ce Paris où tout est à des prix fous, si on n'y regardait pas, on mangerait en une semaine le prix de quatre ou cinq porcs ! Le pauvre Corentin quêtait des yeux du secours et n'en trouvait pas.

La Pipe, ayant son voyage payé par le conseil municipal, n'osait dire un mot. Joël, resté très enfant par le caractère, et pour qui tout est motif à s'amuser, jouait avec Loulotte, échangeait des plaisanteries avec Bécassine.



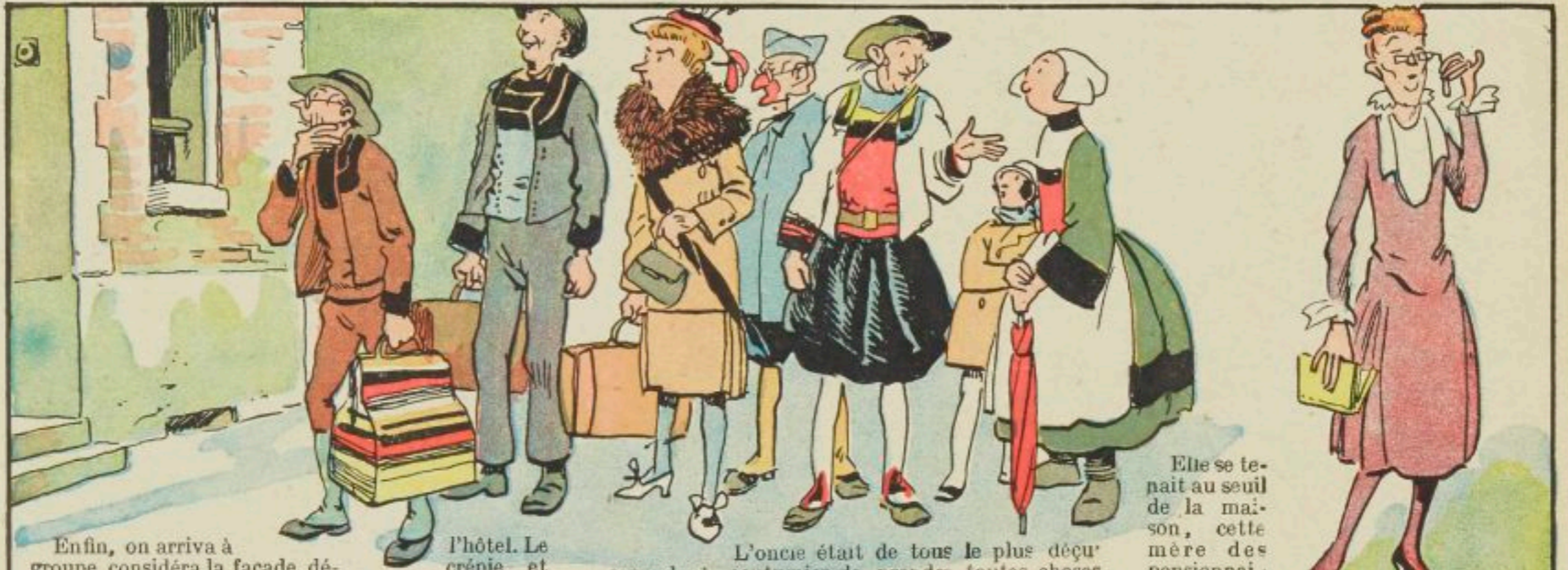
Sans attendre la réponse de leur chef, Lanec et Marie se mirent en marche.



A regret, Corentin rallia son groupe, qui emboîta le pas. On tit donc la route à pied. Elle parut longue. Elle le fut, par suite d'erreurs de Bécassine, qui lui attirèrent quelques propos désagréables de Marie. « — En voilà un guide ! murmurait celle-ci... Et ça se fait payer !... »

Heureusement, Loulotte, douée de plus d'attention et de mémoire que sa gouvernante, ramenait le groupe dans le bon chemin. Corentin s'émerveillait de son intelligence.

« — On raconte ça de tous les enfants, » ripostait de sa voix aigre Marie Quillouch qui, de sa vie, n'a su dire à personne une parole aimable.



Enfin, on arriva à l'hôtel. Le groupe considéra la façade décrépie et lézardée. « — Hum ! » fit Lanec, qui n'est pas bavard. « — Ça ne paye pas de mine ! » remarqua Joël. Marie appuya : « — Ça doit être surtout un hôtel à loger des punaises. »

L'oncle était de tous le plus déçu cependant, coutumier de prendre toutes choses par le bon côté, il déclara : « — On sera peut-être très bien tout de même. C'est le genre hôtel de famille, avec une patronne qui est la mère des pensionnaires. »

Elle se tenait au seuil de la maison, cette mère des pensionnaires. Cinq personnes arrivant à la fois en son hôtel, c'était là chose si rare qu'en son honneur elle avait daigné quitter son fauteuil et son roman. Elle toisa le groupe...



... et d'abord elle eut une moue de dédain. Mais l'oncle s'avança, fit les présentations. Il se nomma le dernier et, après son nom, ajouta : « Maire de la riche commune de Clocher-les-Bécasses. » En même temps, il montrait l'écharpe tricolore dont il s'était ceint. Déjà séduite par ses grandes manières, M^{me} Cantasoi fut subjuguée par la vue de l'écharpe.

Elle déclara : « — Maire d'une riche commune, vous êtes peut-être millionnaire ? — Pas encore, répondit l'oncle, mais s'il n'y a pas d'épidémie sur les porcs, ça pourrait bien arriver. »

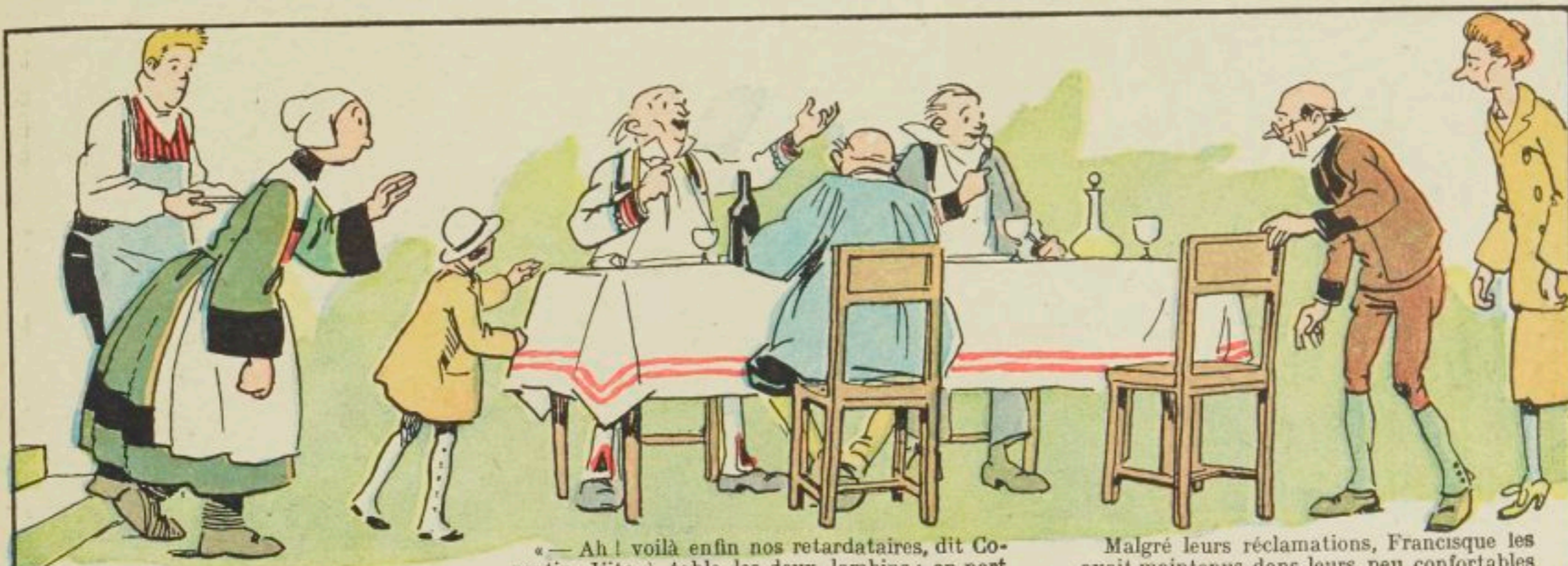
« — Presque un millionnaire ! » murmura M^{me} Cantasoi... Elle reprit : « — Veuillez me suivre avec vos amis, monsieur le maire, je vais vous désigner vos chambres. Je laisse d'ordinaire ce soir à mon majordome, mais pour vous... »



Le majordome les attendait sur le palier au premier étage. Il appela : « — Par ici, le nommé Lanec et la nommée Quillouch. » Il disparut avec eux dans les hauteurs de l'escalier où, peu après, des vociférations éclatèrent. Elles venaient

... de Lanec et de Marie qui, furieux de se voir relégués en de petits cabinets sous les toits, réclamaient bruyamment.

Bécassine ne se souciait pas d'être mêlée à la querelle. Elle s'esquiva, après avoir pris avec son oncle rendez-vous pour le lendemain matin.



Quand Bécassine revint le lendemain, elle trouva son oncle, Joël et la Pipe attablés devant un solide déjeuner, et tous trois déclaraient que l'hôtel d'Armorique valait en somme mieux que son apparence.

« — Ah ! voilà enfin nos retardataires, dit Co-rentin. Vite à table, les deux lambins ; on part dans cinq minutes. » C'était à Lanec et à Marie, entrant à ce moment dans la pièce, que ce petit discours s'adressait. Tous deux avaient la mine la plus renfrognée

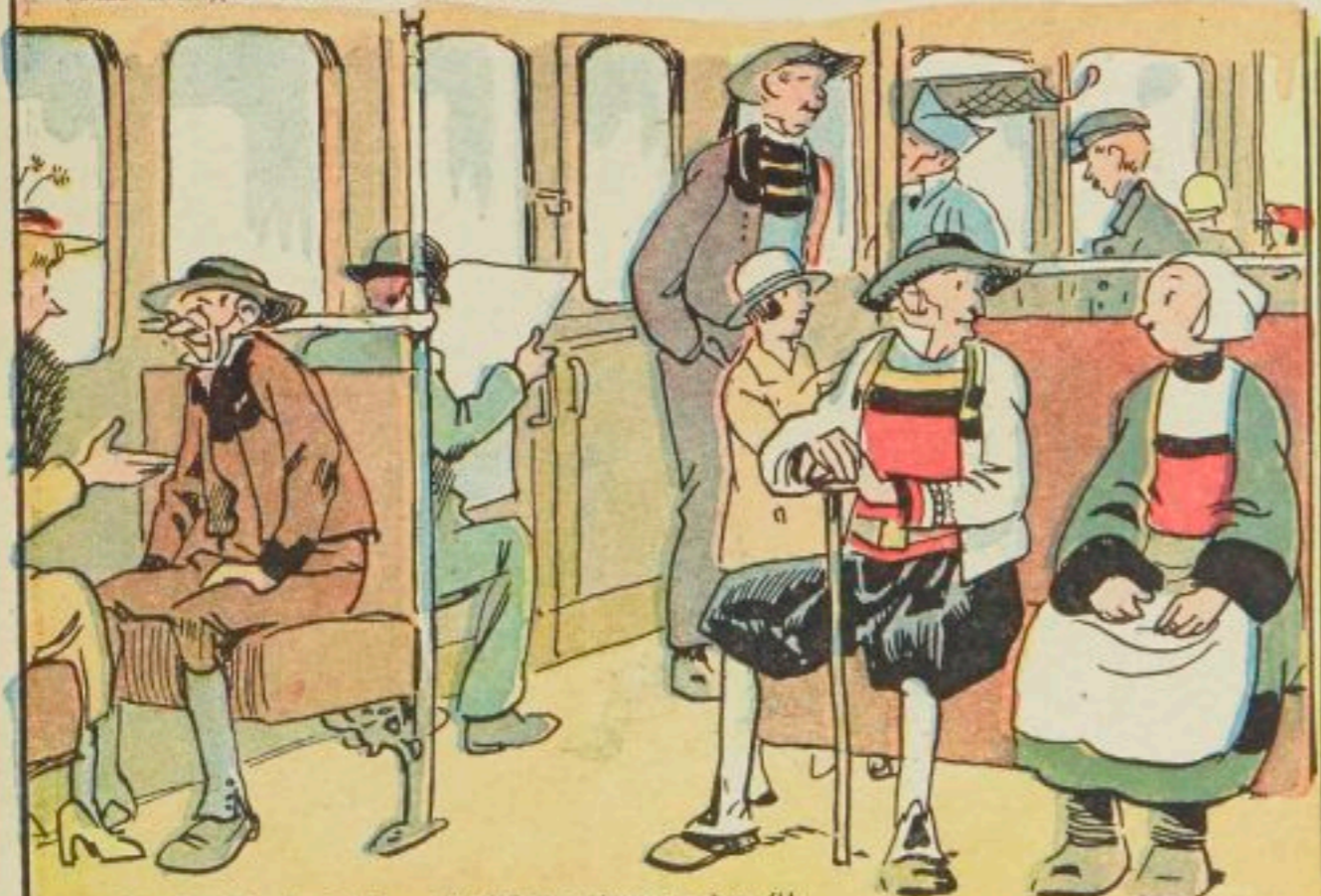
Malgré leurs réclamations, Francisque les avait maintenus dans leurs peu confortables cabinets. N'ayant pu s'endormir que fort avant dans la nuit, ils s'étaient réveillés tard, avaient dû s'habiller en hâte.



Leur humeur se ressentait de ces mésaventures. Lanec s'assit, tailla une épaisse tranche de pain, la couvrit d'un non moins épais morceau de viande ; après quoi, il déclara : « — Ça prendra le temps que ça prendra. Je paye comme les autres, je veux manger comme les autres. »

Marie ne pouvait perdre une si belle occasion de récriminer. Elle glapit qu'elle était victime d'injustices, qu'elle se plaindrait au conseil de Clocher-les-Bécasses.

Conciliante, Bécassine dit : « — Ne nous fâchons pas. Ça serait malheureux, pour une fois qu'on est entre parents et amis. L'oncle vous donnera bien le temps de déjeuner. — Accordé ! dit celui-ci. Dix minutes de supplément. »



Pendant le trajet jusqu'à l'Exposition, qui se fit en métro, Co-rentin, placé près de Bécassine, lui repara de l'incident : « — Ah ! dit-il, ils ne sont pas commodes à mener, surtout ta cousine Marie. Je crains que le voyage ne se passe pas aussi bien que je pensais. »

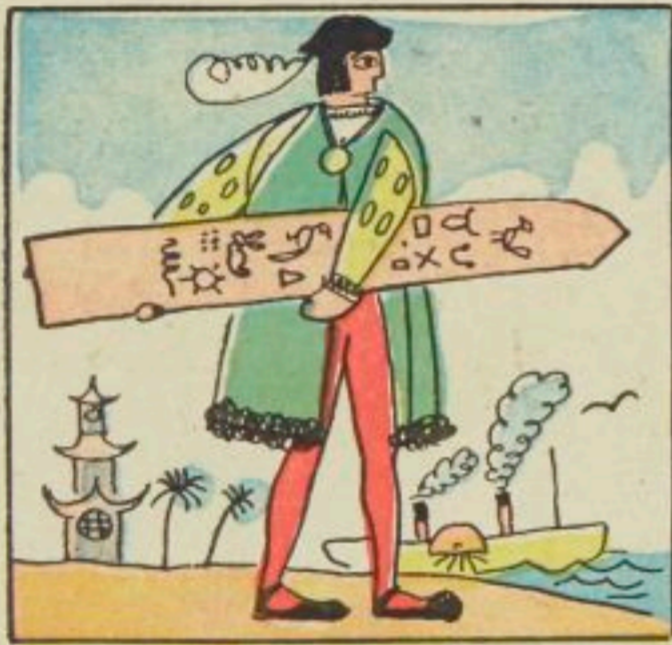


Bécassine le rassura : « — Tu vas voir, oncle, conclut-elle, maintenant que je commence à faire le guide, ça va marcher comme sur des roulettes... — Des roulettes rondes », précisa Loulotte.



Le groupe quitta le métro à la Concorde. Bécassine le conduisit vers le milieu du trottoir qui longe le jardin des Tuileries. Là, soucieuse de bien remplir sa fonction de guide, elle se lança dans un historique de la splendide place.

Mais son érudition n'est pas à la hauteur de son zèle. Elle parla de Louis XV en situant son règne au Moyen Age ; elle affirma...



... que l'Obélisque avait été rapporté de la Chine par Christophe Colomb. En dépit de ces erreurs chronologiques, l'Oncle buvait ses paroles, « — Un fameux guide !, disait-il. A quarante sous par jour, c'est donné. »



Puis Bécassine désigna le Palais-Bourbon : « — La maison des députés, » fit-elle. C'était sa première indication exacte, elle souleva une protestation : « — Gro-gro-gro », fit Lanec. Corentin demanda : « — Pourquoi que tu fais le cri de ralliement ? On est tous ensemble. »



Lanec répondit : « — C'est pas le cri de ralliement, c'est un grognement, parce que, dans l'usine des députés, on ne fabrique que des impôts. — Pas de politique !... » commanda sévèrement M. le Maire.

Marie Quillouch intervint, déclara : qu'il n'était que temps d'aller à l'Exposition.

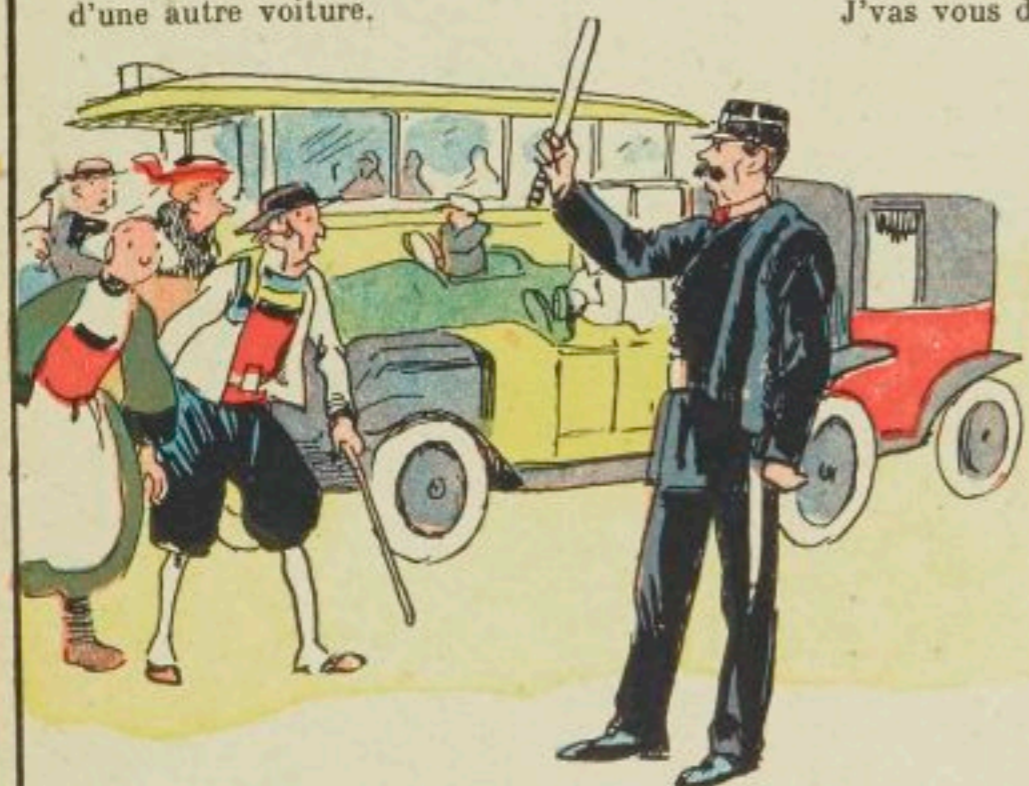
« — Allons-y donc, » conclut l'Oncle, conciliant. Il s'agissait de traverser la place, noire d'autos qui roulaient à grande vitesse. Le groupe partit bravement, son maire en tête, tel un régiment qui entre dans la bataille. Mais soudain...



... le désordre et la panique apparurent. Marie, épouvantée par un taxi qui l'avait frôlée, poussa des cris de détresse. Sans Joël, elle se serait jetée sous les roues d'une autre voiture.

Lanec tournait sur place, n'osant avancer ni reculer, tandis que La Pipe, de toute la vigueur de ses poumons, hurlait : « — Arrêtez-vous... Vitesse interdite... J'vas vous dresser procès-verbal. »

Ce fut Loulotte qui sauva la situation. Elle courut à un agent, lui dit : « — M'sieur, faut que vous les aidiez ; sans ça, ils vont se faire écraser. — On y va, ma petite, » répondit l'agent.



Il leva son bâton, les autos s'arrêtèrent, le groupe, reformé, défila devant une haie de voitures. Quand on atteignit le trottoir des Champs-Élysées...



... L'Oncle se découvrit et dit à l'agent : « — Monsieur, le gouvernement de Clocher-les-Bécasses salue et remercie en vous le gouvernement de Paris. » L'agent ne trouva rien à répondre. Pendant quelques instants, il se demanda s'il avait eu affaire à un fou, ou au chef d'un pays étranger.



Cependant, le groupe se dirigeait vers la gauche, attiré par les tours carrées de la porte sans porte. Bécassine se précipita, agitée, anxieuse. « — Pas par là ! » s'écria-t-elle. « — Pourquoi ? » demanda Lanec. « — Parce que... Je peux pas le dire... c'est un secret. »



Lanec, toujours à l'affût d'une économie, déclara qu'un guide qui ne répond pas aux questions fait mal son métier. Donc, lui, Lanec...

... mettait le guide Bécassine à l'amende de deux sous ; il ne paierait le soir que trente-huit sous. « — On s'en moque, de tes sous, riposta Loulotte indignée. J'en ai dans ma tirelire, j'en donnerai à Bécassine. » Se tournant vers celle-ci...



... elle continua : « — Pourquoi t'as pas voulu entrer par la porte où y a une dame en or ? » Tout bas, à l'oreille, Bécassine lui confia : « — A cause des prisons que M. Guy Lafarce nous a montrées. Tu te rappelles ?... »

« ... on a promis de n'en pas parler. Ça me fait de l'émoi, ces prisons. — T'as raison, » approuva Loulotte. Désignant le groupe, elle eut une moue de dédain et ajouta : « — Nous, on sait des choses que ceux-là ne connaîtront jamais. »



Ils entrèrent par la porte qui est à l'angle du Grand Palais, du côté des Champs-Élysées. « — Par ici, annonça Bécassine, c'est la verrerie, et puis la céramique, autrement dit, la faïence et la porcelaine. »

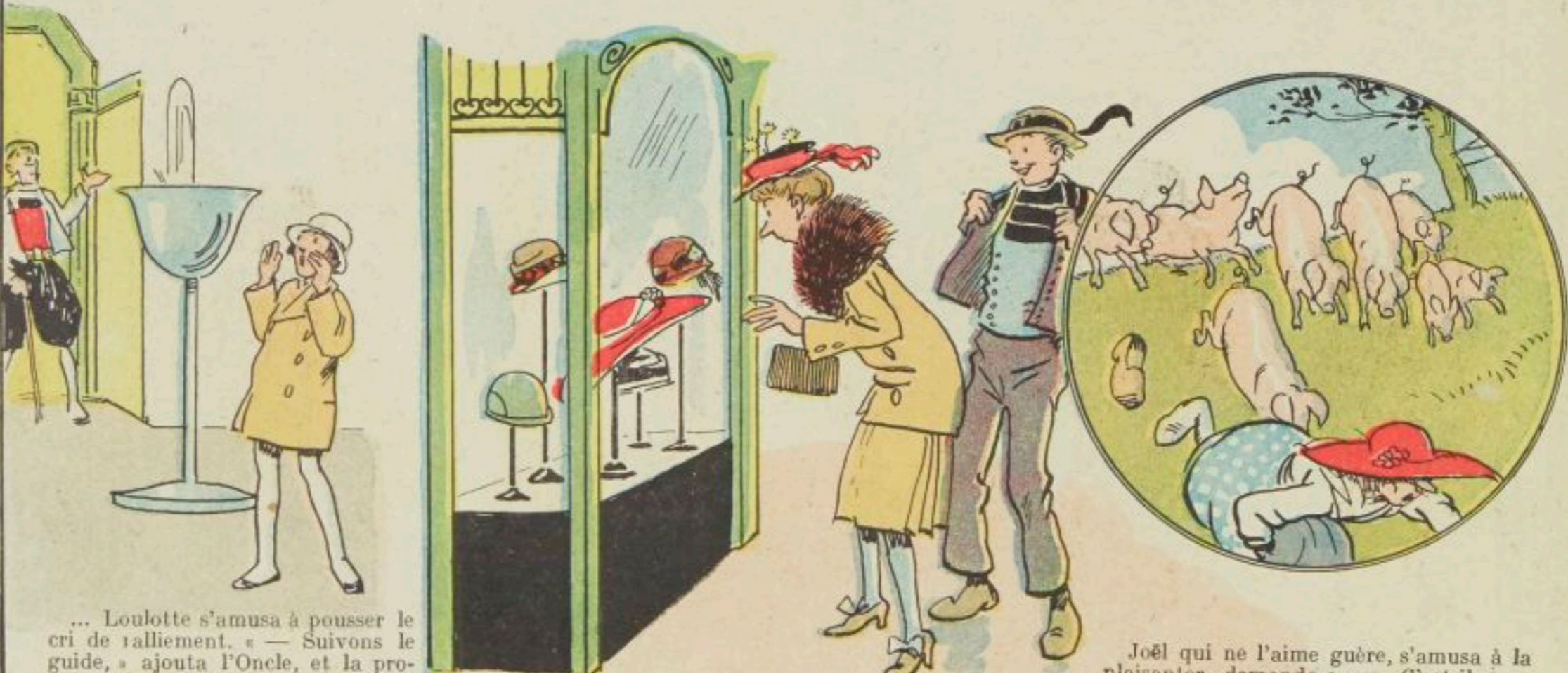
De sa voix grincheuse et désagréable, Marie remarqua : « — T'as pas dû te creuser pour trouver ça : c'est marqué sur les écriteaux. » Bécassine, énervée des attaques de sa cousine, allait lui répondre vertement,

... mais l'Oncle la regarda d'un air suppliant, lui fit signe de rester calme. Elle se contenta de lever au ciel des yeux de martyre résignée.



Et le groupe défila devant les vases, les coupes, les plateaux, tout à fait insensible d'ailleurs à leur beauté. Même Lanec déclara que tout ça l'ennuyait. Il n'était pas venu à Paris pour voir des « potringots »...

... alors qu'il y en a d'au moins aussi beaux au bazar de Quimper. « — Allons voir autre chose, consentit Bécassine ; ça n'est pas les choses à voir qui manquent. » Le groupe s'étant un peu égaillé...



... Loulotte s'amusa à pousser le cri de ralliement. « — Suivons le guide, » ajouta l'Oncle, et la promenade reprit. On traversa rapidement la section des étoffes, puis celles des fleurs artificielles et de la Mode. En cette dernière....

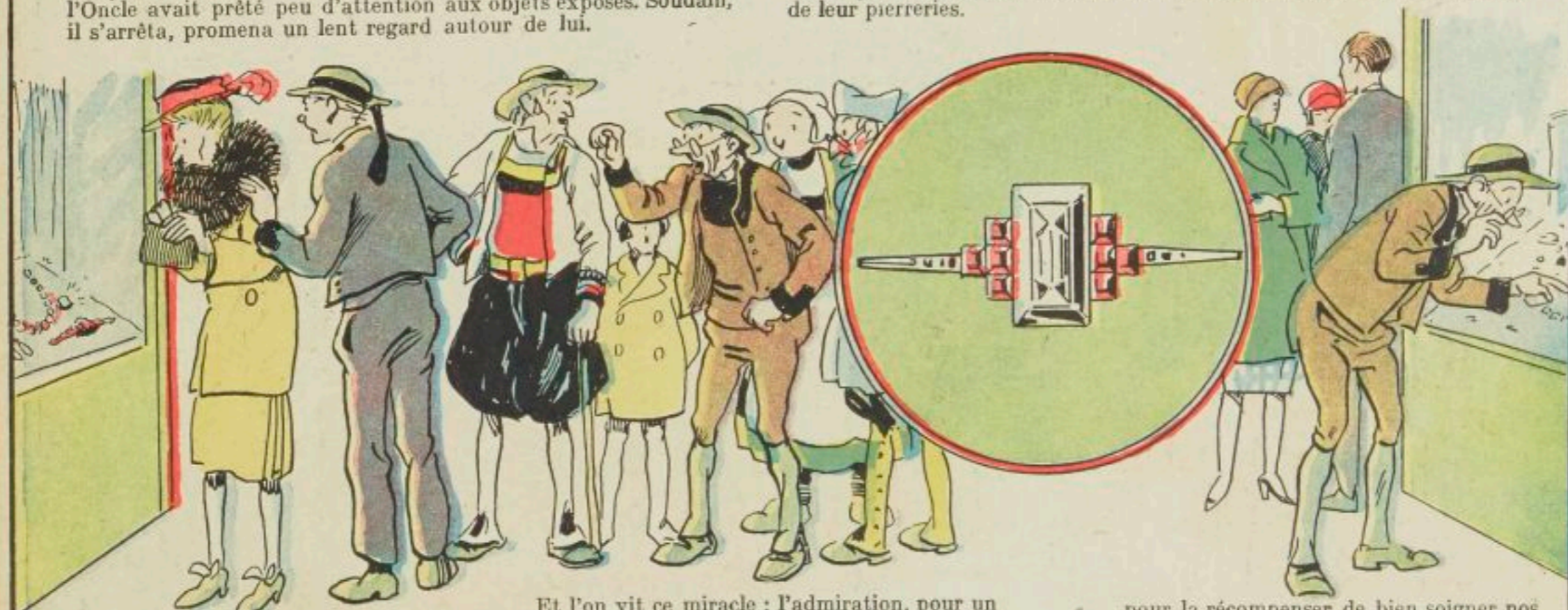
... Marie, qui est coquette à ses heures, était tombée en arrêt devant un chapeau d'un rouge si vif qu'on avait peine à le regarder sans en être ébloui. « — Comme ça m'irait bien ! » murmurait-elle.

Joël qui ne l'aime guère, s'amusa à la plaisanter, demanda : « — C'est-il pour garder tes porcs que t'as envie de ce chapeau ? Ça leur ferait peur, à ces pauvres animaux, ça les rendrait enragés. » Tous rirent...



... et Marie, en bougonnant, s'arracha à sa contemplation. Jusque là, soucieux de maintenir la concorde dans son groupe, l'Oncle avait prêté peu d'attention aux objets exposés. Soudain, il s'arrêta, promena un lent regard autour de lui.

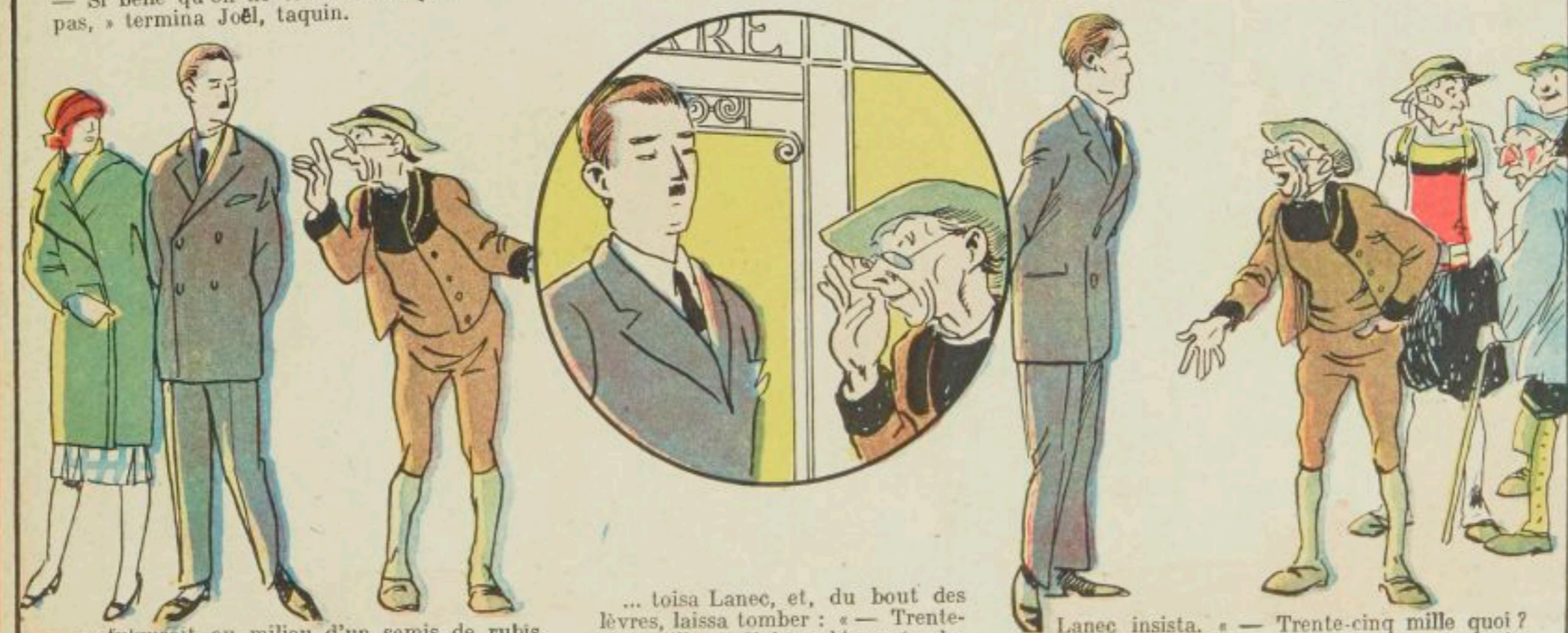
« — Mâtisse! fit-il, c'est beau ici. Je crois que les plus difficiles seront contents. » Ils étaient dans le hall de la bijouterie. D'opulentes parures jetaient le doux éclat de leurs perles, les feux étincelants de leur pierreries.



Loulotte dit : « — C'est comme dans les contes de fées » Marie dit : « — C'que j'serais belle avec ces affutiaux là !... — Si belle qu'on ne te reconnaîtrait pas, » termina Joël, taquin.

Et l'on vit ce miracle : l'admiration, pour un instant, rendit Lanec généreux. Il cria : « — Faut que je rapporte un de ces brimborions en souvenir à la mère Lanec... »

« ... pour la récompenser de bien soigner nos porcs. Tenez, ce bibelot-là, i m'plait ; et puis c'est tout petit, ça me ruinera pas. » Il désignait une broche, où un splendide diamant...



... fulgurait au milieu d'un semis de rubis. « — Combien que ça vaut ? » continua-t-il. L'employé à qui la question s'adressait, froid, hautain, d'une élégance impeccable,...

... toisa Lanec, et, du bout des lèvres, laissa tomber : « — Trente-cinq mille. — J'ai pas bien entendu, fit Lanec. Quéque vous avez dit ? — J'ai dit trente-cinq mille. »

Lanec insista. « — Trente-cinq mille quoi ? Trente-cinq mille sous ? Trente-cinq mille centimes ? — Trente-cinq mille francs, » prononça sèchement l'employé.



« — Trente-cinq mille francs ! » répéta Lanec. Un instant, il resta muet, comme abasourdi, écrasé par ce chiffre. Puis il alla à Bécassine, lui tendit son bras et lui dit : « — Pince-moi. »

Elle hésitait. « — Pince-le, fit l'oncle, puisqu'il y tient. » Elle obéit. Alors l'expression d'inquiétude qui contractait la figure de Lanec se dissipa. Il poussa un soupir de soulagement ; il dit : « — Merci, ma fille... »

« ... T'as pincé fort, mais ça m'a fait du bien. Je craignais d'être fou depuis ce que je viens d'entendre. J'ai senti le pinçon, c'est preuve que je suis dans mon bon sens. Donc, je vas y parler, à ce beau monsieur. »



Il retourna vers l'employé. Sans se soucier de clients avec qui celui-ci était en conversation, Lanec lui cria : « — Comme ça, vous demandez trente-cinq mille francs de votre bibelot ? Eh bien, savez-vous ce qu'on peut avoir de porcs pour ce prix-là ?... »

« ... On peut en avoir... (il griffonna quelques chiffres sur son carnet) on peut en avoir cinquante à soixante, bon poids et belle venue... »

« ... Et je vous demande un peu, messieurs et dames (ceci s'adressait aux clients), si cinquante à soixante beaux porcs, c'est pas plus profitant que des petits cailloux. Moi, je peux vous en vendre... »



« ... des porcs, et des beaux ! » Il s'animait, parlait à pleine voix. L'employé, mécontent de voir qu'on cherchait à lui prendre sa clientèle, fit signe à un gardien.

Gorentin craignit un incident fâcheux. Par son ordre, le groupe entoura, entraîna Lanec. Celui-ci continuait à vociférer, et sans cesse...

... revenaient dans ses paroles les mots *trente-cinq mille francs... petits cailloux... gros troupeaux de porc.*



Il se tut subitement quand, ayant traversé une galerie, on entra dans un vaste hall qui était celui de l'habillement de luxe. Comme Lanec, tous, un instant, demeurèrent pétrifiés de surprise.

Puis les langues se délièrent. « — Oh ! ces belles robes ! ces beaux chapeaux ! fit Marie extasiée. Ça doit coûter ! Faudrait en vendre, des porcs, pour se payer des oripeaux comme ça ! »

« — Qué drôles de bonhommes et de bonnes femmes ! » remarqua Joël, moins sensible aux élégances. La Pipe ajouta : « — Ils sont tout en or, et ça c'est magnifique. Savoir si c'est de l'or pour de vrai. »



Devinant qu'il cherchait son couteau et s'apprêtait à en gratter un des personnages, l'oncle se précipita : « — T'es pas fou ? dit-il. C'est écrit :

Défense de toucher les objets exposés, et voilà que tu veux les sculpter au couteau. Un coup à te faire mettre en prison !...



« ... Notre garde champêtre en prison !... Ça serait la honte pour Clocher-les-Bécasses ! » Penaud, La Pipe s'excusa et laissa retomber le couteau dans sa vaste poche.

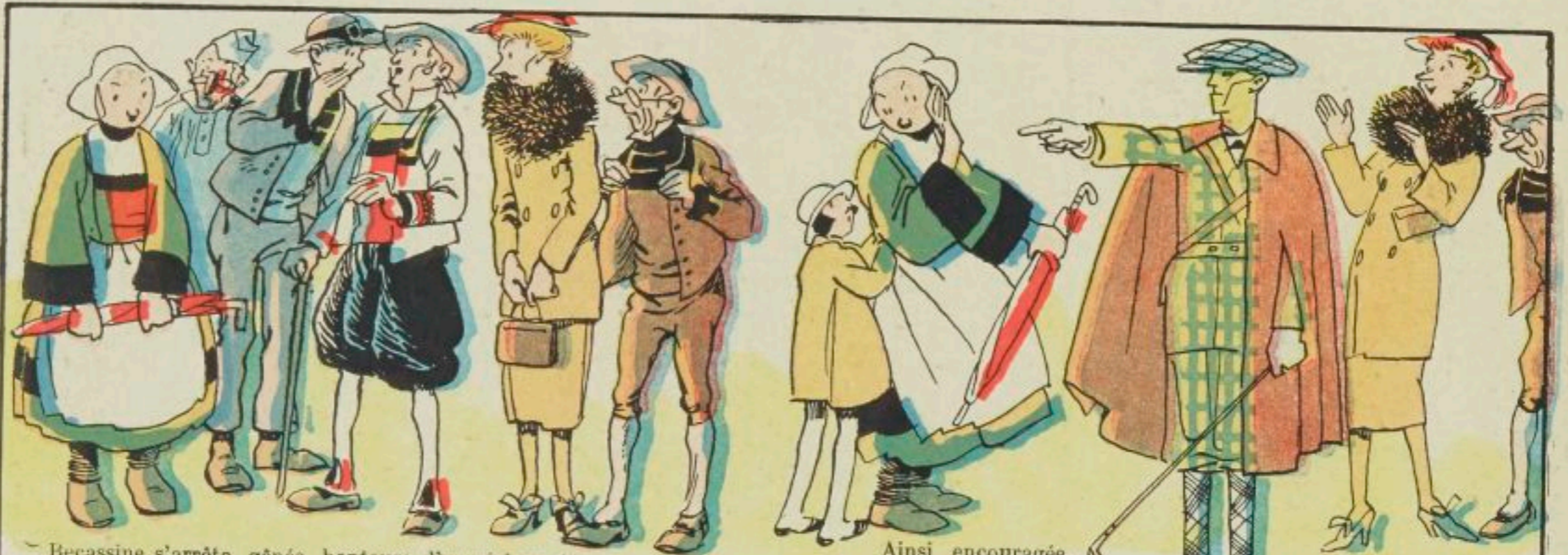


Cependant, Bécassine faisaient : « Hum ! Hum ! » comme quelqu'un qui s'éclaircit la voix avant de commencer un discours. Elle sentait que son rôle de guide lui imposait de donner quelques explications. « — Ces bonhommes et ces bonnes femmes, dit-elle, ça s'appelle des mannequins.



« ... Autrefois, on leur mettait des têtes de cire, qui souriaient, comme on voit encore aux devantures des coiffeurs, et ils avaient des gestes avec des bras arrondis, et puis des mains comme quand on joue à pigeon vole... »

« ... Je trouvais ça joli. Mais il paraît que ça n'est pas le genre art moderne. Le genre art moderne, c'est ce que vous voyez là, des mannequins tout raides, taillés à coups de serpe et peinturlurés d'or. Eh bien, moi, je trouve ça affreux... »



Bécassine s'arrêta, gênée, honteuse d'un si long discours, mais il y eut un murmure approbateur dans le groupe. « — Elle cause bien ! » déclara Joël ; et l'oncle résuma le sentiment général en ces termes flatteurs : « — Continue, ma fille, tu nous intéresses. »

Ainsi encouragée, Bécassine reprit : « — Non, je ne les aime pas ces mannequins ; ils ont l'air bête et méchant. Tenez, celui-là, surtout. » Ils étaient devant un mannequin d'homme, dont le bras était tendu...

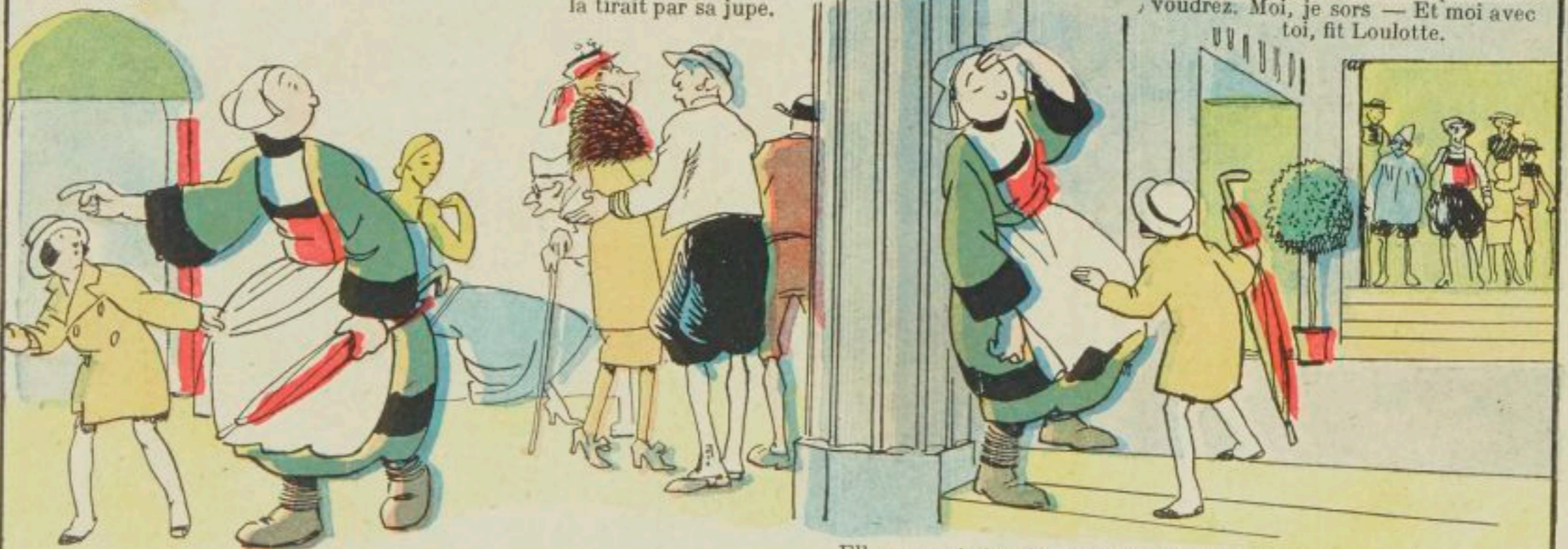
... dans un geste impérieux, dont la face ressemblait à un mufle de bête féroce. Bécassine murmura : « — Il me fait peur. — Oh ! là, là !... »



« ... ricana Marie, peur d'un mannequin ! — Ben oui ! avoua Bécassine, je sais bien que c'est stupide, mais c'est plus fort que moi. Chaque fois que je viens ici, je ne peux pas m'empêcher de le regarder, je ne vois que lui, ça me donne des frissons, et j'en ai le cauchemar la nuit. »

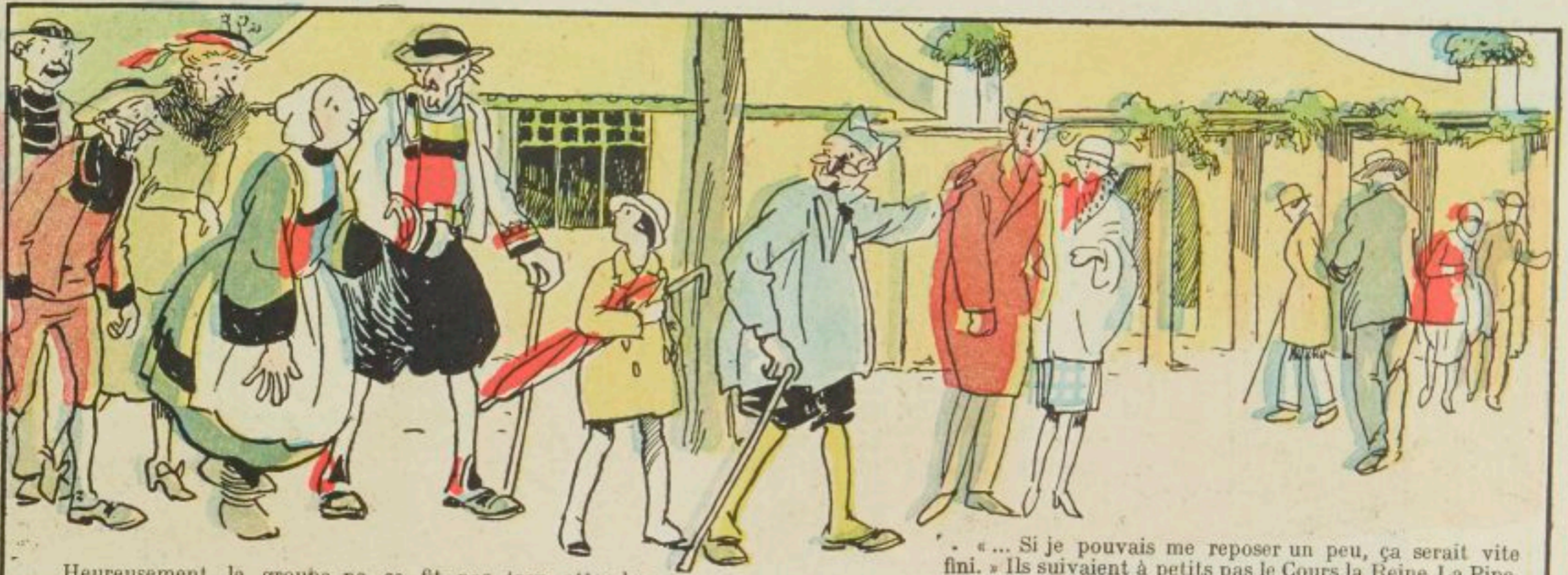
« — Même, insista Loulotte, que tu cries, tu gigottes dans ton lit, et ça me réveille. Je ne veux pas que tu aies le cauchemar la nuit prochaine et que tu m'empêches de dormir. Alors, il faut sortir d'ici. » Elle la tirait par sa jupe.

Marie protesta : on n'allait pas, pour une bêtise de sa cousine, se priver de regarder tant de belles choses. « — Eh bien, proposa Bécassine, regardez tant que vous voudrez. Moi, je sors — Et moi avec toi, fit Loulotte. »



« — Si tu veux... Quand vous en aurez assez des mannequins, vous autres, vous nous rejoindrez à cette porte, que vous voyez d'ici, où je vais prendre l'air. »

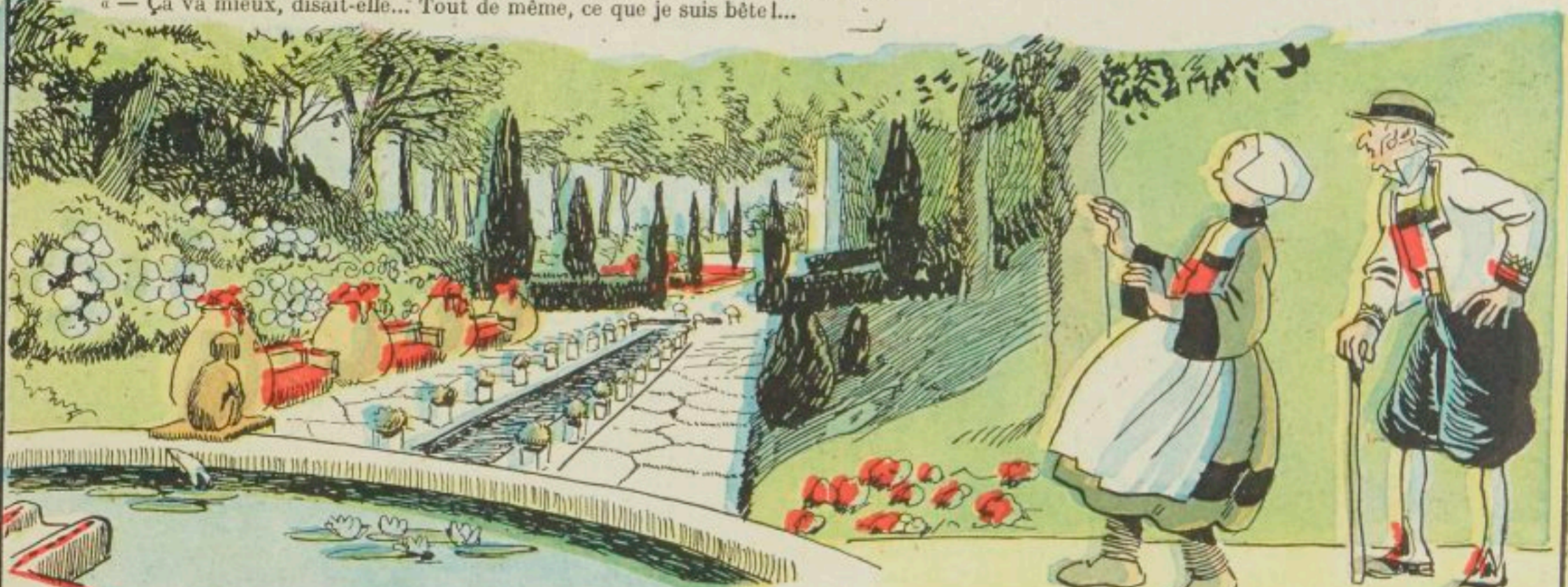
Elle en avait besoin. Son émotion, devant ce mannequin que Loulotte appelait l'Ogre, avait été si grande qu'elle était toute pâle ; ses jambes se dérobaient sous elle. Elle dut s'appuyer à une colonne. « — Tu vas te trouver mal, disait la petite fille ; ça me fait peur. Si j'allais chercher les autres ? »



Heureusement, le groupe ne se fit pas trop attendre. Bécassine prit le bras de son oncle. Soutenue par lui, fouettée par une fraîche brise qui s'élevait, distraite de sa préoccupation, elle sentait ses forces revenir.

« ... Si je pouvais me reposer un peu, ça serait vite fini. » Ils suivaient à petits pas le Cours la Reine. La Pipe, plein de zèle, ouvrait la marche, écartant les promeneurs, pour faire place à *not' malade*, comme il disait.

« — Ça va mieux, disait-elle... Tout de même, ce que je suis bête!... »



Ils arrivèrent devant un jardin charmant, véritable oasis de calme et de fraîcheur. Sur un petit étang, des nénuphars épanouissaient leurs corolles, et les rives étaient bordées de rhododendrons dans tout l'éclat de leur riche floraison.

« — C'est-il joli! s'exclama Bécassine. Y a pas plus beau dans le monde entier. C'est là qu'on serait bien pour se reposer! — Eh bien! repose-toi », conseilla l'oncle. Elle objecta : « — Mais vous, qu'est-ce que vous ferez sans guide? »

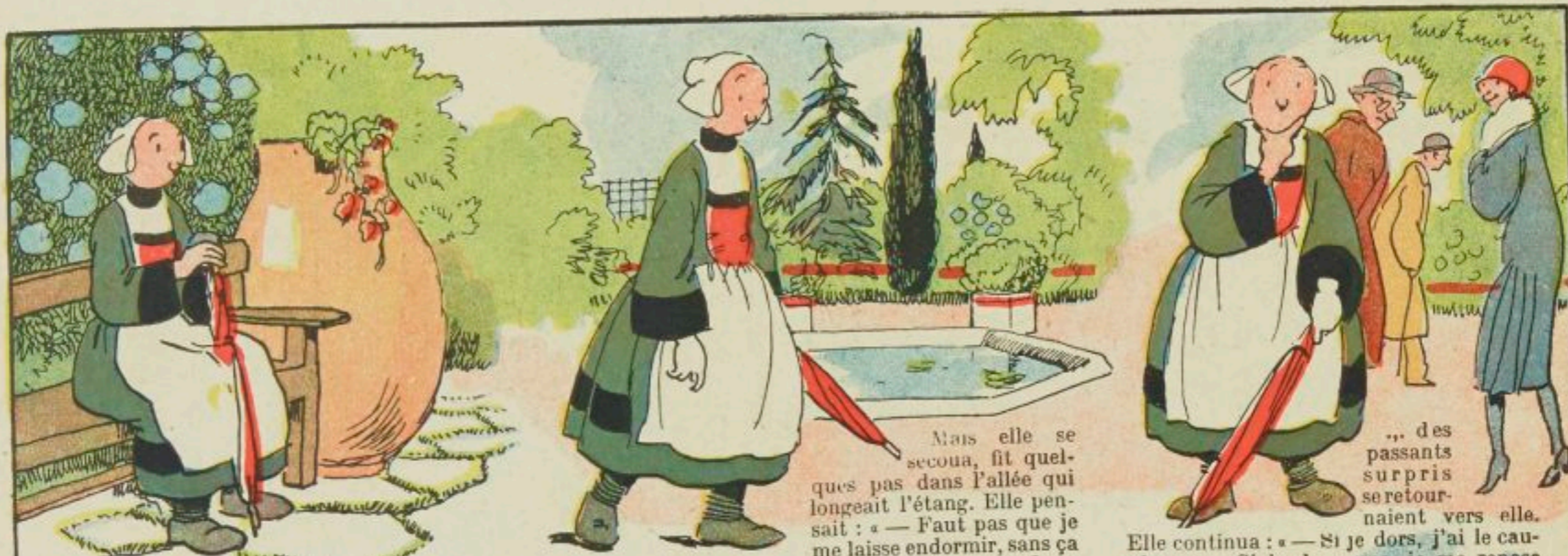


Lanec bougonna : « — Si le guide ne guide pas, je diminue quatre sous sur sa paye. » Loulotte lui lança un regard courroucé, puis elle dit : « — Je sais ce qu'on va faire. On va aller voir l'École en fête, dans ce pavillon qui est à côté... »

« ... C'est joli. Je connais bien ; je ferai le guide. Vous serez contents, et vous donnerez beaucoup de sous à Bécassine... pour ma dot. » Vive, animée, mutine, elle était charmante.



Tous applaudirent, même Lanec, même Marie. Par acclamations, Loulotte fut promue guide suppléant. Le groupe la suivit vers le pavillon qu'elle avait désigné.



Restée seule, Bécassine s'assit sur un banc. Elle répéta : « — C'est joli, ici ! C'est bon de s'y reposer. Ça me fait du bien. » Une torpeur, peu à peu, l'envahissait. Elle sentit que ses yeux allaient se fermer.

Mais elle se secoua, fit quelques pas dans l'allée qui longeait l'étang. Elle pensait : « — Faut pas que je me laisse endormir, sans ça je réverais à ce mannequin, à l'Ogre, comme Loulotte l'appelle. Ça me ferait mal. » Sans s'en apercevoir, elle

... des passants surpris se retournaient vers elle. Elle continua : « — Si je dors, j'ai le cauchemar... Si je dors pas, je me repose pas... »



« ... Alors, quoi qu'il faut faire ? C'est pas commode à décider. Je vas y réfléchir. » Elle reprit sa place sur le banc. Après quelques instants, ses yeux se fermèrent ; sa tête dodelina de droite à gauche, puis s'inclina sur sa poitrine. Bécassine dormait.

D'abord ce fut un sommeil lourd, profond. Puis elle eut l'impression de reprendre quelque conscience de ce qui l'entourait. Elle distinguait vaguement l'étang, les fleurs, des gens qui souriaient en la voyant affalée sur son banc.

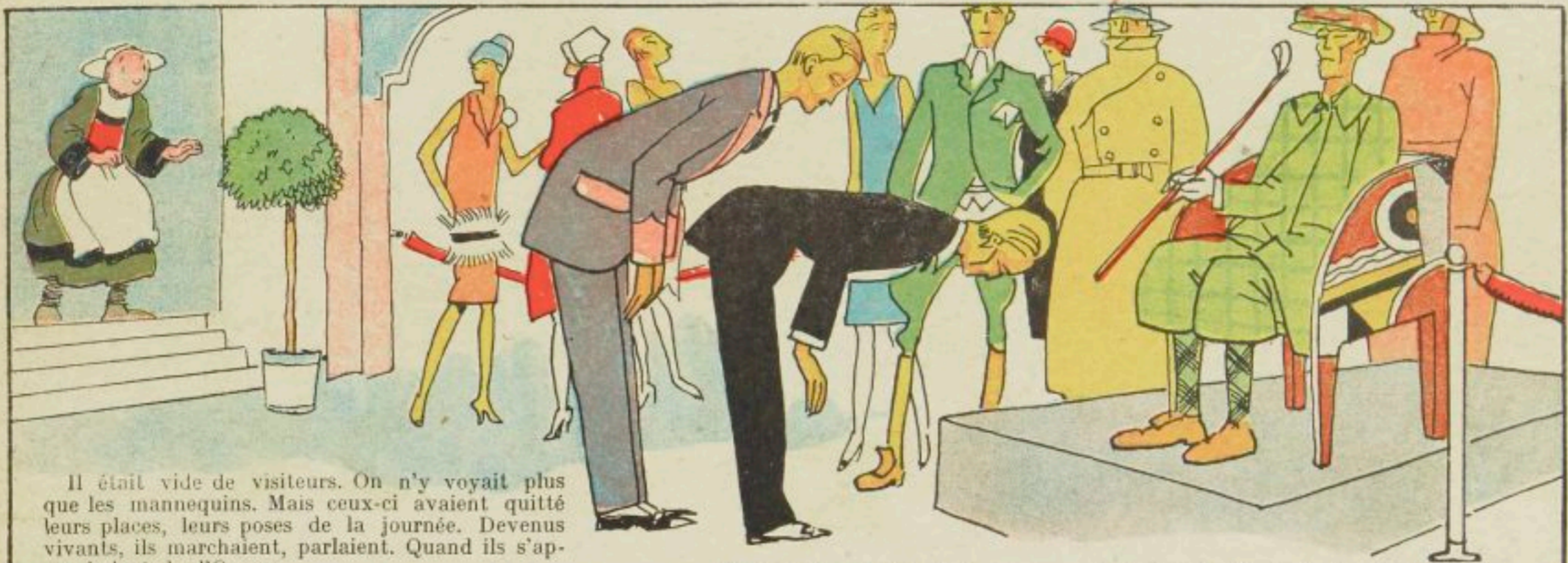
Il lui sembla qu'un gardien passait, criant qu'on allait fermer. Maintenant, il faisait sombre, les promeneurs se hâtaient vers la sortie, pressés par le gardien. Elle aurait voulu se lever, partir. Elle ne le pouvait.



Elle se sentait comme paralysée. Elle murmura : « — Pour sûr, le mannequin m'a jeté un sort... Sauf que je ne suis pas belle, c'est pareil à la Belle au Bois dormant... Pourvu que ça ne dure pas cent ans ! » Soudain, elle sursauta si violemment qu'elle faillit tomber du banc.

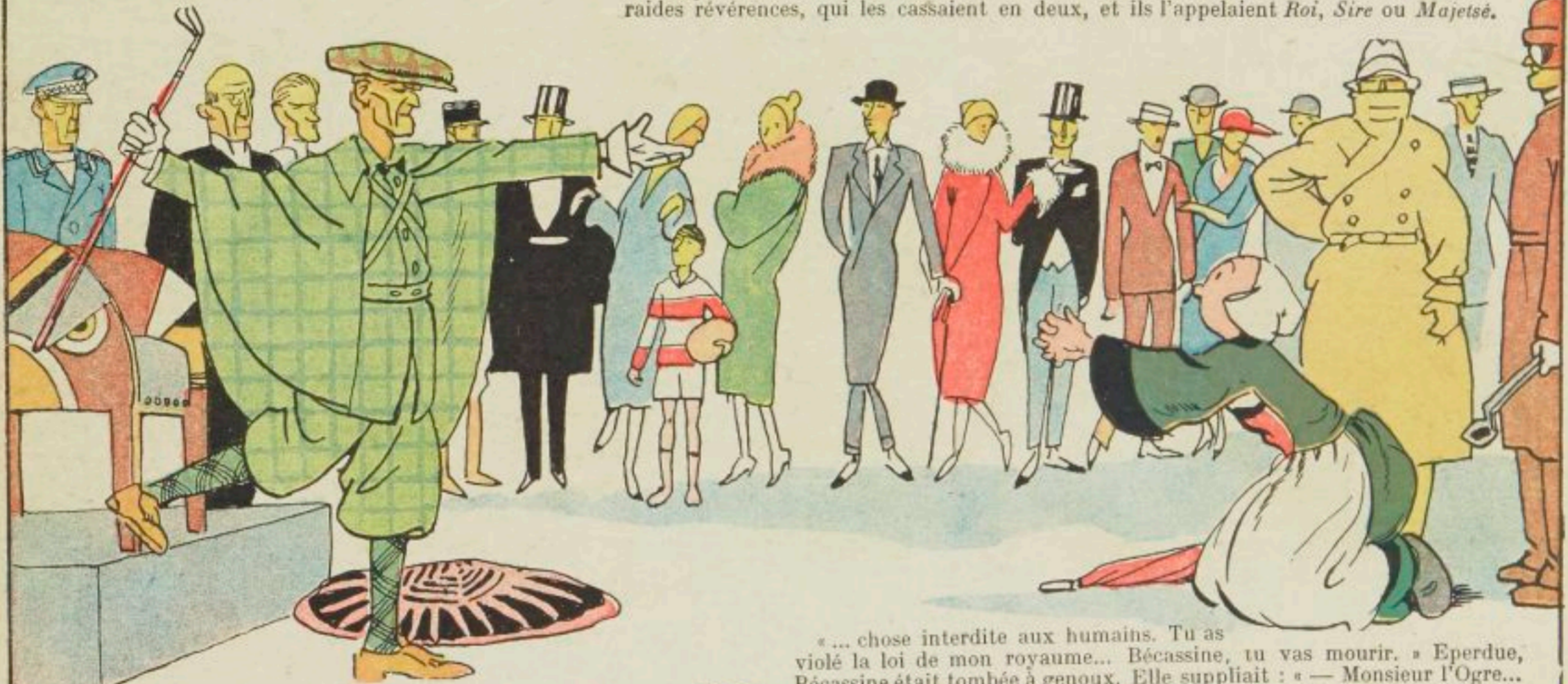
Une voix formidable, impérieuse, retentissait. La voix appelait Bécassine comme on fait d'un chien : « — Ici, Bécassine ! Ici ! » Bécassine n'eut pas une seconde d'hésitation.

Elle dit : « — C'est la voix du mannequin, la voix de l'Ogre. Il me veut. Faut que j'obéisse ; je ne peux pas faire autrement. » D'un pas raide, d'un pas d'automate, elle marcha vers le grand hall.



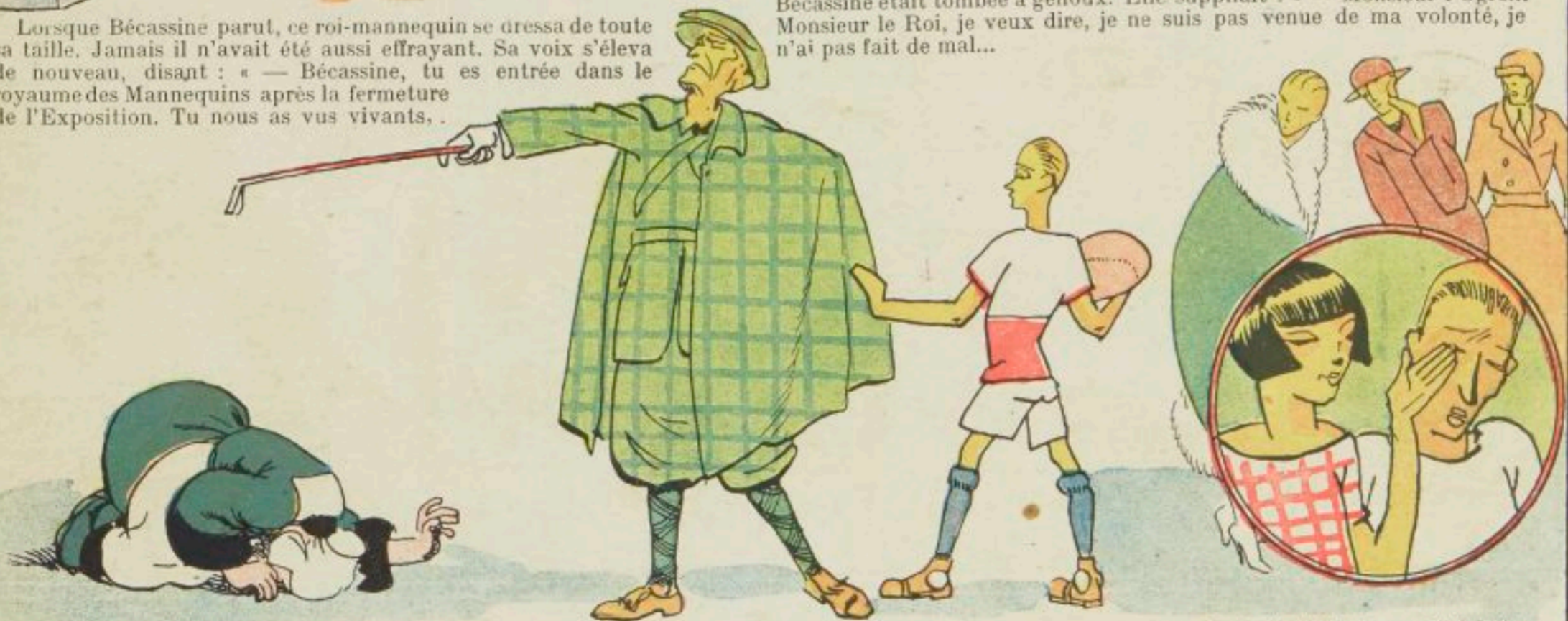
Il était vide de visiteurs. On n'y voyait plus que les mannequins. Mais ceux-ci avaient quitté leurs places, leurs poses de la journée. Devenus vivants, ils marchaient, parlaient. Quand ils s'approchaient de l'Ogre...

... qui trônait dans un fauteuil, sur une estrade, ils s'inclinaient devant lui en de raides révérences, qui les cassaient en deux, et ils l'appelaient *Roi, Sire* ou *Majesté*.



Lorsque Bécassine parut, ce roi-mannequin se dressa de toute sa taille. Jamais il n'avait été aussi effrayant. Sa voix s'éleva de nouveau, disant : « — Bécassine, tu es entrée dans le royaume des Mannequins après la fermeture de l'Exposition. Tu nous as vus vivants, »

« ... chose interdite aux humains. Tu as violé la loi de mon royaume... Bécassine, tu vas mourir. » Eperdue, Bécassine était tombée à genoux. Elle suppliait : « — Monsieur l'Ogre... Monsieur le Roi, je veux dire, je ne suis pas venue de ma volonté, je n'ai pas fait de mal... »



« ... Ne me tuez pas... » Elle pleurait, affolée, frappait le sol de son front. D'un geste impérieux, le roi lui imposa silence. Puis il dit : « — Qu'en pensez-vous, mon peuple ? Peuple, parlez ! » Il y eut une grande rumeur.

Un garçonnet vêtu en joueur de football déclara qu'il fallait tuer Bécassine, que ça serait drôle. Une fillette, indignée, le gifla, et cela fit le bruit sec du bois qu'on choque. Dans la foule, les uns criaient : *Tuez-la !* et d'autres : *Pardonnez !*



Autant que peut le faire un mannequin, le roi fronçait des sourcils mécontents. « — Que ce tumulte cesse ! » commanda-t-il. Il reprit : « — J'ai honte de vous. Vous vous querellez comme des humains. N'y a-t-il donc personne ici qui saura parler avec le calme convenant à des mannequins ? »

Alors, sautillant, s'avança un petit mannequin fait à la ressemblance d'une très jeune fille. Bécassine le connaissait bien, ce petit mannequin. A chacune de ses visites, elle le regardait avec plaisir...

... parce qu'elle trouvait jolie sa robe de cretonne fleurie, et surtout parce que ce mannequin n'avait pas la raideur et la dureté d'expression de ses compagnons, parce que dans sa face dorée se marquait un peu de charme féminin.



Le petit mannequin marcha jusqu'au pied de l'estrade du roi. Là, il fit trois profondes révérences, puis demanda : « — Puis-je parler, sire ? — Parlez, jeune fille », répondit le roi, dont la voix s'était adoucie.

« — Sire, dit le petit mannequin, j'ai vu souvent ici Bécassine. Elle est sans méchanceté ni malice. Elle ne touche ni n'abîme nos vêtements, comme le font trop de visiteurs. Je demande grâce pour elle. »

« — Merci, mademoiselle Mannequin, » murmura Bécassine ; et elle baisa la main de bois. Il y eut dans la foule des murmures d'approbation et même quelques applaudissements.



Le roi se recueillit un instant, puis il prononça : « — Pour complaire à mon peuple, je daigne faire grâce. Bécassine ne mourra pas,...

« ... mais elle va être changée en mannequin. — En mannequin ! gémit Bécassine. Toutes mes journées sans bouger ! »

« ... Et toute ma vie de mannequin sans pouvoir veiller sur Loulotte ! » Le roi reprit : « — Comme nous tous, Bécassine sera recouverte d'une couche d'or. Grand Doreur, faites votre œuvre. »



Il se dressa, ce Grand Doreur, devant Bécassine effarée. Il portait de sa main gauche un seau plein d'or liquide. Dans la main droite il tenait un gros pinceau.

Puis il étendit le bras. Du pinceau il toucha la figure de Bécassine, qui poussa un grand cri...

Il le plongea dans le seau, l'y tourna lentement.

... et s'éveilla. Elle était toujours sur son banc. Les feuilles d'un arbuste agité par le vent lui frôlaient le visage, et c'est sans doute ce contact qu'elle avait pris pour celui du pinceau.



Devant elle, il n'y avait nul mannequin, mais seulement les gens du groupe, rangés en demi-cercle, et qui la regardaient avec étonnement. Bécassine murmura : « — Ça y est ; j'ai dormi, j'ai rêvé... »

« ... Enfin, j'espère que tout n'était bien qu'un rêve. » Et comme Loulotte se tenait près d'elle, tout bas, avec inquiétude, elle lui demanda : « — Dis-moi, est-ce que j'ai ma tête habituelle... »



« ... ou bien une tête en or ? » Riant aux éclats, la petite fille répéta la question au groupe. Aussitôt Marie déclara que sa cousine était folle. « — Je l'ai été, avoua Bécassine, j'ai eu un drôle de cauchemar, je vous raconterai, mais c'est fini... Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? »

Joël proposa : « — Si on allait déjeuner ? Je meurs de faim. — Moi aussi, dit Bécassine, j'ai faim. Ça prouve, ajouta-t-elle, que, décidément, je ne suis pas changée en mannequin. »



L'oncle dit : « — Puisqu'on est d'accord pour déjeuner, il reste à décider où l'on déjeunera. » Marie émit l'avis qu'un petit pain et un morceau de viande froide feraient un repas bien suffisant ; et elle désignait, tout proche,...

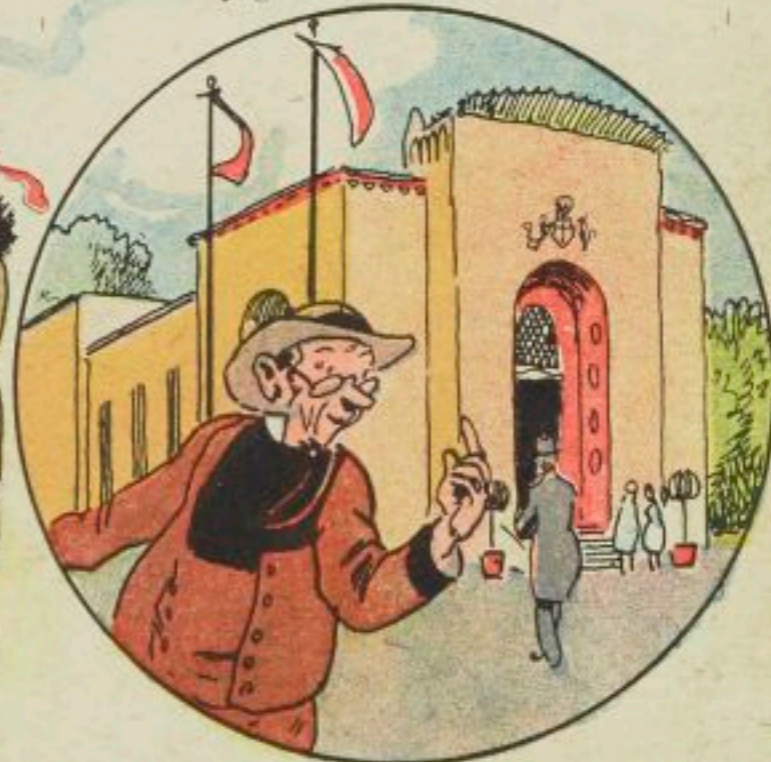
... un kiosque où l'on vendait des victuailles. Elle s'attendait à être appuyée par Lanec. A sa grande surprise, celui-ci déclara qu'un déjeuner sur le pouce était bon pour des croquants et qu'il fallait aller au restaurant. « — Ça coûtera gros ! » gémit Marie.

Lanec absorba posément une prise, puis il dit : « — Je veux aller dans un restaurant, et un bon. Ce que ça coûtera, je m'en moque. » Alors la stupéfaction fut générale. Sans attendre la réponse de ses compagnons...



... Lanec s'était mis en marche. Il avait un bizarre ricane et un pas allègre qui ne lui était pas habituel. Le groupe le suivait, en commentant ses paroles, extraordinaires de la part de cet avare.

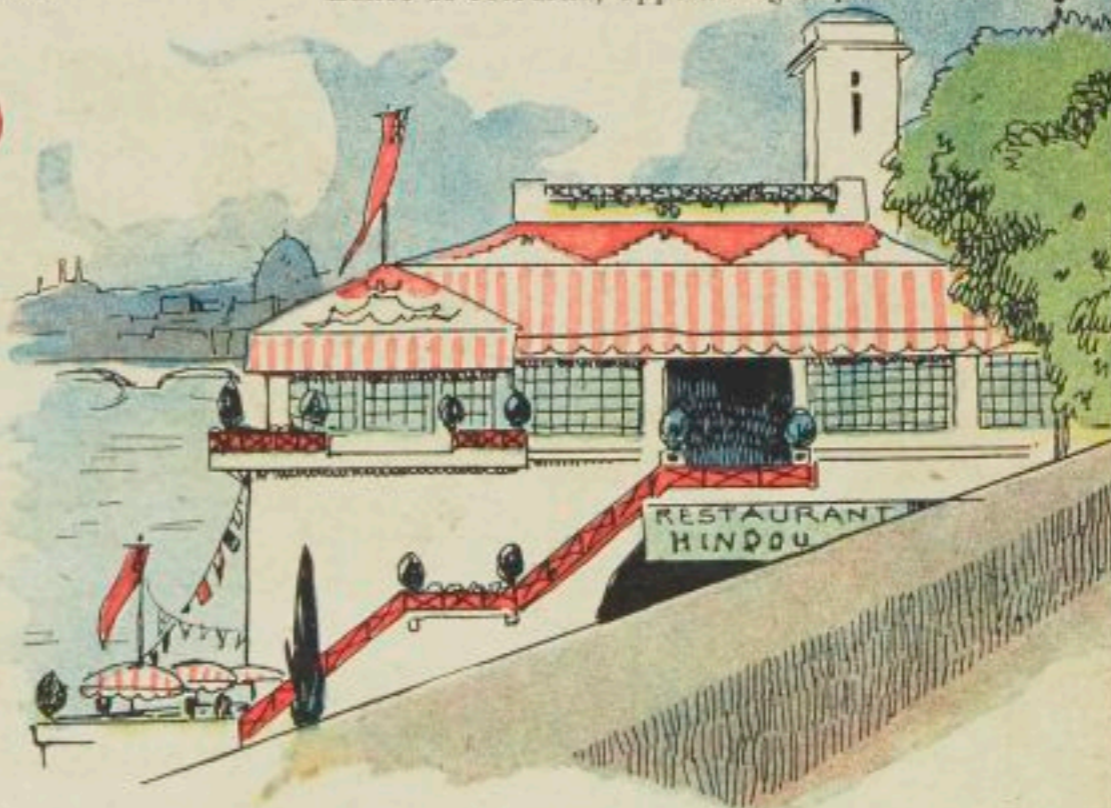
« — C'est l'air de Paris qui le grise, disait-on. C'est la vue de toutes ces belles choses qu'il a regardées. » Comme Marie restait muette, Corentin lui demanda son avis. Elle répondit : « — Il a l'air qu'il prend à la foire quand il va rouler un acheteur... »



« ... Mon avis, c'est qu'il a son idée pour bien manger sans que ça lui coûte guère. » La suite de cette histoire nous montrera que Marie avait deviné juste. Comme elle achevait ces mots, Lanec se retourna, appela le groupe.



« — Voilà un bon endroit pour déjeuner, dit-il. Restaurant Hindou, ça me plaît, ce nom-là. Et on entend de la musique, ça me plaît aussi. » Bécassine remarqua : « — On m'a dit qu'il n'y a pas plus cher dans toute l'Exposition. » Lanec haussa les épaules...



... et, sans daigner répondre, entra. Le groupe le suivit. Le restaurant était installé sur une terrasse qui surplombait la berge, et qui semblait plonger ses fondations dans le fleuve. De là, on embrassait la courbe que la Seine dessine entre le pont de la Concorde et le Trocadéro.

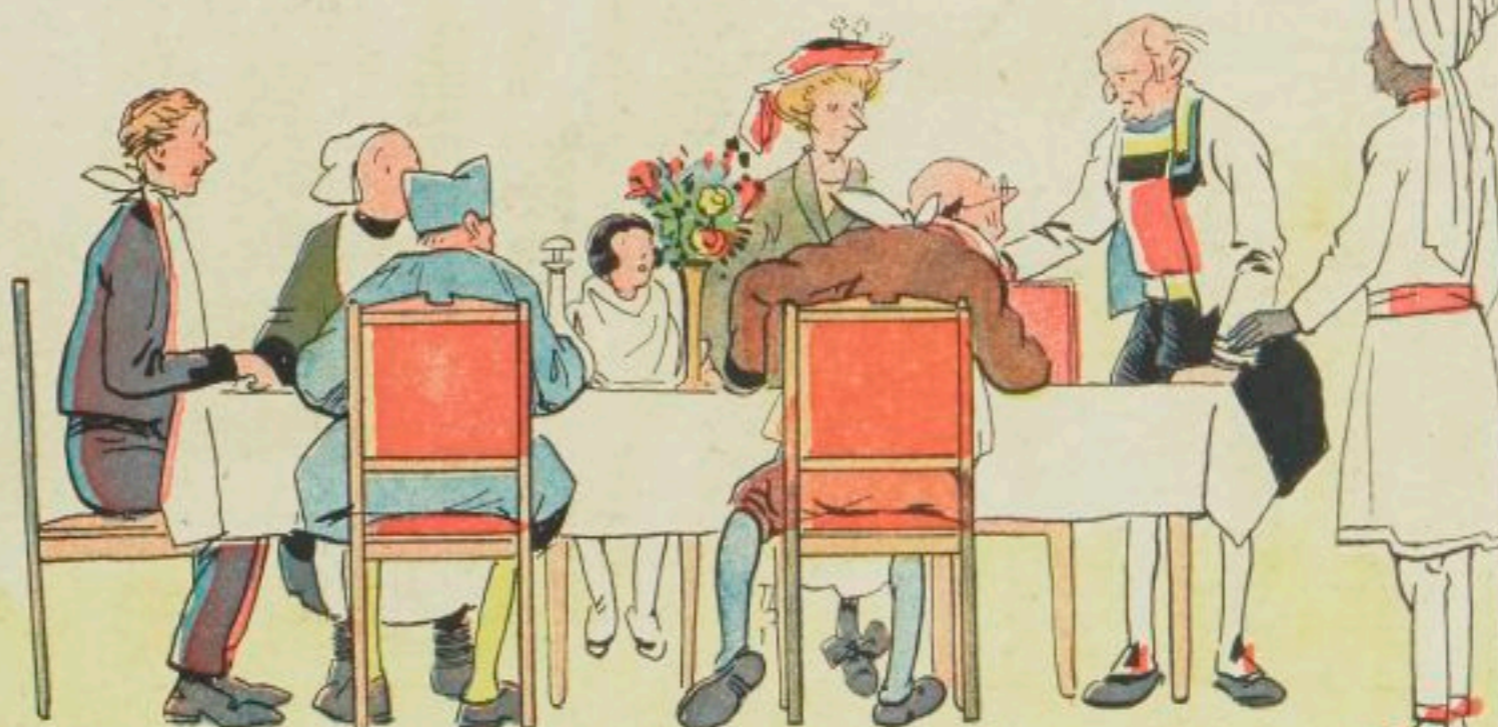


Le charmant panorama, la décoration exotique de la salle, le costume oriental dont étaient revêtus les serveurs, tout composait un ensemble plein de pittoresque. Cependant, aux tables, des têtes se levaient. On considérait avec surprise le groupe...

... qui n'avait nullement l'élégance des clients habituels de l'endroit. Un garçon, croyant à une erreur, s'avança, prévint les arrivants qu'on ne servait qu'à la carte et que les prix étaient élevés. Lanec le foudroya du regard et maugréa :



« — Qu'est-ce qu'il veut, ce déguisé-là? Est-ce qu'il a compté les sous que j'ai dans mon porte-monnaie? » Blessé dans son amour-propre, Corentin ajouta : « — On ne vous demande pas vos réflexions, mon garçon, on vous demande une table. »



Le serveur ne se formalisa pas. « — Ça va, fit-il, ça va. Ce que je vous en disais, c'est pour vous ; moi, je m'en moque. » Il les installa puis reprit : « — Qu'est-ce que vous allez manger? Le plat du jour, c'est du rôti de porc... ça vous convient-il? » Ces mots à peine prononcés, le groupe se dressa d'un même mouvement, et tous criaient :



« — Ah! non, pas de porc! On en a assez, on ne mange que ça chez nous. On n'est pas venu à Paris pour avaler encore du porc! »



Lanec prit le menu, l'étudia, puis décida : « — Voilà, il nous faut du poisson avec des truffes, un poulet avec des truffes... Vu que j'ai jamais mangé de truffes et que je suis curieux de savoir le goût que ça a. Comme boisson, deux bouteilles de champagne, histoire aussi d'en connaître le goût. »



Le garçon écrivait la commande. En allant la remettre à la cuisine, il murmura : « — Ils ne payent pas de mine, ces clients-là, mais ils ne regardent pas à la dépense. »



Au moment où le garçon apportait le premier plat, Marie, Corentin et Joel manifestèrent quelque inquiétude sur le prix du repas. Lanec eut de nouveau son ricanement finaud, et répondit : « — Chaque chose en son temps...

« ... Ne vous occupez pas de la dépense, occupez-vous de manger. » Ils suivirent ce conseil. Ce n'est pas assez de dire que le groupe mangea : il dévora, il engloutit. Il ne laissa rien des filets de soles aux truffes, rien du poulet sauce Périgieux... aux truffes, rien de l'entremets... sans truffes.



On demanda une troisième bouteille de « vin à ressort » ; c'est ainsi que Loulotte appelait le champagne, parce qu'il fait sauter les bouchons. Tous étaient fort gais,...

« ... mais le plus jovial de tous était encore Lanec. A chaque instant, il regardait fixement Bécassine, puis il éclatait de rire sans motif apparent : « — Il lui prépare quelque tour de sa façon, » se répétait Marie. L'orchestre ayant attaqué un air de danse...



« ... Lanec se leva. De la tête, du pied, il marquait la mesure. Brusquement, il prit la main de Bécassine, cherchant à entraîner celle-ci vers l'endroit de la salle réservé aux danseurs. « — Allons, viens, lui disait-il. Il faut montrer à ces Parisiens que les Bretons savent...



« ... remuer leurs jambes aussi bien qu'eux. » Rougis-sante, intimidée, elle répondait : « — J'oserai jamais, monsieur Lanec. Je sais pas danser, et puis...

« ... devant tout ce beau monde, j'aurais honte. — Grosse bête ! » faisait-il, et il riait de plus belle. Cependant, l'heure avançait, peu à peu, le restaurant se vidait. Corentin déclara qu'il était temps de partir : on avait encore...



« ... tant de choses à voir dans l'Exposition ! Le garçon apporta la note. Marie, qui n'avait pas cessé de penser au moment douloureux du paiement, était blanche d'inquiétude.



« — Voyons ça, » dit Lanec. Il assujettit ses lunettes, vérifia les prix avec la carte, refit deux fois l'addition. Après quoi, de sa voix la plus tranquille, il déclara : « — C'est bien exact...



« ... Il y en a pour quatre cent soixante-quinze francs. » Coirentin buvait un dernier verre de champagne. D'émotion, il faillit s'étrangler. Quand il put parler, il cria : « — C'est une blague que tu nous contes, elle n'est pas drôle. »

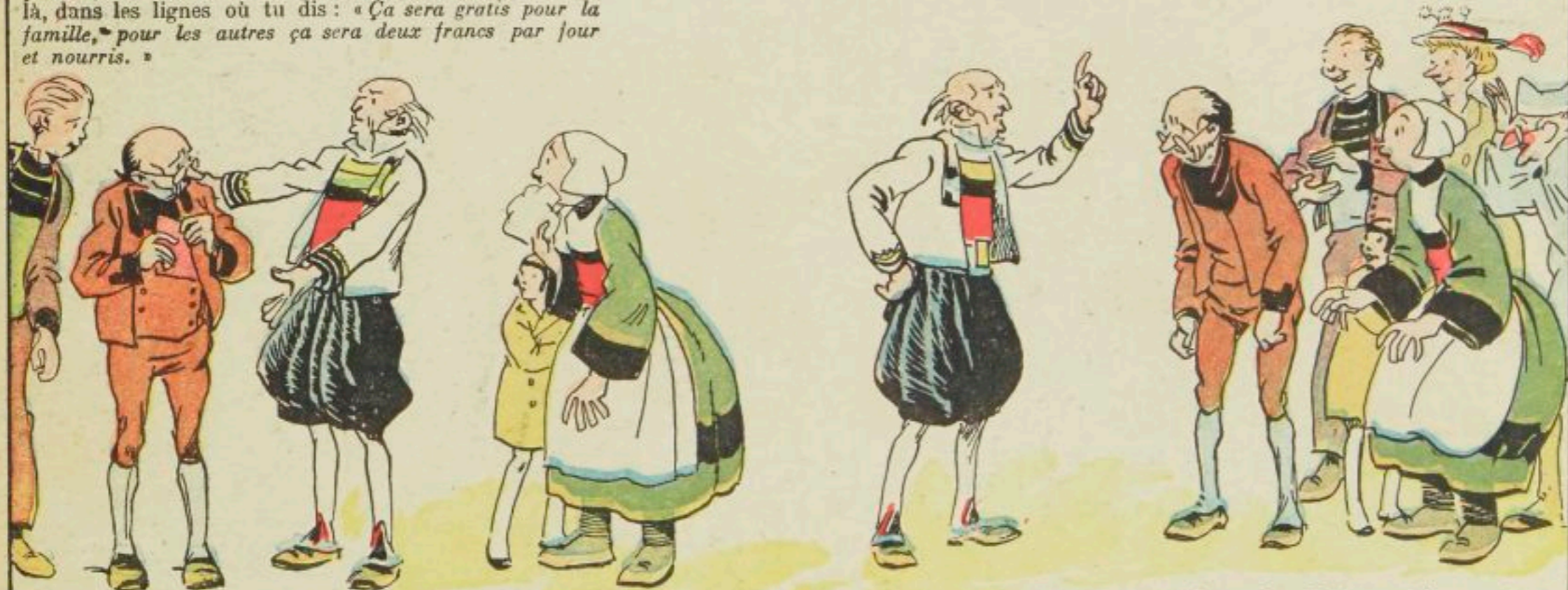
Très calme, Lanec répondit : « — J'ai dit la pure vérité. Faut pas t'émouvoir, not' maire. C'est cher, mais c'était bon. Et qu'est-ce que ça peut te faire que ça soit cher? C'est pas toi qui payes, ni moi, ni Marie, ni Joël... »

« ... C'est Bécassine. Sors ton argent, ma fille. — Comment moi ! » cria-t-elle. Elle s'était dressée, suffoquée de surprise, rouge d'émotion et d'indignation. Lanec reprit : « — Mais oui, tu dois payer notre nourriture... »



« ... C'est écrit dans ton affiche. Tiens regarde : je l'ai apportée, l'affiche. La voilà. — Je ne vois pas où j'ai promis, monsieur Lanec... — Tu ne vois pas : tiens, c'est là, dans les lignes où tu dis : « Ça sera gratis pour la famille, pour les autres ça sera deux francs par jour et nourris. »

Bécassine avait quitté sa place. Pleurant presque, elle expliquait : « — C'est Loulotte et moi qui devons être nourries. » Implacable, Lanec rétorqua : « — Si c'était vous, fallait mettre *nourries*, avec un e ; y a pas d'e, alors c'est nous. T'as écrit, faut t'exécuter. »



A son tour, Coirentin se leva, et, prenant son air le plus majestueux, son air de maire, il dit : « — Lanec, t'as tort. Tu nous as entraînés dans la dépense, et tu ne voudrais rien payer : c'est pas joli. Tu veux abuser de ce que Bécassine... »

« ... n'est pas très forte en orthographe. C'est pas joli non plus. Si tu t'entêtes, je te dénoncerai à tout le pays, et tu seras considéré plus mal que le dernier de tes porcs. » Tous approuvèrent, applaudirent, même Marie.



On ne résiste pas à Corentin quand il prend son grand air. Lanec ne résista donc pas. Il baissa le nez d'un air piteux et déclara qu'il avait voulu faire une plaisanterie. Feignant de le croire, l'oncle lui administra une tape amicale en l'appelant « vieux farceur »...

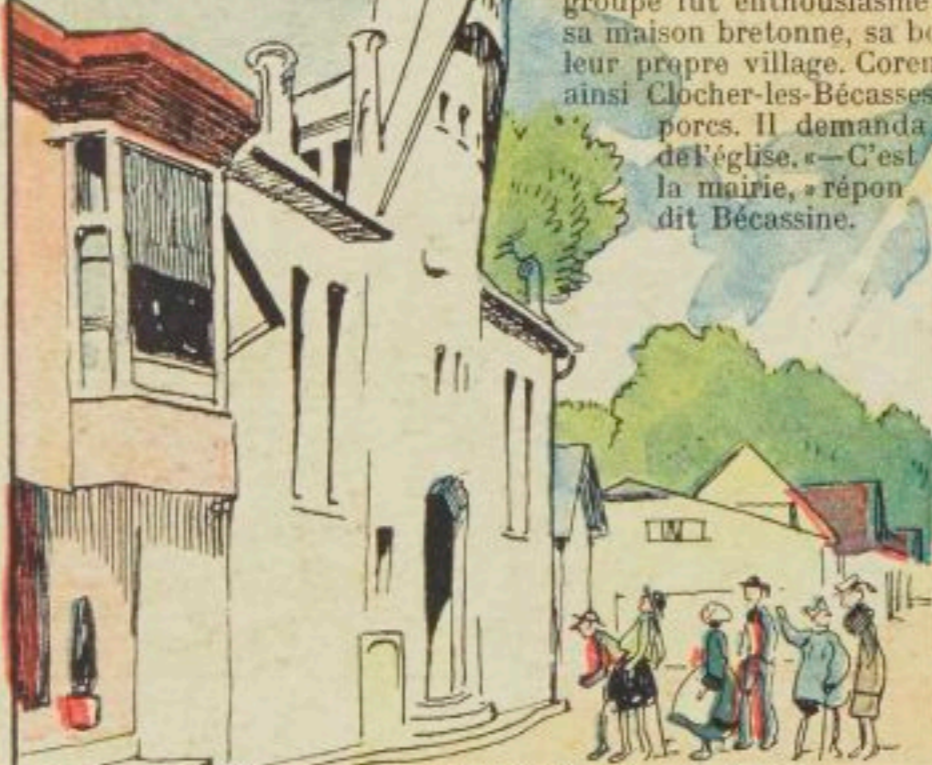
... puis il dit : « — Nous allons arranger cette affaire. Marie et Joël donneront chacun vingt francs : pour ce qu'ils ont mangé, ce n'est pas trop. Toi, Lanec, ta plaisanterie nous coûte cher : tu donneras cinquante francs. Votre maire paiera le surplus. Est-ce accepté ainsi ? » Ce le fut avec des témoignages de reconnaissance pour ce modèle des maires. Ayant ainsi repris toute son autorité sur son groupe, Corentin décida l'emploi de l'après-midi : il fallait prendre l'air, marcher, pour digérer...



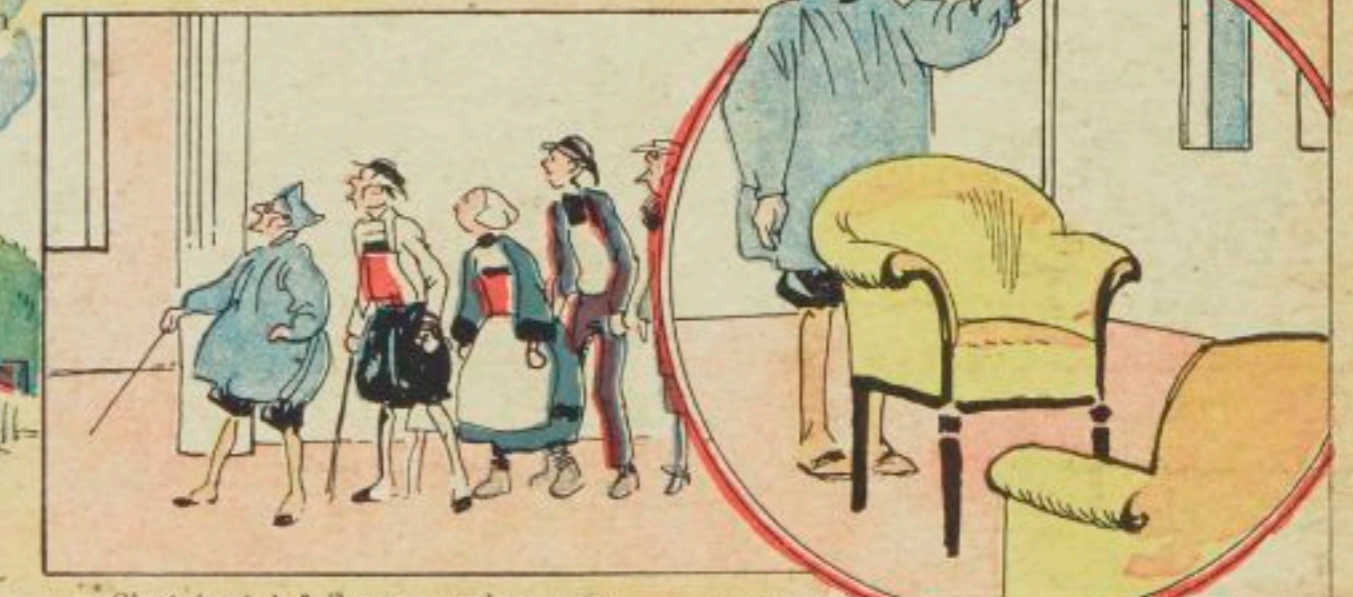
... le trop copieux déjeuner. « — Alors, dit-il à Bécassine, conduis-nous dans un endroit où ce qu'il y a à voir...



« ... soit surtout au dehors. — Eh bien ! répondit-elle, allons au village français. » Tout de suite, le groupe fut enthousiasmé par ce village, très pittoresque avec sa maison alsacienne, sa maison bretonne, sa boulangerie. Tout cela, pour nos Bretons, évoquait la campagne, leur rappelait qu'il faudrait arranger leur propre village. Corentin, toujours enclin aux grands projets, déclara ainsi Clocher-les-Bécasses, si l'on continuait à gagner de l'argent avec les porcs. Il demanda ce qu'était le monument qu'on voyait en face de l'église. « — C'est la mairie, » répondit Bécassine.

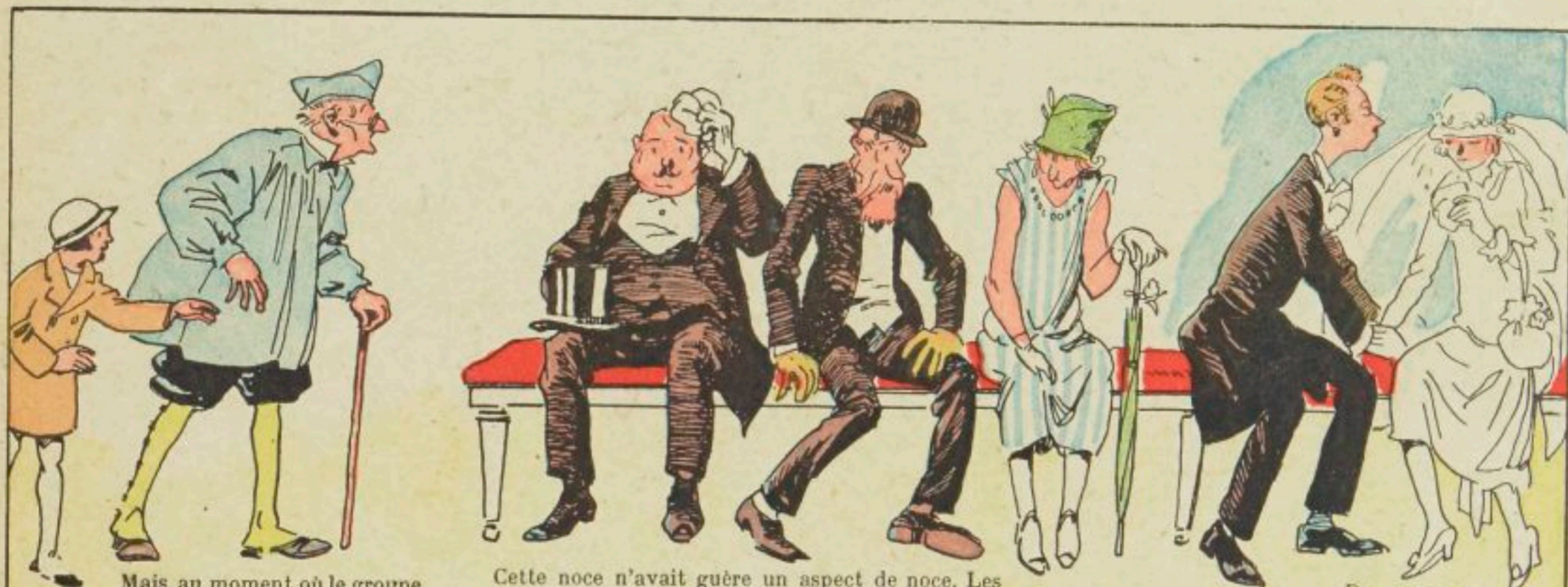


Son oncle se mit à rire et dit : « — Alors, c'est ma maison, puisque je suis maire. Entrons voir ma maison. » Ils gravirent le perron, traversèrent le vestibule, pénétrèrent dans la grande salle. Là, La Pipe, d'ordinaire silencieux, laissa déborder son enthousiasme. Il déclara :



« — C'est tout à fait comme chez nous, en plus beau. Un mariage ici, ça serait magnifique. Là, les sièges pour les époux. Derrière, les bancs pour la noce. Ici, le fauteuil de M. le Maire. Moi, je me tiendrais derrière et je crierais : *Levez-vous... Asseyez-vous... Répondez à M. le Maire.* »

A Clocher-les-Bécasses, La Pipe sert d'appariteur pour les mariages, et c'est celle de ses fonctions dont il est le plus fier. Corentin remarqua qu'un mariage en cet endroit serait en effet magnifique, seulement il n'y avait aucune probabilité qu'il y mariât jamais personne.



Mais, au moment où le groupe revenait dans le vestibule, La Pipe dit : « — Ça, par exemple, c'est curieux : une nocé ! — Une belle mariée, cria Loulotte. Vive la mariée ! »

Cette nocé n'avait guère un aspect de nocé. Les gens qui la composaient étaient assis, ou plutôt affalés, sur les bancs qui couraient autour de la pièce. Ils échangeaient de rares paroles sur un ton de morne découragement. La mariée était, de tous, la plus lamentable. Par intervalles, son voisin lui prenait la main et murmurait :

« — Du courage, Eléonore ; tout cela s'arrangera. » Mais ces paroles ne faisaient que provoquer, de la part d'Eléonore, de gros soupirs et des larmes abondantes.

A cette vue, le bon cœur de Bécassine s'émut.



Elle alla vers la pleureuse : « — Pauvre petite Madame... » commença-t-elle. Celle à qui elle parlait l'interrompit. « — Ne m'appellez pas Madame. A la mairie, on a refusé de me marier. C'est affreux. Je vais vous expliquer... » Mais l'évocation de ses malheurs lui arracha des sanglots..



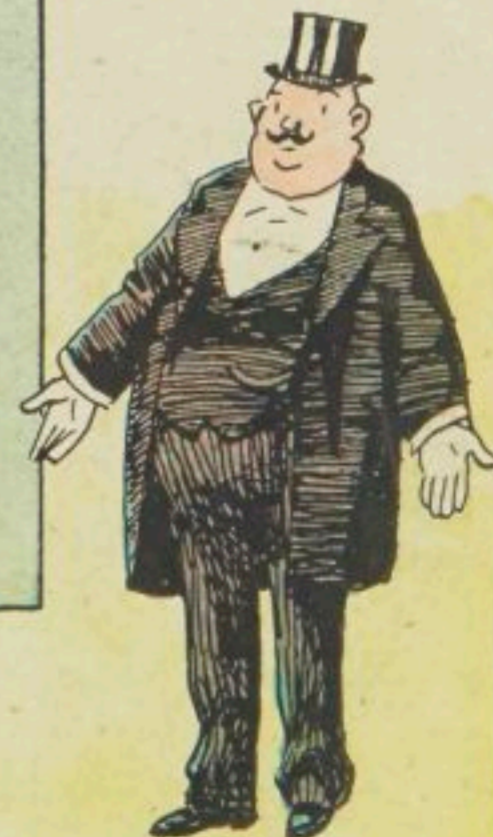
... qui lui coupèrent la parole. Une grosse dame, coiffée d'un chapeau monumental et vêtue d'une robe dont la soie brillait comme une armure, vint embrasser la désolée « — Ne te mets pas dans un pareil état, fille, dit-elle. Tu te rendras malade, et cela retardera encore le mariage. »



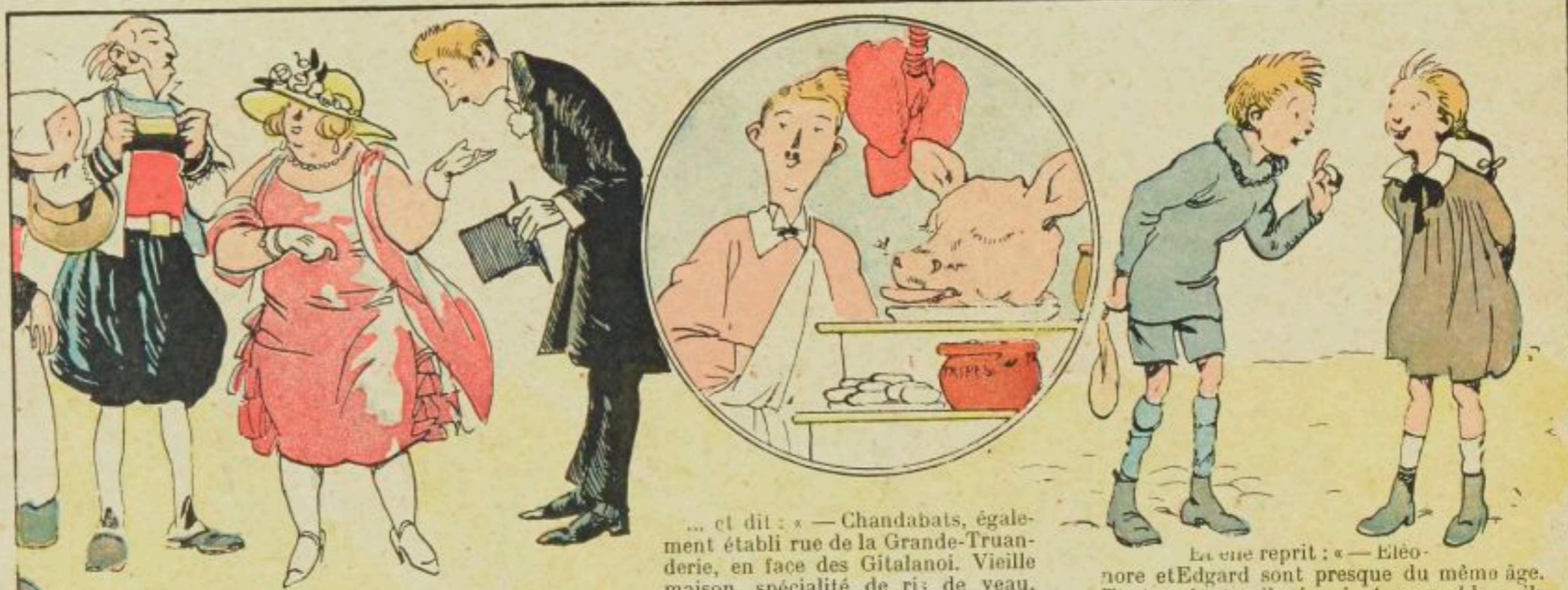
La grosse dame se tourna vers Bécassine et reprit : « — Madame ou Mademoiselle... — Mademoiselle. — Mademoiselle, donc, c'est moi qui vais vous expliquer... Vous n'êtes pas de trop, Monsieur. » Ces derniers mots s'adressaient à Corentin, qui s'était approché...



... quand il avait entendu qu'on parlait de mariage et de mairie. « — Laissez-moi d'abord, reprit la grosse dame, vous présenter ma fille, Eléonore Gitalanoi. » La dolente Eléonore salua. « — Les Gitalanoi, continua la grosse dame, sont établis, depuis plus de cent ans, marchands bouchers, de père en fils, rue de la Grande-Truanderie, proche les Halles. — Prix modérés, marchandises de premier choix, spécialité d'aloiaux et gîtes-à-la-noix, » interrompit M. Gitalanoi, non moins volumineux que son épouse....



... et qui avait peine à maintenir en équilibre, sur sa tête ronde, un chapeau haut de forme tron étroit.



M^{me} Gitalanoi protesta : « — Ne me coupe pas, Eugène ; tu m'embrouilles dans mon explication... Je vais maintenant, continua-t-elle, vous présenter celui qui devrait être mon gendre à cette heure, Edgard Chandabats... Salue, Édgard. » Edgard salua...

... et dit : « — Chandabats, également établi rue de la Grande-Truanderie, en face des Gitalanoi. Vieille maison, spécialité de ris de veau, tripes et autres abats. » La grosse dame n'aimait décidément pas les interruptions. Elle commanda : « — Ça suffit, Edgard, tais-toi ; tu m'embrouilles, laisse moi causer. »

La dame reprit : « — Eléonore et Edgard sont presque du même âge. Tout enfants, ils jouaient ensemble : ils n'avaient que la rue à traverser, et elle n'est pas large. Eléonore offrait à son petit ami des osselets : ça ne manque pas dans une boucherie... »

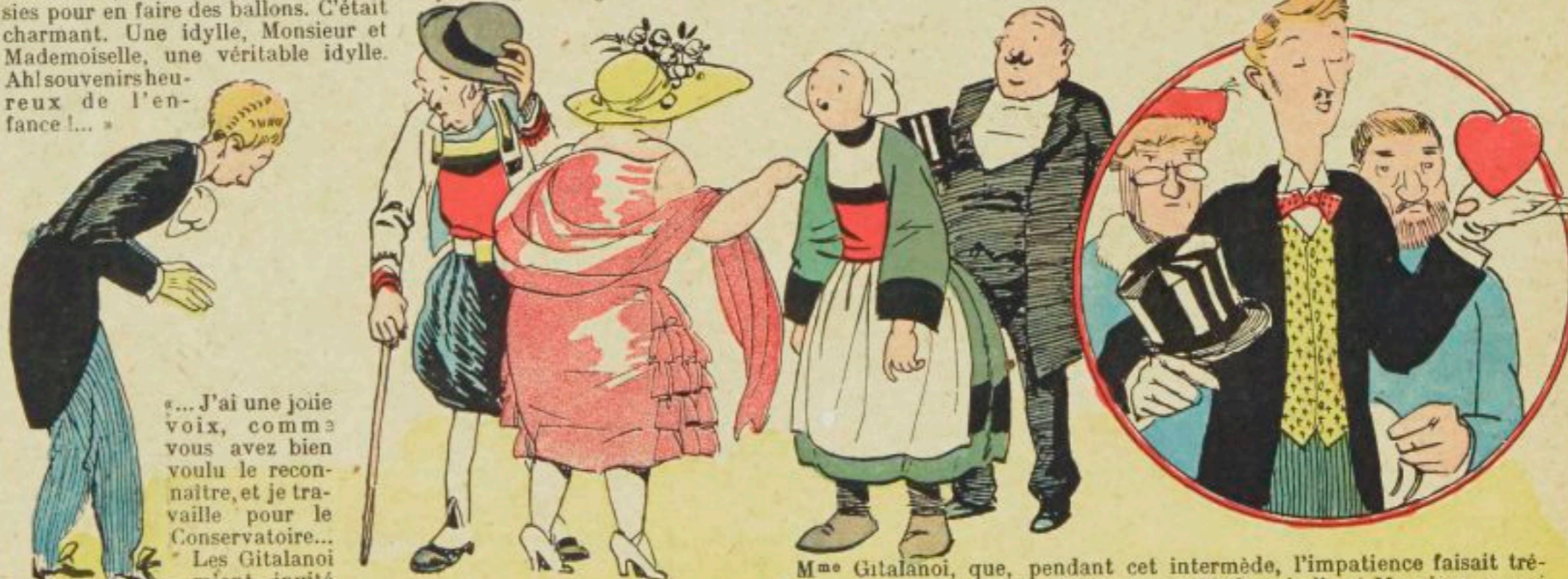


« ... Lui, répondait en lui donnant des vessies : il y en a toujours chez les marchands d'abats. Ils s'amusaient avec les osselets, ils soufflaient dans les vessies pour en faire des ballons. C'était charmant. Une idylle, Monsieur et Mademoiselle, une véritable idylle. Ah ! souvenirs heureux de l'enfance !... »

A ces mots un jeune homme blond se leva. Il s'avança et dit : « — A ce propos, je vais vous chan-

ter un air de l'opéra-comique intitulé *Le Pré-aux-Clercs*. » Il sourit, salua et chanta : « *Souvenirs du jeune âge sont gravés dans mon cœur...* »

« — Jolie voix, dit Corentin, mais quel est ce jeune homme ? » Le jeune homme blond répondit : « — Je suis le jeune homme du dessus, du dessus des Gitalanoi. J'habite le second étage de leur maison. »



« ... J'ai une jolie voix, comme vous avez bien voulu le reconnaître, et je travaille pour le Conservatoire... Les Gitalanoi m'ont invité

à la noce pour que je chante à la fin du « jeuner. Mais n'ayant pu le faire, ainsi qu'il va vous être expliqué, j'écoule mon répertoire. » De nouveau, il sourit, salua, puis il retourna à sa place.

M^{me} Gitalanoi, que, pendant cet intermède, l'impatience faisait tré-pigner, reprit le fil de son discours : « — Mademoiselle et Monsieur, ce qui devait arriver arriva. Il y a deux mois, Edgard, accompagné de ses parents, est venu nous demander la main d'Eléonore. Elle était présente... »



En entendant ces mots, le jeune homme blond se leva et dit : « — A ce propos, je vais vous chanter un air de l'opéra-comique intitulé *Les Dragons de Villars*. » Il sourit, salua...

... et chanta :
*Oui, c'est moi qu'il a choisi-i-e,
 A-à-moi, son cœur, sa vi-i-e.
 Oui c'est moi qu'il a choisi-i-i-e,
 Un seul jour, un seul jour
 M'a donne son n'amour.*

« ... Elle a rougi et baissé les yeux : nous avons compris qu'il lui plaisait. Alors nous avons dit à Edgard : *Dans nos bras, notre gendre ! Touchante scène ! Sans cesse, pendant les jours qui ont suivi, Eléonore me répétait : Maman, combien je suis heureuse qu'Edgard m'ait choisie !* »



« — C'est fameusement chanté ! approuva Bécassine. — C'est un peu long, corrigea M^{me} Gitalanoi. Alors, Monsieur et Mademoiselle, on a fixé le jour du mariage pour aujourd'hui, 11 heures à la mairie, midi à l'Eglise. Nous arrivons bien exactement à la mairie, mais là, catastrophe ! Quelle douleur ! » En entendant ce mot, le jeune homme blond se leva et dit : « — A propos de douleur, je vais vous chanter... »

Mais M^{me} Gitalanoi se précipita, le prit aux épaules, le secoua, et elle cria : « — Ah ! non, j'en ai assez d'être tout le temps coupée. Laissez-nous tranquilles avec votre musique. D'abord, c'est inconvenant de chanter devant une famille désolée. »

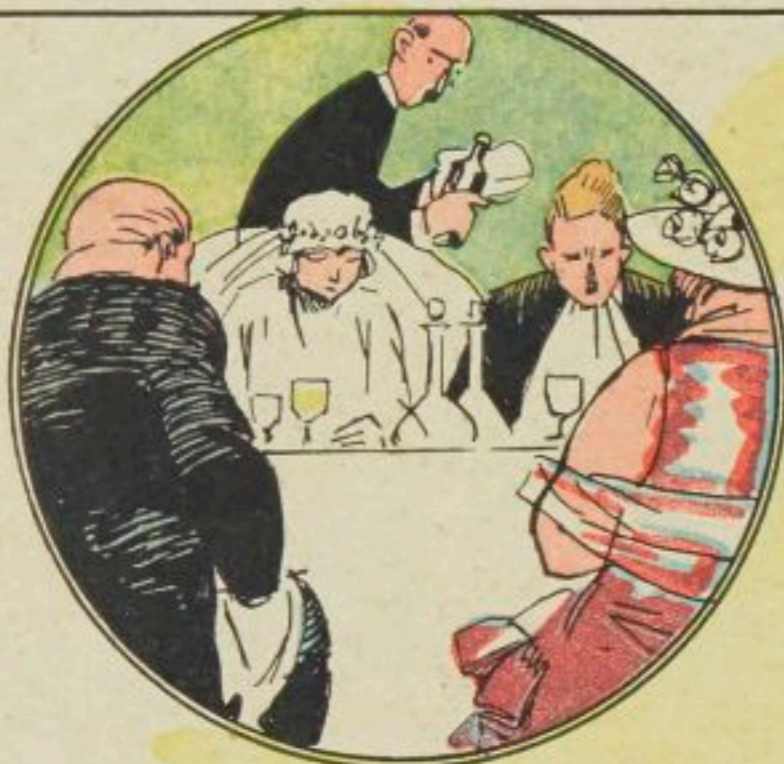
Le jeune homme blond se dégagea et dit : « — Vous m'avez invité pour chanter. Maintenant, vous ne voulez plus que je chante. C'est bon, je me tais. Tant pis pour vous : vous n'entendrez pas... »



« ... mon ut de poitrine que je réservais pour la fin. » Et, très vexé, il se rassit. L'énervement où était M^{me} Gitalanoi l'empêchant de parler...

... ce fut son mari qui termina l'explication. Il dit que, de son vrai nom, ils s'appelaient, lui Dubois, et son futur gendre Dupont. Gitalanoi et Chandabats étaient des surnoms dus à leurs professions. Ces surnoms, ils y étaient si bien accoutumés...

... qu'ils les avaient fait inscrire sur les actes de mariage. A la mairie, on s'était aperçu de l'erreur, on avait refusé de procéder au mariage. Il faudrait rectifier les actes, et Dieu sait ce que cela prendrait de temps !



M. Gitalanoi termina en ces termes : « — Au sortir de la mairie, après nous être excusés auprès de M. le Curé, on a été au restaurant manger le déjeuner commandé. Ça a été lugubre, un repas d'enterrement. Ensuite on est venu à l'Exposition, pour tâcher de distraire fille, mais ça ne paraît pas du tout la distraire. »



A ces derniers mots, Éléonore fut prise d'un nouvel accès de douleur. Sanglotante, elle gémissait : « — C'est affreux ! Avoir été refusée au mariage, moi qui ai été reçue à tous mes examens !... Me promener en robe de mariée, sans être mariée !... »



«... Toutes mes amies vont se moquer de moi ! Et les billets de nocé qu'on va perdre ! C'est affreux, affreux ! » Bécassine, très émue elle-même, l'embrassa. Soudain, elle se redressa, et dit : « — J'ai une idée. — Elle a une idée ! » s'exclamèrent les gens du groupe et ceux de la nocé.



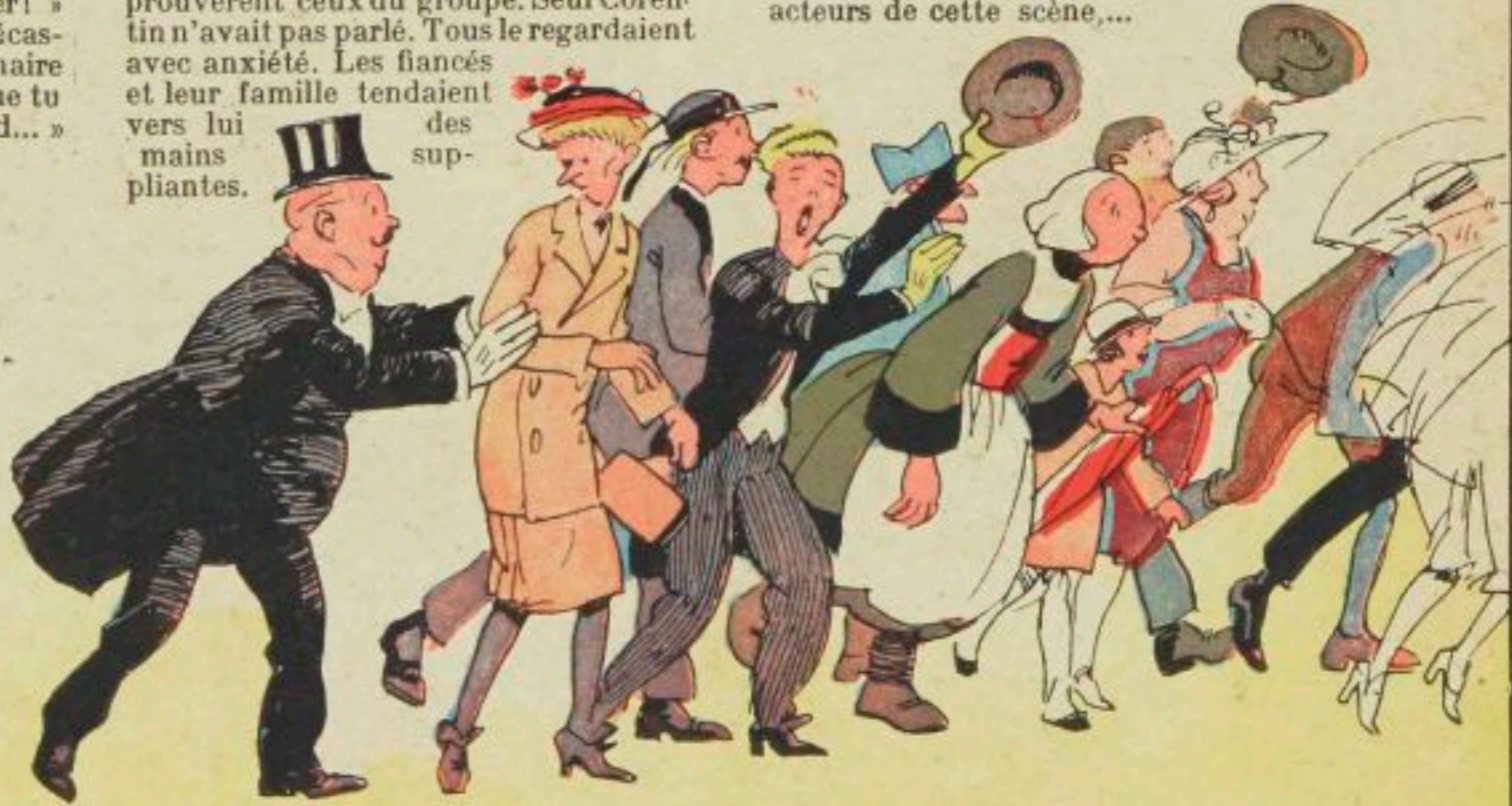
Éléonore, avec un accent d'espoir, murmura : « — Peut-être que son idée va tout arranger ! » L'oncle dit : « — Voyons ton idée, ma fille. » Bécassine reprit : « — Voilà, oncle : puisque tu es maire et que nous sommes dans une mairie, il faut que tu maries M^{lle} Éléonore et M. Edgard... »

« — Bravo ! » crièrent les gens de la nocé. — Une fameuse idée ! » approuvèrent ceux du groupe. Seul Corentin n'avait pas parlé. Tous le regardaient avec anxiété. Les fiancés et leur famille tendaient vers lui des mains suppliantes.

Enfin, il dit : « — Je ne sais pas si j'ai le droit, si ça serait régulier. » Il y eut un murmure de désappointement : de nouveau, Éléonore éclata en sanglots. Mais, écartant les acteurs de cette scène...



... Lanec vint se placer face à Corentin. Il dit : « — Tu sais pas... Tu sais pas... Qu'est-ce que ça signifie, ça ? Tu as le droit de marier, puisque tu es maire, maire de Clocher-les-Bécasses... »



« ... qui est un pays conséquent. Et tu as ton écharpe tricolore sur le ventre. Marie-les, ces enfants. Ça sera une bonne action. » Des applaudissements unanimes accueillirent ce discours. Corentin en fut ébranlé. Il dit : « — Eh bien ! puisque c'est votre avis à tous, allons-y ! » D'un élan, les fiancés, la famille Gitalanoi et la famille Chandabats, le groupe de la nocé et le groupe breton se précipitèrent dans la salle de mairie.



Transporté d'aise par l'idée de couronner sa carrière, en faisant l'appariteur à Paris, presque aussi majestueux que son chef, La Pipe avait indiqué à chacun sa place; après quoi il conclut: « — Ça va bien, tout est en ordre. M. le Maire, on peut procéder à la cérémonie. » Il était très agité le brave Corentin. Il était en raison des scrupules qui per-l'était peut-être aussi champagné qu'il avait

... un peu les idées de l'excellent homme, très sobre d'ordinaire. Non sans peine, il prononça le discours d'usage, puis les fiancés affirmèrent leur volonté d'être époux.

Le moment solennel était venu. Redressé de toute sa taille, haussé sur la pointe des pieds pour plus de majesté, Corentin prononça: « — Au nom de la loi... » Il s'arrêta. Son émotion était telle qu'elle brouillait sa mémoire, lui faisait oublier la formule sacramentelle.



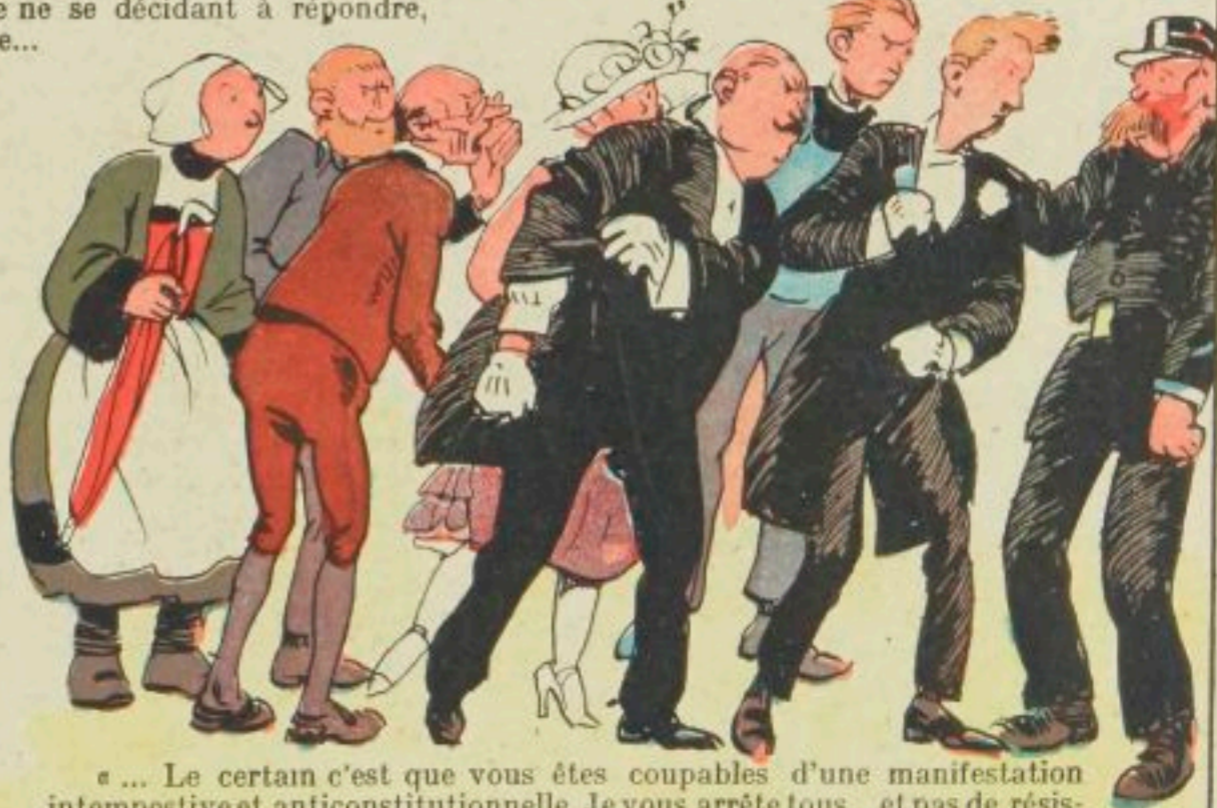
La Pipesouffla: « — Au nom de la loi, je vous unis. » D'une voix raffermie, Corentin reprit: « — Au nom de la loi, je vous... » Mais il ne put achever, il ne put prononcer le mot décisif, car, à ce moment, quelqu'un survint, qui troubla la fête...

Ce quelqu'un était l'agent Revech, brigadier des gardiens préposés à la surveillance du village. Moustaches hérissées, sourcils froncés, il cria: « — Subséquentement, faudrait voir à me dire ce que c'est que la comédie qu'on joue ici. » Personne ne se décidant à répondre, Bécassine...

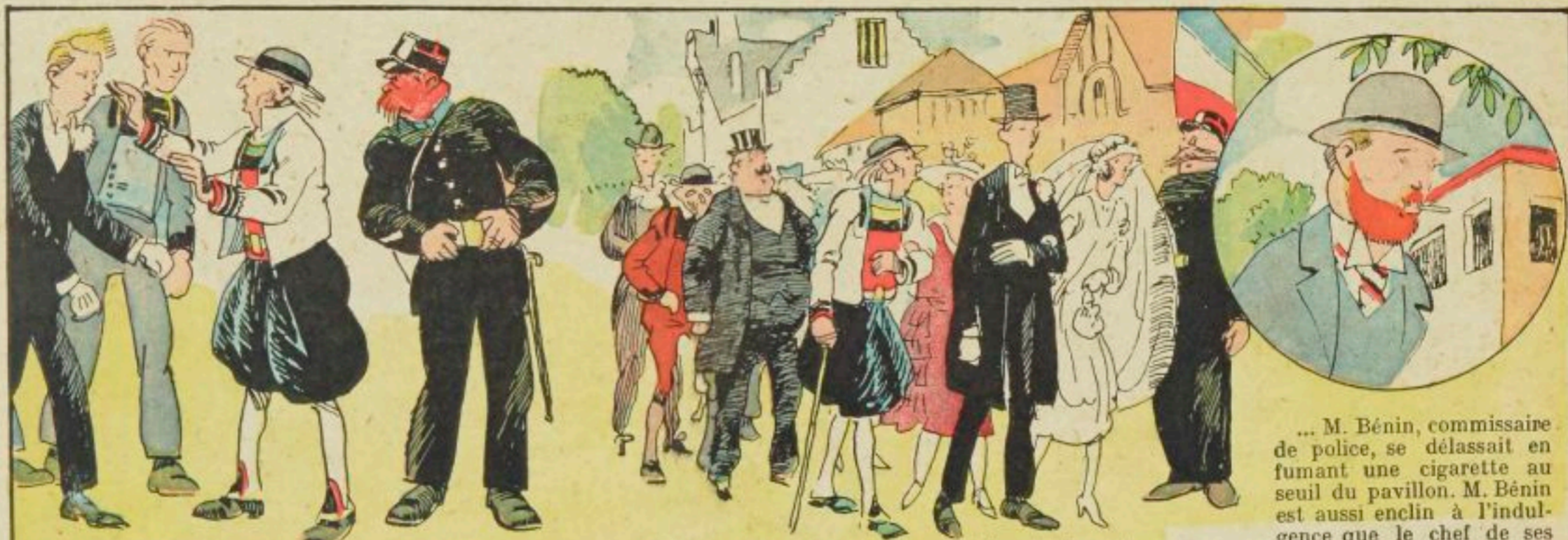
... prit la parole. Respectueusement inclinée, elle exposa qu'il s'agissait non d'une comédie, mais d'un mariage, auquel procédait son oncle, maire de l'importante commune de Clocher-les-Bécasses. Ses paroles ne calmèrent nullement l'agent Revech. D'une voix plus rude encore il reprit: « — Je vois...



« ... ce que c'est: C'est une panoplie de mariage. — Panoplie?... interrogea Bécassine. — Panoplie? » répéta Corentin. Eléonore, qui a de l'instruction, suggéra que le brigadier avait sans doute voulu dire parodie « — Panoplie ou parodie, conclut Revech, je m'en moque...



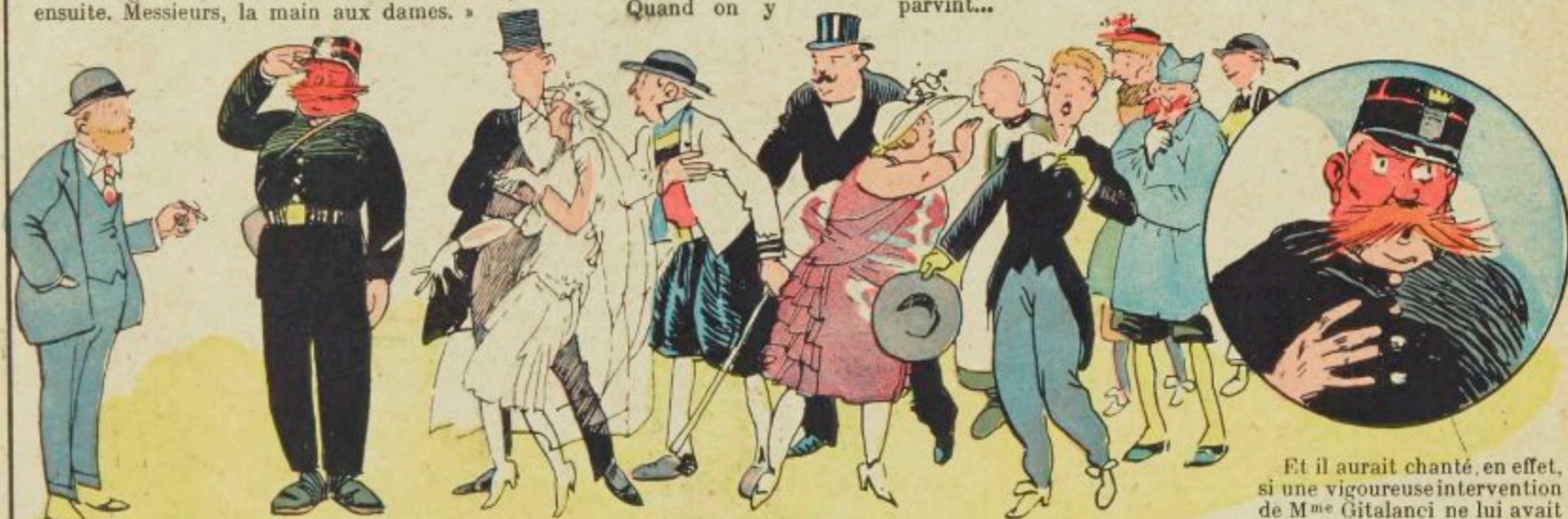
« ... Le certain c'est que vous êtes coupables d'une manifestation intempestive et anticonstitutionnelle. Je vous arrête tous... et pas de résistance, n'est-ce pas? » Un grognement accueillit ses paroles; les Bretons, les Gitalanoi et les Chandabats, peu patients de nature, serrèrent les poings. Pendant un instant, le brigadier Revech courut un sérieux danger.



Heureusement, Corentin calma les colères. Il exposa qu'étant maire, il devait l'exemple du respect aux agents. « — Obéissons, dit-il, mais faisons-le avec dignité. Les fiancés marcheront en tête, nous ensuite. Messieurs, la main aux dames. »

Il présenta son bras à M^{me} Gitalanoi ; les autres couples se formèrent. Surveillé par l'agent Revech, le cortège défila, dans un ordre parfait, sous les yeux des promeneurs étonnés. Le commissariat était peu éloigné. Quand on y parvint...

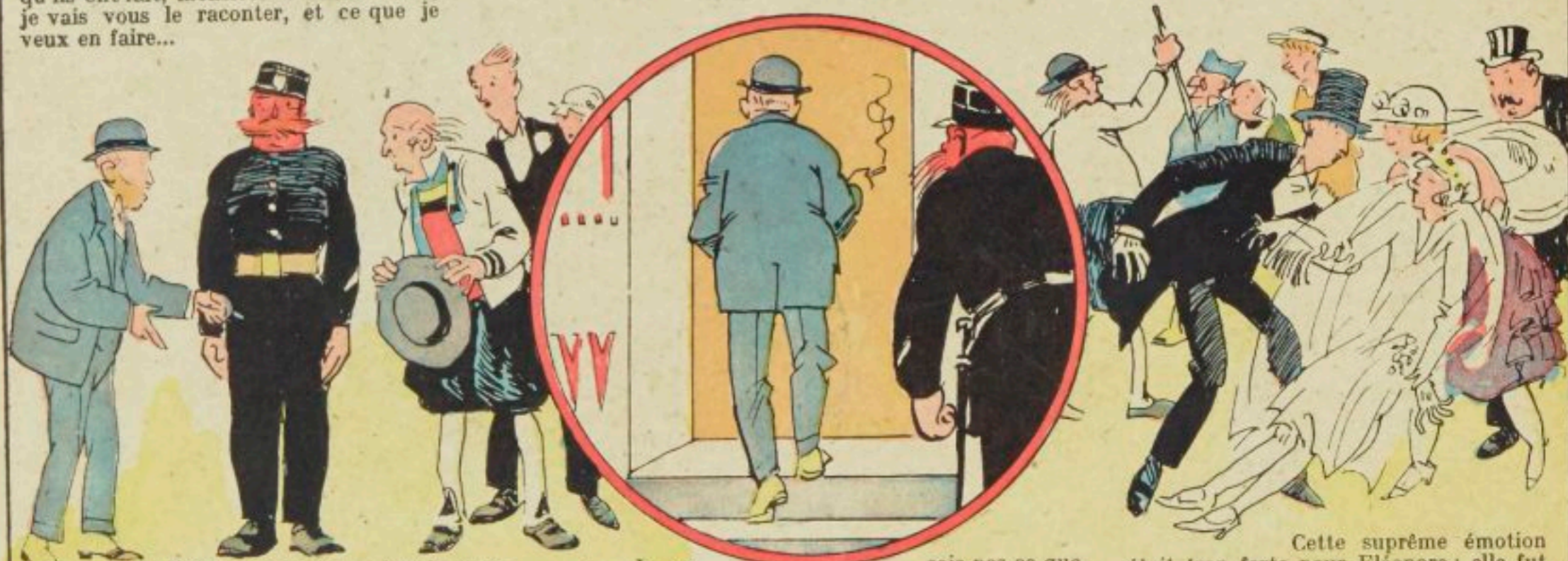
... M. Bénin, commissaire de police, se délassait en fumant une cigarette au seuil du pavillon. M. Bénin est aussi enclin à l'indulgence que le chef de ses agents est porté à la sévérité. Aimant le repos, sa maxime favorite est : *Pas d'incidents, pas d'histoires.*



« — Eh, mon Dieu ! s'exclama-t-il, qu'est-ce, brigadier Revech, que cette foule ? Qu'ont fait ces gens, et que voulez-vous que j'en fasse ? » Ayant rectifié la position, Revech répondit : « — Ce qu'ils ont fait, monsieur le Commissaire, je vais vous le raconter, et ce que je veux en faire... »

« ... c'est de les coller en prison. — En prison ! gémit Eléonore. En prison, une mariée qui n'est pas mariée ! — En prison, moi, maire de Clocher-les-Bécasses ! protesta Corentin. — A ce propos, dit le jeune homme blond, je vais vous chanter une romance de M. Reynaldo Hahn, intitulée *D'une prison.* »

Et il aurait chanté, en effet, si une vigoureuse intervention de M^{me} Gitalanci ne lui avait fermé la bouche. Cependant Revech entamait son récit qui fut long, confus et haché de fréquentes interruptions. Quand il eut terminé...



... M. Bénin prononça : « Je n'y comprends pas grand'chose, mais le délit, s'il y en a un, n'est pas grave, et les délinquants sont visiblement de braves gens. Donc, pas d'incident, pas d'histoire. Allez vous-en, gens la noce, vous êtes libres... »

« ... Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais je vous engage à ne pas recommencer. Ce conseil s'adresse surtout à vous, monsieur le Maire. » Ayant dit, il rentra dans le commissariat, où le suivit le brigadier Revech, peu satisfait de ce dénouement.

Cette suprême émotion était trop forte pour Eléonore : elle fut prise d'une crise de nerfs. Tandis qu'on s'empressait à son secours, Corentin rassembla son groupe, l'entraîna vers la plus proche sortie. Il était très agité, très sombre, le pauvre oncle.



Il héla un taxi, fit une caresse à Loulotte, embrassa Bécassine :
 « — Adieu, mon enfant, lui dit-il. Moi, maire de Clocher-les-Bécasses, j'ai été arrêté, menacé de prison par un agent, blâmé par un commissaire de Police. Cela ternit ma longue carrière. J'ai hâte de quitter cette ville.... »

« ... Nous allons faire nos malles, nous prendrons le train ce soir. Nous n'avons que le temps. » Parlant ainsi, il poussait ses compagnons dans la voiture. Sur le marchepied, il répéta : « — Adieu, mon enfant. » Puis, se découvrant, il ajouta : « — Adieu Paris, qui m'a été si funeste ! »



Le taxi démarra en vitesse. « — C'est triste, tout ça ! » dit Bécassine. Loulotte riposta : « — On a bien déjeuné, on a joué au mariage, et puis au gendarme, et puis au commissaire. C'est pas triste, c'est amusant. » Loulotte est philosophe.

Pour elles deux, l'existence habituelle recommença. Pendant les jours qui suivirent, Bécassine répétait fréquemment : « — Savoir ce qui se sera passé au pays ! » Une lettre qu'elle reçut vers la fin de la semaine le lui apprit. L'oncle exposait qu'il avait considéré comme un devoir.... »

...de faire connaître au Conseil Municipal les aventures du groupe. Cela lui avait valu des critiques si violentes qu'il avait dû donner sa démission de maire. « — Je crois bien, ajoutait-il, qu'on me renommera aux prochaines élections. Tout de même, rendre l'écharpe.... »



« et puis la reprendre, pour la rendre et la reprendre de nouveau, c'est ennuyeux, et ça finira par uscr l'écharpe ». Bécassine médita longuement cette lettre.



Après quoi, prenant un papier, elle écrivit....

Quand on c'est pas très bien se dirigé soi même, faut pas guidé les autres. C'est tout ambigue, ça peu pas être réussire.

... ceci :



Et à l'aide d'une épingle, elle fixa le papier au-dessus de son lit.

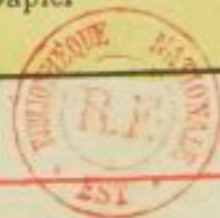
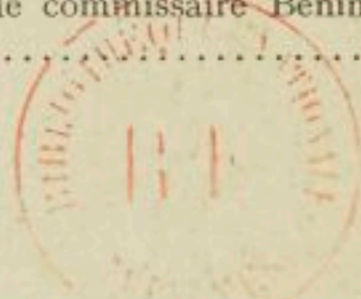
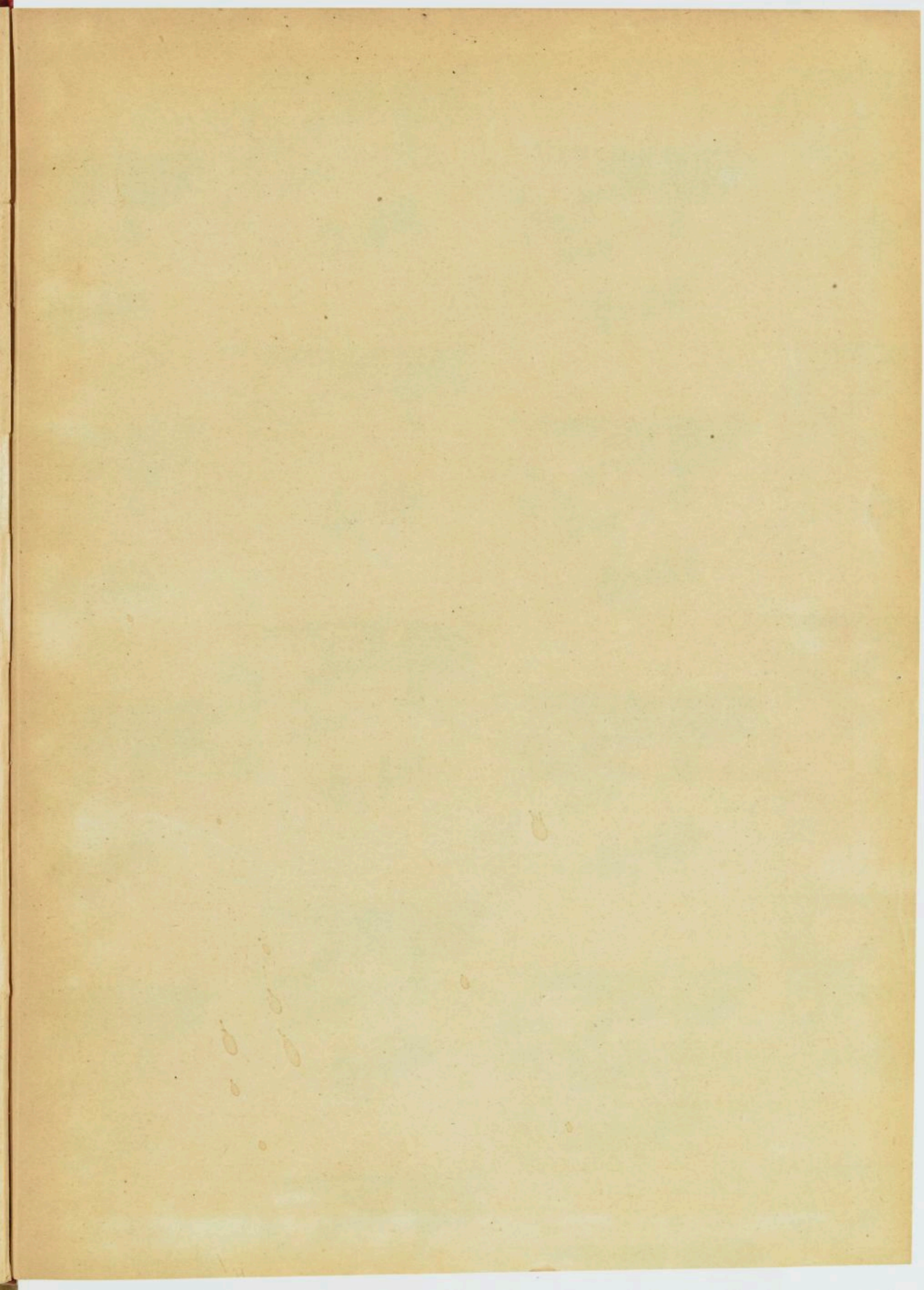


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
C'est le printemps	4
... C'est la saison des fleurs	5
Les bouleversements de Paris	6
Toto	7
La patinette et le berlingot	8
Brouille d'amis	9
Le menu simplifié	10
La vie chère	11
La question des vacances	12
La conversation à l'office	13
Bécassine est très contente	14
Autour de l'Exposition	15
Gare à l'inspecteur I	16
On retrouve M. Proey-Minans	17
Un nouveau métier	18
Les hésitations de Bécassine	19
Une rencontre	20
Le terrible secret	21
L'homme qui sait tout	22
La lettre de l'oncle Coentin	23
Clocher-les-Porcs	24
Les projets de l'oncle	25
L'Affiche de Bécassine	26
M ^{me} de Grand-Air autorise	27
Le Départ de la Marquise	28
Une nouvelle lettre de l'oncle	29
Une commission pressée	30
La rue introuvable	31
A l'hôtel d'Armorique	32
Le joyeux majordome	33

	Pages.
Le discours de l'oncle Coentin	34
Clo-Clo-Clo... Gro-Gro-Gro	35
L'appel du père La Pipe	36
Premier dissentiment	37
La mère des pensionnaires	38
Monsieur le Maire est inquiet	39
Les débuts du guide	40
La traversée de la place	41
Des vases aux chapeaux	42
Trente-cinq mille !	43
L'indignation de Lanec	44
Les mannequins	45
L'ogre	46
Le beau jardin	47
Bécassine dort	48
Bécassine rêve	49
La terrible menace	50
La fin du rêve	51
L'heure du déjeuner	52
Un restaurant de luxe	53
Le moment douloureux	54
Question d'orthographe	55
Le jugement de Coentin	56
Une noce en détresse	57
Le récit de M ^{me} Gitalanoi	58
Trop de musique !	59
L'idée de Bécassine	60
... Mais quelqu'un troubla la fête	61
L'agent Revech et le commissaire Bénin	62
La fin du voyage	63











Gravé et Imprimé
par CHARAIRE
— à Sceaux —